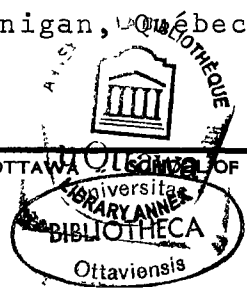


LECTURE DU LIVRE DE JOB
par
SYLVIO VINCENT, F.I.C.

Thèse présentée à la Faculté
des Arts de l'Université
d'Ottawa en vue de l'obtention
de la maîtrise ès arts en
Sciences religieuses.

*Grade Conféré
le 15 octobre 1965.
M. Beauchamp. vni.
Secrétaire*

Shawinigan, Québec, 1965.



UMI Number: EC55636

INFORMATION TO USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

UMI[®]

UMI Microform EC55636
Copyright 2011 by ProQuest LLC
All rights reserved. This microform edition is protected against
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

ProQuest LLC
789 East Eisenhower Parkway
P.O. Box 1346
Ann Arbor, MI 48106-1346

RECONNAISSANCE

Cette thèse a été préparée sous la direction du Révérend Père Sebastiano Pagano, O.M.I., PH. D., S.T.D., S.S.L., professeur d'exégèse de l'Ancien Testament à la Faculté de Théologie de l'Université Saint-Paul, à Ottawa.

Nous le remercions grandement pour la direction et la coopération reçues à l'occasion de ce travail.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	vi
1. Le livre de Job	vi
2. Formation du livre de Job	x
3. Notre travail	xii
PREMIERE PARTIE.	1
Le récit populaire primitif (1,1-2,10; 42, 10-17)	1
DEUXIEME PARTIE	17
1. L'oeuvre du grand poète	17
2. La présentation des trois sages	17
I.- PREMIER CYCLE DE DEBATS (3-14)	19
1. Premier discours d'Eliphaz (4,1-21;5,1-27)	24
2. Réponse de Job à Eliphaz (6,1-30;7,1-21).	33
3. Premier discours de Bildad (8,1-22) . . .	41
4. Réponse de Job à Bildad (9,1-31;10,1-22).	44
5. Premier discours de Sophar (11,1-20). . .	50
6. Réponse de Job à Sophar (12,1-25;13,1-28; 14,1-21).	52
II.- DEUXIEME CYCLE DE DEBATS (15-21)	60
1. Deuxième discours d'Eliphaz (15,1-35) . .	60
2. Réponse de Job à Eliphaz (16,1-22;17,1-18)	69
3. Deuxième discours de Bildad (18,1-21) . .	78
4. Réponse de Job à Bildad (19,1-29)	83
5. Deuxième discours de Sophar (20,1-29) . .	92
6. Réponse de Job à Sophar (21,1-34)	97
III.- TROISIEME CYCLE DE DEBATS (22-27).	105
1. Troisième discours d'Eliphaz (22,1-30). .	105
2. Réponse de Job à Eliphaz (23,1-17;24,1-17)	110
3. Troisième discours de Bildad (25,1-6;26, 5-14)	115
4. Réponse de Job à Bildad (26,1-4;27,2-12).	118
5. Troisième discours de Sophar (27,13-23; 24,18-24)	121

TABLES DES MATIERES

IV.- CONCLUSION DU DIALOGUE (29-31).	125
1. Jours d'antan (29,1-20)	125
2. Misère du temps présent (30,1-31).	129
3. L'apologie de Job (31,1-37).	135
V.- DIEU AFFRONTÉ JOB (38,1-42,2;40,3-5;42,7-9) . . .	146
1. Le discours de Dieu (38,1-40,2)	146
2. La soumission de Job (40,3-5)	161
3. Dieu loue Job et blâme les trois sages (42,7-9)	161
CONCLUSION	163
BIBLIOGRAPHIE	166

INTRODUCTION

1. Le livre de Job.

Le livre de Job est reconnu comme le chef-d'oeuvre de la littérature hébraïque et l'une des grandes oeuvres de la littérature universelle. C'est un poème didactique, où les discours en vers sont encadrés dans un texte en prose. Dans l'ensemble, l'oeuvre révèle une grande profondeur de sentiments religieux, des descriptions psychologiques très aiguës, une grande simplicité de pensée. Il y a une partie en prose et une en poésie et la différence entre les deux est bien remarquable.

Ce livre participe du drame, de l'épopée et du genre lyrique; il se rapproche du drame par sa forme dialoguée, sa structure interne et les caractères bien soutenus des personnages; certains discours des trois amis, de Job, surtout de Dieu, atteignent au lyrisme le plus sublime. On est unanime à déceler un art consommé qui s'étend jusqu'aux moindres détails. Chaque interlocuteur est bien caractérisé. Eliphaz, âgé, est grave, jaloux de sa réputation de sa sagesse héréditaire; mais la contradiction l'offense, l'irrite et le fait sortir de lui-même. Bildad, d'âge moyen est riche et bien né, présomptueux et arrogant; il ne fait guère que répéter les raisons du précédent, en y ajoutant cependant de beaux développements poétiques. Sophar est fougueux, emporté, loquace, insolent, emphatique, sûr de lui-même, comme

INTRODUCTION

vii

il sied à un jeune homme. Dans l'ensemble, la forme du récit est imagée, le tour si vif, la pensée si noble, le ton si éloquent, que ce dialogue satisfait tout lecteur avide de belle littérature.

La scène se passe non pas en Palestine, mais dans le pays de Houz, sur les frontières de l'Idumée et de l'Arabie. Job lui-même et ses amis sont Iduméens; Eliphaz a vu le jour à Théman, ville célèbre par le nombre imposant de ses sages; Bildad à Shuah, ville située entre la Palestine et l'Euphrate; Sophar est originaire de Naamath, ville de Juda, mais sur les frontières de l'Idumée.

Le sujet du livre de Job, c'est le cas du juste souffrant. L'auteur l'envisage sous l'angle de la doctrine courante des rétributions terrestres pour exposer en définitive, la notion plus compréhensive et plus vraie, quoique plus mystérieuse, de la justice de Dieu. A la pratique du bien, étaient promises la paix et la prospérité.

L'auteur de la partie poétique du livre reste pour nous, un inconnu, il ne se révèle que par son oeuvre. Poète de génie, âme religieuse, sensible à la grande misère humaine, il est un fils d'Israël qui connaît les écrits prophétiques et les enseignements des Sages. Au moment où il écrit son oeuvre, de nouveaux problèmes viennent assaillir l'esprit des Sages. A Babylone et en Egypte, des poètes avaient dépeint des justes aux prises avec la souffrance. La tragédie

INTRODUCTION

viii

grecque, inconnue de notre auteur, avait donné une actualité nouvelle au grave problème du mal physique et moral.

L'enseignement religieux de la Tôra n'apportait pas de réponse au mystère de l'homme juste et intègre, frappé par la souffrance. Les Sages supposaient donc, que Dieu récompensait chacun sur terre, qu'il sanctionnait immédiatement les vertus et les vices. C'est ainsi que les pauvres, les malades, les jeunes gens frappés de mort subite, payaient leurs propres péchés ou ceux de leurs ascendants. Ezéchiel avait cependant affirmé que chacun n'était responsable que pour soi; l'idée de culpabilité collective n'avait pas disparu. Toute souffrance était regardée comme un châtement et il fallait trouver une explication au malheur qui frappe des individus apparemment innocents. C'est donc à cette conviction simpliste suivant laquelle, seuls les coupables souffrent, que s'attaqua notre poète, en empruntant le personnage de Job.

Un personnage, nommé Job, avait existé aux temps lointains qui avaient précédé l'arrivée des Hébreux en Canaan. Il était alors roi de Pella en Arabie, à cette époque où Aménophis IV (1370-1352), pharaon schismatique et dévôt du dieu Aton, régnait sur l'Égypte. Est-ce ce Job où l'un de ses homonymes, qui devint le héros emprunté par le poète biblique? On ne le sait pas. Ce personnage se présentait comme un homme très honnête, très religieux et bien riche;

INTRODUCTION

ix

il avait supporté de grands malheurs, mais il avait supporté patiemment l'épreuve. Le poète qui écrivit le livre, dans la première moitié du Ve siècle environ, emploie une ancienne tradition dont nous retrouvons la trace dans Ezéchiel (14, 14,20) pour traiter le problème du mal dans la destinée humaine: comment un Dieu juste et bon peut-il tolérer la souffrance de ses meilleurs serviteurs ?

Le livre de Job nous offre le spectacle d'une âme profondément troublée par le problème de la souffrance et surtout par la distribution au hasard de ses coups. Les plaintes de Job sont probablement l'écho d'une expérience personnelle douloureuse. Son propre cas a pu inciter le poète à scruter sous toutes ses faces l'énigme qui depuis toujours avait tourmenté les hommes. Les diverses parties de la composition du livre proposent tour à tour des vues complémentaires et apportent des éléments de solution, mais aucune réponse définitive et satisfaisante n'est donnée à la question.

La familiarité du poète avec le milieu palestinien et avec les idées de la Bible et aussi avec celles des peuples voisins, en particulier de l'Égypte, plaide en faveur d'un auteur israélite palestinien. Penseur profondément religieux et rempli d'un idéal élevé, il prouve par son intelligence de la souffrance humaine, qu'il a connu lui-même la souffrance. L'enseignement du livre de Job, le sens qu'il

INTRODUCTION

x

faut découvrir, doit être cherché à travers la mêlée des opinions. Le prologue et l'épilogue donneront non seulement le point de vue du premier auteur, mais encore l'ensemble des idées communes aux divers interlocuteurs.

2. Formation du livre de Job.

Beaucoup d'hypothèses ont été émises. Nous suivons celle de Dhorme¹, qui nous paraît la plus plausible. Dans le livre de Job, il faut distinguer un récit populaire primitif, composé de deux parties: Job, riche et juste, est deux fois mis à l'épreuve; les deux fois, il se montre digne, en supportant l'épreuve avec résignation (1,1-2,10); Job est récompensé, en recevant le double de ce qu'il avait perdu (42,10-17).

La partie de beaucoup la plus considérable est la partie poétique; c'est l'oeuvre d'un grand poète anonyme du cinquième siècle. Ce poète accueille le récit populaire primitif et introduit des discussions théologiques entre trois sages (théologiens) - amis de Job lui-même. Voici les différentes parties: présentation des trois sages (théologiens) (2,11-13); premier cycle de débats (3,1-14,22); deuxième cycle de débats (15,1-21,34); troisième cycle de débats

¹ E. Dhorme, La Bible, l'Ancien Testament II, Bibliothèque de la Pléiade Gallimard, 1959, p. CXXV-CXXXIV.

INTRODUCTION

xi

(22, 1-27, 23); conclusion des débats entre les trois sages et Job ou apologie de Job (29, 1-31, 37); réponse de Dieu à Job (38, 1-40, 2); soumission de Job (40, 3-5); Dieu loue Job et blâme les trois sages (42, 7-9).

Plus tard, la réponse de Job sera allongée par deux longues pièces: l'exemple de Behémoth (40, 15-24) et l'exemple de Léviathan (40, 25-41, 26). Ces allonges formeront un second discours de Dieu; par conséquent il y aura une nouvelle introduction à la réponse de Dieu à Job (40, 6-14) et une nouvelle soumission de Job à Dieu (42, 1-6).

Un autre poète postérieur qui ne trouvait pas satisfaisantes les réponses données par les trois sages à Job, a introduit un personnage nouveau et inattendu, Elihou (32, 1-37, 24). Elihou reste renfermé dans cette section. Un rédacteur insérera l'Eloge de la Sagesse (28, 1-28) avant l'Apologie de Job.

Nous sommes bien convaincus que la dissection que nous proposons à la suite de Dhorme, entre les différentes parties du livre de Job, n'est qu'une hypothèse de travail et non une chose certaine; mais elle a le grand avantage de démêler beaucoup d'aspects et de situations qui autrement resteraient confus voire contradictoires; par exemple Job est-il soumis ou révolté, patient ou intolérant ?

INTRODUCTION

xii

3. Notre travail.

Nous étudierons le récit primitif et l'oeuvre du grand poète du cinquième siècle. Nous omettons le deuxième discours de Dieu, le personnage d'Elihou et l'éloge de la Sagesse. Ce que nous étudierons constitue un tout qui se tient.

La matière est tellement difficile, elle exigerait des outils beaucoup plus perfectionnés que ceux dont nous disposons, pour la traiter avec compétence d'un exégète. Nous nous sommes servis des meilleurs ouvrages d'exégèse à notre disposition, pour scruter et approfondir ces pages inspirées, pour les assimiler, en saisir le sens, pour essayer d'approfondir le mystère de la douleur, de la souffrance; car ce mystère, nonobstant le progrès de la Révélation, demeure actuel. L'étude de cet ouvrage du cinquième siècle avant le Christ demeure non seulement utile, encore aujourd'hui, mais elle est indispensable pour comprendre, en chrétien, le mystère de la douleur.

PREMIERE PARTIE

Le récit populaire primitif (1,1-2,10;42,10-17).

Il semble que le poète du cinquième siècle a tout simplement accueilli et inséré dans son ouvrage ce récit populaire primitif.

L e p r o l o g u e (1,1-2,10). Le héros du récit populaire est un patriarche qui mène une vie semi-nomade, semi-sédentaire, comme les personnages du livre de la Genèse. Ses richesses consistent en d'immenses troupeaux dont le chiffre est complaisamment détaillé; ses enfants ont des maisons bien construites et Job vit heureux parmi les siens. Il entretient des relations amicales avec les habitants des villes voisines; ses amis sont des édomites. Le récit que nous donne l'auteur, rend témoignage d'un homme intègre et sans défaut. On nous présente les personnages du drame et la situation au lever du rideau.

Nous voici transportés au ciel (1,6), où Yahvé, tel un grand roi, tient sa cour. Ses serviteurs, les fils de Dieu, êtres supérieurs à l'homme, que la tradition grecque appelle les anges viennent se présenter devant lui, comme pour faire leur rapport ou prendre des ordres. Le Satan, l'adversaire, l'accusateur paraît lui aussi et se comporte en insolent; il exprime l'avis que toute la piété de Job est intéressée. La bénédiction divine le comble de tous les biens terrestres: sa piété lui est utile. Mais, qu'il soit

PREMIERE PARTIE

2

privé de ces marques de faveur et il blasphèmera ouvertement. Là-dessus, Yahvé donne pouvoir à Satan sur tous les biens du patriarche, et en peu de temps, il perd tous ses biens.

Le terme Satan, emprunté au langage juridique, désigne un esprit foncièrement mauvais, qui pousse l'homme au mal, s'il n'est pas délibérément hostile à Dieu, il doute de la réussite de son oeuvre dans la création de l'homme; il en veut au bonheur de Job. Elohim rend à Job le plus beau témoignage: "Il est sans égal sur terre". L'infortuné soutient l'épreuve sans défaillance, et sur de nouvelles instances, Satan obtient de toucher au corps même de sa victime. Couvert de plaies, relégué sur un fumier, invité par sa femme à maudire Dieu, Job persévère dans ses sentiments de résignation.

L'auteur du livre de Job était tout prêt à faire une place à un tel acteur dans son drame, pénétré comme il l'était du sentiment de l'irrationnel, de l'énorme, du démesuré qui se manifeste dans la nature. Dans la vie humaine aussi, il y a trop de souffrance, pour que tout puisse s'expliquer par l'action d'un Dieu juste et bon. Job a conscience d'une telle disproportion, aussi semble-t-il être livré sans défense à un ennemi tout puissant qui s'acharne à inventer à plaisir des griefs contre lui. Le narrateur nous montre Satan comme un bourreau dont l'action reste en surface, ce n'est qu'indirectement qu'il tente le patriarche.

PREMIERE PARTIE

3

Le prologue a une autre fonction que de fournir un cadre, il contribue pour sa part à l'examen du problème qui constitue l'objet du livre. Le récit présente le spectacle de la résignation et de la patience de Job dans les calamités incompréhensibles qui fondent sur lui. Proposer un tel modèle n'a pas dû paraître secondaire à un auteur qui était conscient qu'il n'y a pas d'autre solution au problème qu'il soulevait, que l'acceptation du vouloir divin. Les réponses de Job aux suggestions de sa femme, préludent aux paroles pleines de soumission que lui arracheront les discours de ses amis. Elles contribuent donc à la conclusion pratique qui doit se dégager de l'ensemble du livre: l'acceptation du vouloir mystérieux de Dieu. Nous devons faire remarquer qu'à cette époque, le rôle de Satan est inconnu du héros du drame.

L e c o n t e d e J o b. Voici en quels termes on peut résumer le récit primitif. Il était une fois un homme appelé Job qui vivait dans le pays d'Houz, il était juste et plus riche que tous ses compatriotes. Il était tellement parfait qu'il avait même pris l'habitude d'offrir des holocaustes pour expier les fautes que ses fils auraient pu commettre. Mais subitement, des désastres le frappèrent. Les Bédouins du désert enlevèrent le bétail et assommèrent les serviteurs de Job. La foudre tua ses brebis et leurs pasteurs. La tempête renversa la maison où ses fils et ses

PREMIERE PARTIE

4

filles étaient réunis et ils périrent tous ensemble sous les décombres. Job manifesta sa douleur en déchirant ses vêtements et en se prosternant sur le sol, mais malgré tout il conserva sa foi et sa justice. Il fut loué de sa conscience. En récompense, il recouvra à un degré double, tout ce qu'il avait perdu et engendra de nouveau sept fils et trois filles.

L'Ancien Testament possède deux traditions concernant la situation du pays d'Houz. Selon la première, Houz (1,1) est un peuple ou un pays du territoire d'Aram, c'est-à-dire de Syrie; selon la seconde, nous devons placer Houz en Idumée, dans le désert d'Arabie, au sud de la Palestine. Il est hors de doute que le Houz du livre de Job n'est autre que le pays édomite; un détail important confirme cette option; les trois amis de Job sont édomites. Nous nous trouvons donc placés en présence d'un fait singulier que le héros du livre de Job n'est donc pas Israélite, mais un étranger, un Edomite. Fait très curieux, Edom, durant toute l'histoire du peuple d'Israël, fut considéré comme l'ennemi héréditaire par excellence, sans doute pour des raisons politiques. Les Edomites, comme les Moabites, avaient refusé aux Israélites conduits par Moïse, la permission de passer pacifiquement par leur région. Au temps de la Royauté, il y avait eu des guerres entre Israélites et Edomites. Après la destruction de Jérusalem par les Babyloniens (587 av.J.C.)

PREMIERE PARTIE

5

les Edomites avaient profité des circonstances pour se répandre et occuper la partie méridionale du sol judéen.

Pour quelle raison Job est-il présenté comme Edomite ? Le livre de Job est le produit de la sagesse juive: nous savons bien que la sagesse tend à effacer les limites entre les nations; qu'elle professe un idéalisme international et une morale humaine universelle. L'idéal de la sagesse peut se réaliser, grâce à n'importe quel homme probe, indépendamment de sa race, de sa nation. Les Edomites, grands voyageurs et commerçants, avaient la réputation de sagesse, car connaître d'autres pays aidait à développer la sagesse. L'auteur du livre n'hésite pas à prendre les personnages de son drame parmi les Edomites.

On a remarqué à ce sujet que Jésus, dans la parabole du bon Samaritain, nous donne un étranger en exemple de charité et de sentiments fraternels; cette parabole tend précisément à démolir les murs qui séparent les Juifs des étrangers. En prononçant cette parabole, Jésus voulait asséner un coup à l'orgueil national des Juifs, voilà pourquoi il fit de son héros un Samaritain.

Le nom de Job est apparemment dérivé du verbe "être hostile"; il peut signifier également, objet de persécution et d'inimitié. L'auteur nous donne une idée plus précise: le caractère de Job est indiqué par une paire d'expressions doubles: intègre et droit, craignant Dieu et évitant le mal.

PREMIERE PARTIE

6

L'idée hébraïque de la perfection concernait la santé physique et morale; un homme parfait était comparable à un produit bien fini. Job ne jouissait pas seulement d'un bel équilibre intérieur, c'était un individu adapté et identifié à son milieu. Il était par conséquent droit, car il pratiquait l'honnêteté et la justice à l'égard de ses semblables.

Comme dans la sagesse hébraïque, la moralité dépend entièrement de la religion, elle en forme l'expression directe. On notera que la désignation de Dieu par Elohim plutôt que par le nom divin Yahvé, qui est intimement relié à l'alliance, respecte la couleur locale: Job était un étranger. Est-ce à dessein que l'auteur emploie l'imparfait? Sans doute, c'est pour mieux unir la description du caractère de Job avec celle de sa prospérité. Dans ce récit, l'approbation divine semble évidente, elle est marquée du signe de la fertilité, de la richesse, de la santé et du succès. L'expression "fils de l'Orient" est bien à propos; elle désigne en général, les nomades qui vivent dans le Croissant fertile en dehors de la Palestine et plus particulièrement ceux qui ont une réputation de sagesse.

L a f a m i l l e d e J o b (1, 2-5). Les fils de Job étaient apparemment encore très jeunes; leurs soeurs, sans doute, n'étaient pas encore mariées. L'âge du père ne peut guère avoir été celui d'un patriarche, comme la tradition juive et chrétienne l'assure généralement, mais semble avoir

PREMIERE PARTIE

7

été celui d'un adulte assez jeune, jouissant de toute sa vigueur physique et mentale. Il est probable que le narrateur et son ancien auditoire ont interprété le détail des festins fraternels comme un symbole du caractère extraordinaire de l'harmonie qui régnait dans cette famille. Le souci du père pour la pureté rituelle de ses enfants révèle de sa part, une piété des plus rigoureuse. La description du caractère de Job reflète le moralisme optimiste des anciens sages¹, et présente une image idéale de la nature humaine. On conçoit que le poète ait trouvé dans ce héros légendaire un excellent modèle pour la discussion de son thème sur les droits de l'homme moral devant Dieu. Le récit est un diptyque habilement mené par le poète.

P r e m i e r a c t e d u d r a m e (1, 6-12). La scène se passe à la cour céleste. Les Fils de Dieu sont conçus comme des êtres distincts de Yahvé et formant une cour céleste autour de Dieu, une cour analogue aux cours royales de l'Ancien Orient. Parmi ces êtres divins, il y a un adversaire, on ne sait rien de lui sinon d'une manière implicite: il n'était peut-être pas l'un des fils de Dieu puisqu'il venait aussi au milieu d'eux; il se nomme le Satan. Pourquoi l'emploi de l'article défini ? C'est sans doute pour

¹ A.M., Dubarle, O.P., Les sages d'Israël, Paris, Cerf, 1946, p.66

PREMIERE PARTIE

8

signifier que le mot Satan n'était pas considéré comme un nom propre. Ce personnage n'est pas encore un anti-Dieu, comme il le devint à la basse époque juive, mais semble être seulement un fonctionnaire chargé d'examiner les hommes; c'est un juge d'instruction et un procureur général. Un certain nombre de critiques ont pensé que l'intervention du Satan représente une addition postérieure, mais la scène est indispensable à la compréhension de l'épreuve de Job.

L' a d v e r s a i r e . Le Satan concède sans le dire, que Job est véritablement unique sur la terre, mais Satan laisse entendre qu'il connaît la nature humaine mieux que Yahvé, et qu'il est par conséquent moins naïf que la divinité. Est-ce pour rien que Job craint Dieu ? Tel est bien ici le tremplin de la discussion. Le narrateur montre clairement qu'il s'intéresse moins au problème de la souffrance de l'innocent qu'à celui de la foi; il veut plutôt savoir s'il existe dans les rangs de l'humanité un exemple de pure dévotion, de religion gratuite. L'énigme de la misère sans cause est non le but, mais l'instrument de sa recherche. L'action dramatique retourne à la terre, où les nouvelles des désastres presque simultanés, se précipitent sur le malheureux Job.

L e s m e s s a g e r s d e m a l h e u r (1, 13-19).

Le récit des premières épreuves de Job se déroule comme sur un théâtre où les scènes se succèdent précipitamment. Job est tout seul. En quelques minutes, il va se trouver

PREMIERE PARTIE

9

complètement ruiné par une suite de catastrophes rapides qui ne laissent au malheureux aucun doute sur l'auteur de son infortune. Ses enfants sont en train de banqueter. Job n'avait-il pas coutume de participer à leurs agapes ? Ou son isolement ce jour-là, est-il rendu nécessaire par la donnée du conte, suivant laquelle il doit être épargné ? Les messagers chargés de l'avertir arrivent suivant l'ordre de gravité croissante des mauvaises nouvelles dont ils sont porteurs. Parmi ces épreuves, deux proviennent des hommes, les raids des nomades contre ses troupeaux; deux autres lui viennent d'agents atmosphériques, la foudre et le vent.

Pour comble, tout se passe le premier jour de la semaine, celui au matin duquel Job vient d'offrir ses sacrifices et où ses fils se réunissent chez l'aîné. Le narrateur insiste sur le caractère du banquet pour accentuer le contraste avec la catastrophe qui se prépare. Les cinq cents paires de boeufs enlevés par les Sabéens, les sept mille brebis et leurs bergers tués par la foudre et les trois mille chameaux raziés par des bandes de Chaldéens, tout cela prouve que les conteurs orientaux aiment jongler avec les chiffres. Comme dernier message, on vient lui annoncer la mort de tous ses enfants. C'était l'épreuve la plus redoutée. "C'est largesse de Yahvé que des fils, récompense, que le fruit des entrailles; comme flèches en la main du héros, ainsi les fils de la jeunesse" (Ps 127, 3-4). Une nombreuse

PREMIERE PARTIE

10

postérité de fils entraînait pour un vieillard, la certitude d'un appui pour sa vieillesse. Job, privé d'enfants, est frappé dans son affection, dans son honneur et dans son espoir.

R é s i g n a t i o n d a n s l' é p r e u v e (1,20-22).

Sans protestation aucune, Job accomplit les rites traditionnels de la pénitence et du deuil; il sait qu'il retournera à la terre. Nu, je suis sorti du sein de ma mère, et nu j'y retournerai. Yahvé a donné, et Yahvé a repris; que le nom de Yahvé soit béni ! Job a rappelé le souvenir de sa mère humaine et aussi celui de la terre-mère où l'on enfouira son cadavre. Job quoique Edomite, prononce le nom de Yahvé, nom sacré, nom usité dans le conte en prose mais exclu des vers des dialogues. La fin du vers "Béni soit le nom de Yahvé" est assez inattendue, puisque Job serait censé ignorer ce nom. Mais pour les Sémites, le nom est le substitut de la personne elle-même; Job bénit celui qui le frappe. Au terme du premier acte du drame, Job n'a prononcé aucune insolence à l'adresse de Yahvé. L'adversaire, le Satan a donc perdu son premier pari, la vertu de Job est vraiment désintéressée.

D e u x i è m e a c t e d u d r a m e (2, 1-7a). La seconde scène à la cour céleste est strictement parallèle à la première et présente les mêmes caractéristiques; le narrateur rappelle le même thème essentiel du récit. L'épreuve

PREMIERE PARTIE

11

de Job a donc été vaine. Un proverbe de nomades sert à illustrer l'idée mercantile de la religion. Le Satan soutient la thèse d'après laquelle la richesse, la postérité et l'amour paternel sont moins importants que la santé physique.

"Peau pour peau" est un proverbe correspondant au dicton "Tête pour tête" en parlant du bétail chez les Bédouins. Job semble avoir fait un échange avec Yahvé; il a traqué ses enfants et ses biens pour la sauvegarde de sa propre peau. Le Satan s'empresse de commenter le proverbe: un homme abandonne tous ses biens pour avoir la vie sauve. Si Yahvé, selon le Satan s'en prenait à "la peau" même de Job, tout changerait! Yahvé consent à ce nouveau pari et livre Job à la merci de l'adversaire. Cette fois, la tentation va devenir rude, car selon les idées bibliques, toute maladie est envoyée directement de Dieu. Elle est le châtement d'une faute. Cela conduit à la discussion de la justice de Dieu dans le cas d'un innocent affligé si terriblement.

L' u l c è r e m a l i n (2, 7a-8). La traduction par "ulcère malin" est celle que Dhorme justifie assez longuement¹. Selon lui, ce n'est pas la lèpre, c'est le "bouton du Nil" dont parle le Deutéronome : "Yahvé te frappera du furoncle d'Egypte, de bubons, de croûtes, de plaques rouges dont tu ne pourras guérir "(Dt 28,27). Il s'agirait de la lèpre tuber-

¹ Paul Dhorme, Le livre de Job, Paris, Lecoffre, 1926, p. 16-17

culeuse, mal plus pernicieux, écrit Larcher¹, qui atteint Job dans sa chair et dans ses os et ne doit s'arrêter qu'au seuil de la mort. L'auteur de Job ne paraît pas avoir été médecin; il a seulement désigné une affection purulente qui brusquement mettait la vie de Job en danger, le rendait répugnant et impur. D'après le Lévitique, toute sécrétion du corps rend l'homme inapte aux actes du culte. "Toutefois, le jour où apparaîtra sur lui un ulcère, il sera impur"². Devenu impur, Job quitte son domicile, il va s'installer sur le tas de cendres que l'on nomme mesbelé. Le fumier est apporté dans des paniers en un endroit sec situé hors du village et généralement brûlé; il reste les cendres. Les pluies réduisent les couches de cendres en une masse, peu à peu, il se forme une solide éminence de terre. Elle sert de tour de garde aux habitants du lieu. Là s'établissent ceux qui ne sont plus acceptés dans les maisons. On y trouve les chiens du village à la recherche de quelque charogne. Job tombe au dernier rang des mendiants les plus méprisés. Physiquement, il souffre à crier; moralement, il atteint les limites du dénuement et du désespoir.

¹ C. Larcher, O.P., Le livre de Job, Paris, Cerf, 1957, p. 45.

² Lv 13,14

PREMIERE PARTIE

13

F o i p e r s i s t a n t e d e J o b (2, 9-10). La présence de sa femme qui l'exhorte à la rébellion envers Dieu, loin de l'aider, accentue sa douleur. On peut se demander, pourquoi a-t-elle survécu aux désastres ? Certains Pères de l'Eglise ont pensé que le narrateur voulait simplement aiguïser les souffrances du malheureux; le veuvage aurait occasionné certes moins de soucis. Elle l'exhorte à la rébellion.

Job répondit à sa femme en des termes assez durs: "Tu parles comme parlerait une folle"; cette réponse prouve que celle-ci n'a pas pris conscience de la monstruosité de son propos, lorsqu'elle l'incite à maudire Dieu. Malgré la vigueur de l'expression, Job ne dit pas: "tu es folle". Il compare le langage de sa femme à celui de ceux qui sont devenus fous par la souffrance. Peut-être le narrateur voulait-il suggérer par cette expression, que le malheureux comprenait l'agonie dont sa femme était la proie. Sa réponse peut supposer également que dans un moment de détresse, elle a parlé comme les folles. Ce dernier mot désignait ordinairement les vilains, les gens d'une basse caste.

Le narrateur semble établir un contraste assez marqué: Job s'exprime en aristocrate, sa maxime est d'une grande noblesse. "D'Elohim nous acceptons le bonheur et nous n'accepterions pas le malheur" ? L'usage du pluriel est justifié, il parle au nom de son épouse aussi bien qu'au sien

PREMIERE PARTIE

14

propre. Cette expression collective de soumission à la volonté de Dieu, est sans doute un moyen voilé qu'emploie l'auteur du récit, pour inciter la participation de l'auditoire; Job devient le modèle de l'humanité qui souffre.

Dans son angoisse Job se rappelle toutes les faveurs qu'il a reçues de la divinité, et la mémoire de cette grâce lui suffit. Le mal qui vient de Dieu ne peut lui faire oublier le bien qui vient aussi du même Dieu. Job ne se résigne pas à un destin d'origine impersonnelle, il fait foi au Dieu tout-puissant. Sa soumission n'est pas une simple résignation; elle n'est pas non plus reliée à l'honneur qui l'empêche de gémir devant la souffrance, mais cette soumission raisonnée est le fruit d'une longue et intime connaissance d'un Dieu personnel.

La phrase suivante: "Job n'eut aucun péché sur les lèvres" s'applique à tout péché, car les Juifs distinguaient mal la parole de la pensée. Les Anciens savaient, certes, que les pensées du coeur n'échappaient pas à Yahvé, tant que ces pensées ne s'étaient pas explicitées par la parole, elles n'étaient pas douées de toute leur efficacité. C'est ainsi que, dans le premier récit de la création (Gn 1), Dieu crée le monde par sa parole.

L' é p i l o g u e : D i e u r é c o m p e n s e J o b (42, 10-17). Dieu rétablit la situation de Job. L'incise "parce qu'il avait intercédé pour ses amis" (42, 10a) se

PREMIERE PARTIE

15

réfère aux amis de Job, elle a donc dû être ajoutée par le poète au récit primitif.

Dieu rétablit au double l'ancienne situation de Job; cela ne s'applique pas en tout d'une façon mathématique, comme nous verrons bientôt. La nombreuse famille de Job revient à lui (42,11); chacun lui fait cadeau d'une gesitah (littéralement "agneau"), qu'on peut rendre par pécune (du latin pecus d'où pecunia) et aussi d'un anneau d'or (cadeau très apprécié: cf Gn 24,22).

La richesse foncière de Job est tout simplement doublée dans 42,12, par rapport à 1,3; les brebis, de sept mille deviennent quatorze mille; les chameaux, de trois mille deviennent six mille; les cinq cents paires de boeufs, deviennent mille paires; les ânesses, de cinq cents, deviennent mille. Job eut de nouveau sept fils et trois filles, il donna à celles-ci des noms poétiques.

La première, il la nomma Tourterelle, la seconde Cinnamome et la troisième Corne à fard. Les nomades aiment donner des noms d'animaux gracieux, de plantes ou de pierres précieuses. La tourterelle, oiseau voisin du pigeon, est un symbole de beauté et de simplicité. Cinnamome rappelle une plante aromatique, elle entre dans la préparation de l'huile sainte. La corne à fard, le fard sert à embellir le visage de la femme, les femmes israélites usaient surtout le khôl avec lequel elles se teignaient les sourcils

PREMIERE PARTIE

16

et les paupières pour faire ressortir le brillant des yeux. On conservait le fard comme l'huile et les onguents dans une corne. Le tableau de 42,14 est complété par celui de 42,15a "Dans tout le pays, on ne trouvait pas d'aussi belles femmes que les filles de Job".

Contrairement à Nb 27,1-11, même les filles de Job reçoivent une part d'héritage (42,15b). D'après la mentalité ancienne, Job a une longue vie: il voit "les fils et les fils de ses fils jusqu'à la quatrième génération" (42,16). Comme Abraham (Gn 25,8) et Jacob (35,29), "Job meurt rassasié de jours" (42,17).

DEUXIÈME PARTIE

17

1. L'oeuvre du grand poète.

Le poète du cinquième siècle, qui accueillit le récit populaire primitif, introduisit des discussions théologiques entre Job et trois amis théologiens de Job: c'est donc à lui que nous devons la présentation de ses trois amis de Job, bien que le texte soit en prose et non en vers.

2. Présentation des trois sages (2,11-13).

Par l'artifice des trois sages, amis de Job, qui arrivent de loin pour consoler Job, le poète prépare la distribution des personnages dans les trois cycles de débats théologiques qui suivront.

On suppose qu'un certain laps de temps s'est déroulé entre l'arrivée des désastres et la réunion des amis. Eliphaz, dont le nom signifie, "Dieu écrase" était édomite¹ originaire de Téman. La réputation de sagesse des Edomites, écrit Dhorme, n'est pas étrangère au choix d'Eliphaz comme premier interlocuteur de Job². Bildad, dont le nom était sans doute d'origine proto-cananéenne et signifiait "bien-aimé", appartenait aux tribus nomades de Shuah qui rôdaient entre l'Euphrate et la Transjordanie. Selon Dhorme, le nom

1 Ch 1,36

2 Paul Dhorme, op. cit., p.XXII.

DEUXIÈME PARTIE

18

de Bildad serait rattaché à Balad, ville, région, pour lui donner le nom de citadin ou d'indigène. Sophar, dont le nom signifiait oiseau gazouillant, aiguille pointue, ou sauteur vivait à Naamah, en Arabie du nord-est. Il est possible que les noms des amis, tout comme celui de Job, aient revêtu pour les lecteurs de l'époque, une signification symbolique.

Les trois amis arrivent, ils ont peine à reconnaître Job. Les effets de la maladie et de l'agonie mentale ont rendu Job méconnaissable. Les rites de deuil montrent que les amis s'attendent même à la mort du patient. Ils commencent à pleurer à haute voix, puis ils déchirent leurs vêtements et répandent de la poussière sur leur tête,

Les amis de Job viennent le consoler, mais ils ne purent trouver de parole appropriée. Le narrateur dans une scène impressionnante, laisse les amis de Job assis à terre près de lui, sept jours et sept nuits sans dire un mot.

La discussion théologique entre Job et ses trois amis se déroule dans trois cycles de débats. Nous abordons immédiatement le premier.

PREMIER CHAPITRE

PREMIER CYCLE DE DEBATS (3-14)

Le chapitre III est tout spécialement consacré à la plainte de Job en face de la souffrance. Job se fait le porte-parole de la souffrance universelle. Il appartient à l'humanité de tous les temps et de toutes les croyances¹. C'est qui le rend si proche de nous, c'est son expérience humaine qui nous instruit. Ses propos sont à la fois spontanés et sincères, ils jaillissent d'un coeur angoissé.

Job maudit le jour de sa naissance et la nuit de sa conception. Il souhaite la mort pour le repos au shéol; à quoi bon vivre, se dit-il, si c'est pour souffrir et soupirer après la mort ! Le problème de la souffrance ne se pose pas tout de suite; pour l'instant, ses craintes, ses agitations le portent à un excès de langage dans les longues discussions avec ses amis. Ceux-ci prennent part silencieusement à son malheur.

L' a n n i v e r s a i r e d e n a i s s a n c e d e J o b (3,1-10). Job maudit le jour de sa naissance, de sa conception: " un mâle a été conçu". Il profère deux malédictions: d'abord, celle de la nuit de sa conception, puis du jour de sa naissance. En ce moment, il souhaite que le retour de ce jour et de cette nuit soit banni du calendrier.

¹ Evode Beaucamp, O.F.M., Sous la main de Dieu, Paris, Fleurus, 1957, p.80.

Le poète semble rappeler à rebours le fiat lux de la genèse, en disant "ce jour-là, qu'il soit ténèbre" (v.4a); c'est à Dieu seul qu'appartient de produire la lumière et les ténèbres, voilà pourquoi l'auteur du poème ajoute "que n'en ait cure Dieu". Ombre épaisse signifie l'obscurité, plus spécialement l'ombre de la mort, le shéol. Elle est produite par les brouillards épais qui rendent le jour pareil à la nuit, un peu comme les ténèbres d'Égypte. "Où que l'obscurité le possède" (v. 6a): le verbe "posséder" signifie saisir une chose et la tenir fortement; Job désire vivement que le jour soit ténèbre, que ce jour ne s'ajoute pas aux jours de l'année.¹

L'aube est synonyme d'aurore et de crépuscule. "Que se voilent les étoiles de son aube" (v. 9a); il s'agit des étoiles qui brillent encore le matin; qu'elles n'apparaissent pas pour annoncer le jour, que cette nuit attende en vain la lumière. Les paupières de l'aurore, ce sont les premiers rayons du jour; les anciens arabes qualifiaient les rayons du soleil de "paupières". Voici cette autre malédiction de Job contre la nuit: "cette nuit-là, qu'elle soit lugubre" (v.7a): c'est-à-dire que cette nuit soit stérile, qu'on n'enfante pas.

Ceux qui "maudissent le jour", maudissent celui de leur naissance. C'est un fait assez fréquent chez les

1 v. 9 avant les vv. 7-8

Arabes de préférer des malédictions. On maudit non seulement le père ou la mère d'un homme, mais sa maison, le jour qui rappelle un évènement fâcheux. Ceux qui maudissent le jour sont ceux, qui comme Job voient dans leur vie, un mal radical. Ce sont aussi les sorciers ou les jeteurs de sort qui peuvent changer les jours heureux en jours néfastes; ceux qui sont assez puissants pour réveiller le Léviathan, serpent fuyard, tortueux, de la mer, c'est le monstre le plus redoutable des eaux; c'est le plus grand agitateur de la mer. On lui attribue même le pouvoir de provoquer les éclipses, d'engloutir momentanément le soleil, de jeter dans les ténèbres. L'opinion populaire craignait que ce monstre ne se réveillât car ce serait la consternation, le retour du chaos, la fin du monde; les expressions: "maudire le jour", "réveiller le Léviathan", ont le même sens. Le v.10 exprime un profond regret; il eût mieux valu ne pas naître. Cette nuit aurait dû fermer le sein de sa mère et l'empêcher de concevoir. Job n'aurait pas connu ainsi son incompréhensible souffrance.

U n e m o r t p r é m a t u r é e (3, 11-19). "Pourquoi ne suis-je pas mort dès le sein" (v. 11a): Job va plus loin dans son imprécation: puisque les portes du sein maternel ne m'ont pas été fermées, pourquoi alors ne suis-je pas mort au moment de la naissance, quand je sortais du ventre? J'aurais expiré et personne ne m'aurait vu, j'aurais été comme n'ayant

pas été, on m'aurait conduit à la tombe. Mais il n'en est pas ainsi, il a même trouvé "deux genoux pour l'accueillir" (v. 12a); les genoux d'une mère qui accueille son nouveau-né pour l'allaiter.

En plaçant le verset 16 avant le verset 11, on obtient ceci: avortement, naissance, allaitement. En laissant le verset 16 à sa place, il y a contraste entre ceux qui reposent dans le tombeau et les avortons.

"Maintenant je serais étendu dans le calme" (v.13a). La mort est l'image du sommeil; ceux qui sont couchés dans le tombeau jouissent du calme et du repos. Pour Job, la tombe est ce passage entre la terre des vivants et celle des morts. Le shéol est le rendez-vous de toute l'humanité, sans discernement de classes; on y trouve les rois, les conseillers du pays, les princes. Le verset 15 trouve une illustration frappante dans les nombreuses sépultures de rois et de grands personnages, dans lesquelles on a trouvé beaucoup d'objets précieux qui avaient appartenu au défunt.

Au shéol c'est le calme, c'est là "que prend fin l'agitation des méchants" (v. 17a). Le procédé antithétique est remarquable ici: l'agitation des vivants et le repos dans la mort; les méchants comme les ouvriers épuisés jouissent d'un calme profond. Dans ce lieu de repos, il n'y a plus de corvée, plus de travaux forcés qu'on impose aux prisonniers; plus d'opresseur armé de verges pour exiger le travail.

PREMIER CYCLE DE DEBATS

23

Au shéol, plus de maîtres ni d'esclaves; les grands et les humbles sont égaux dans la mort.

D a n s l a m o r t, l e r e p o s (3, 20-26). Job aborde le problème de la souffrance humaine. Pourquoi Dieu donne-t-il la vie aux malheureux ? Pourquoi avoir affligé de la vie un être destiné à être malheureux ? Job ne trouve pas de réponse à sa question, il appartient à Dieu de l'expliquer, car il est l'auteur des biens et des maux. Les malheureux creusent le sol pour trouver la mort "ils fouillent à sa recherche plus que pour un trésor" (v. 21b); le poète a raison de s'exprimer ainsi, c'est dans la terre qu'on trouve les trésors. Le monument funéraire devient un lieu de réjouissance pour les malheureux "ils se réjouissent en face du terre funèbre" (v. 22a). Le bonheur serait-il donc dans la mort puisque la vie terrestre ne le donne pas ?

Job revient à son cas particulier: "Pourquoi ce don à l'homme qui ne voit plus sa route" (v. 23a) ? Dieu a mis les ténèbres sur sa route pour l'empêcher de voir, bien plus il l'a cerné, c'est-à-dire, muré, entouré d'une haie, enfermé. Le poète parle au sens figuré, il veut signifier que Dieu place l'homme dans un état d'incompréhension, dans la nuit des sens; l'homme a peine à se comprendre, il se sent replié sur lui-même, il est sans issue. Job se plaint d'être écrasé, "comme l'eau s'épanchent mes rugissements" (v. 24b), expression pleine de poésie qui traduit bien l'état

PREMIER CYCLE DE DEBATS

24

d'âme du juste souffrant.

Jusqu'ici nous avons connu Job sur une route sombre et sans issue; il n'a pas connu la tranquillité, la sécurité et la paix, "et mes tourments chassent le repos" (v. 26b). Dans ce premier cycle de discours, ses amis vont lui proposer les thèses classiques.

1. Premier discours d'Eliphaz (4,1-21; 5,1-27).

Eliphaz prend le premier la parole. C'est le plus digne de ses amis. Il parle avec l'autorité d'un sage. Avec délicatesse, il s'approche de Job, il voit qu'il souffre, il est déprimé; pour ranimer son courage, Eliphaz va lui proposer les thèses traditionnelles de la foi d'Israël.

C l i m a t d e c o n f i a n c e (4, 2-7). Eliphaz rompt le silence de Job et ouvre le dialogue. Pourquoi est-il si bouleversé ? Il est pourtant un homme pieux et intègre ! Il devrait attendre avec confiance la fin de son épreuve! Mais Eliphaz connaît la doctrine des sages, le principe de la juste rétribution terrestre ne souffre pas d'exception. Il se demande s'il serait préférable de se taire; "si on t'adresse la parole, le supporteras-tu" (v. 2) ? Mais il faut qu'il parle, il ne peut pas lui cacher la vérité. Il l'exhorte au courage, comme Job sait le faire envers les autres: "Vois tu faisais la leçon à beaucoup d'autres" (v. 3a), c'est-à-dire tu savais toi-même encourager,

PREMIER CYCLE DE DEBATS

25

rédresser, donner l'exemple. Bien plus, tu donnais la vigueur aux mains flasques, défaillantes. Tu étais le sage qui par ses conseils empêchait les malheureux de succomber. Il est si facile d'encourager les autres par des bonnes paroles!

"Et maintenant ton tour venu, tu perds patience" (v. 5a), tu te laisses déprimer ! Eliphaz se permet de parler ainsi, sans doute parce qu'il constate que la piété, la perfection de Job sont superficielles. A cette époque, on croyait à une étroite relation entre le péché et le châtement. Te voilà bouleversé, l'arrivée soudaine d'un malheur t'effraye, pourtant "ta piété ne te donne-t-elle pas confiance" (v. 6a), pourquoi tant craindre ? Dans notre introduction, Job a été décrit comme un homme parfait et droit craignant Dieu et se détournant du mal: "un homme intègre et droit qui craignait Dieu et se gardait du mal" (v. 1,1). L'expression "qui craint" est usité pour " qui craint Dieu" pour qualifier l'homme pieux et religieux. Le langage d'Eliphaz est-il vraiment sincère ? "ta vie intègre ne fait-elle pas ton assurance" (v. 6b) ?

La thèse d'Eliphaz est exposée ici bien clairement: "Souviens-toi: quel est l'innocent qui a péri ? Où donc a-t-on vu des justes exterminés" (v. 7) ? C'était là l'enseignement de la morale traditionnelle. Eliphaz abonde dans le sens du psalmiste: "J'ai été jeune et j'ai vieilli et je n'ai

pas vu le juste délaissé"¹. Ces paroles réconfortantes sont de nature à créer un climat de confiance et à redonner au juste souffrant, le courage et la paix. L'expérience des siècles enseigne que le bonheur est attribué au juste, le malheur au méchant. Ce sera précisément l'objet des discours de Job d'analyser, de discuter de cette morale traditionnelle.

Le mal, fruit du péché (4, 8-11). Eliphaz fait appel à son expérience personnelle. La simple lecture du texte, montre l'enchaînement des faits dans la vie du méchant: les figures, labourer, cultiver, semer, moissonner, signifient la conduite du pécheur. S'il cultive et sème le mal moral, il récolte le mal physique, le châtement. Eliphaz laisse deviner que Job aurait été la cause de son propre malheur. Mais quels sont ces malheurs ? Il nous les décrit par comparaison: ainsi, la colère divine est comme un souffle qui dessèche la plante; c'est le rugissement du lion, la voix du léopard, les dents des lionceaux. Faute de pasteur, les brebis se dispersent, faute de proie les petits de la lionne s'enfuient. Ce sont là, autant d'images évoquées par Eliphaz pour peindre la colère de Dieu qui punit le méchant.

Le message céleste (4, 12-21). En plein som-

¹ Ps 37, 25

meil, Eliphaz a été favorisé d'une apparition. Le poète attribue à Eliphaz cette vision au cours de laquelle, il lui a été révélé que, devant Dieu, les hommes ne peuvent se croire justes, car Dieu trouve même des tares dans ses anges, à plus forte raison dans l'homme fragile. Par suite du caractère mystérieux du message, Eliphaz n'a pu en saisir toute la portée: "mon oreille a perçu le murmure" (v. 12b). Pour donner sans doute plus d'effet au récit de cette vision mystérieuse, l'auteur crée un climat émouvant. Le frisson, l'effroi, la chair de poule, telles sont les expressions qui traduisent l'état du visionnaire. "Un souffle glissa sur ma face" (v. 15a); un souffle, la ruah, indique le passage d'un être surnaturel. Mais Eliphaz ne peut reconnaître l'aspect du personnage qui lui parle. On fit silence. "Puis une voix se fit entendre" (v. 16b). Et voici le message: "Un mortel est-il juste devant Dieu, en face de son auteur, un homme serait-il pur" (v. 17) ? En d'autres termes, Dieu est la justice et la pureté absolues; Job n'entend pas comparer son innocence à la perfection de Dieu. Si les anges se sont égarés, que dire de l'homme si faible ?

Le poète emploie plusieurs termes pour désigner les "serviteurs de Dieu", ainsi "les fils de Dieu", "les anges", "les saints" ce sont là les serviteurs de Yahvé. "Dieu ne leur fait pas confiance, et il convainc ses anges d'égarement" (v. 18); c'est-à-dire que Dieu reconnaît dans des

PREMIER CYCLE DE DEBATS

28

anges, des êtres limités, faibles, faillibles et sujets à des écarts de conduite.

Si aux yeux de Dieu les anges conservent une certaine impureté, l'homme charnel doit être souillé davantage. Eliphaz enseigne pour sa part, combien l'homme est faible et fragile, il compare le corps à une maison d'argile. Une maison peut être bâtie sur le roc ou sur le sable, mais le corps qui est tiré de la boue, repose sur la poussière, "l'homme est poussière et retourne en poussière"¹. La vie de l'homme est éphémère: "un jour suffit à la pulvériser" (v. 20a); celui qui le soir est en vie, le matin n'est déjà plus.

L'homme ne trouve personne qui peut empêcher sa mort. "A jamais ils disparaissent et nul ne les rappelle" (v. 20b). Le fil de leur vie est rompu par la mort. Ils ne meurent donc pas faute de sagesse, mais plutôt parce que "nul ne les rappelle", c'est-à-dire, après la mort tout est fini, on prend le chemin du shéol, là où on y entre pour n'en jamais en sortir. Mourir faute de sagesse peut signifier une mort prématurée causée par une imprévoyance ou une folie ou tout simplement une mort subite que la science ou la médecine ne peuvent empêcher.

¹ Gn 3, 19

Le recours au Dieu juste (5, 2-7)¹
 Eliphaz désigne l'impie comme un insensé qui ne peut trouver ici-bas son bonheur; le dépit, l'irritation le tuent. Il le compare à un arbre qui plonge en terre ses racines, ou plus précisément à un être qui s'attache avidement aux choses terrestres pour jouir de la vie; mais d'ajouter Eliphaz "j'ai vu ceci, moi" (v. 3a), à l'heure où l'impie jouissait de sa prospérité, "sa demeure fut soudain maudite" (v. 3b).

Mais si Eliphaz ne maudit pas la conduite de l'impie, il fait remarquer cependant que l'homme est responsable de son malheur. Le père est atteint dans ses fils: "ses fils sont privés de tout appui" (v. 4a), c'est-à-dire de tout secours. Ils sont à "la porte" sans défenseur on désigne ici la porte de la ville là où on rendait le jugement, elle signifie le tribunal judiciaire. Les enfants du méchant condamnés en justice, ne peuvent même plus se nourrir de leur propre récolte, un affamé les mange. Cet affamé, c'est le mendiant à qui le méchant refusait le pain. La propriété des impies est anéantie "et des hommes altérés convoitent leurs biens" (v. 5b).

Eliphaz laisse sous-entendre qu'il existe une relation entre le mal moral et le mal physique, celui-ci est le

1 Le v.1 après le v.7

châtiment du premier, car le malheur ne germe pas comme l'herbe des champs, "non, la misère ne sourd pas de terre" (v. 6a). Les termes terre et sol sont équivalents Eliphaz veut désigner la terre qui produit et qui assure à l'homme sa prospérité. La thèse d'Eliphaz est claire et nettement énoncée: l'homme par sa faute est l'auteur de ses maux, il est le propre agent de son malheur tout comme l'aigle s'élève par ses propres forces dans les airs.

H y m n e d e l o u a n g e (5,8-16). "Appelle maintenant" (v.1) ! L'attitude de Job et d'Eliphaz est différente: Job se laisse aller à l'impatience, Eliphaz à l'ironie. "Aucel des saints t'adresseras-tu" (v.1b) ? Le mot saints désigne ici, les anges. Job sait bien que le recours à Dieu par la prière persévérante est le sûr moyen d'obtenir justice et libération. Il devrait deviner que Dieu est l'auteur des maux qui servent à corriger l'homme. Pour sa part, Eliphaz a compris tout cela; il n'est pas de ceux qui mettent leur confiance dans les anges ou dans les hommes. "Pour moi, j'aurais recours à Dieu, à lui j'exposerais ma cause" (v.8). Eliphaz est sincère et fidèle à ses principes, son appel à Dieu fera l'objet d'une longue doxologie.

Dans la liste des bienfaits de Dieu à l'homme, les Orientaux placent la pluie en tête de liste. Elle est un présent à l'homme, elle féconde ses champs et lui assure la vie et la prospérité. Mais l'action de Dieu va plus loin,

elle s'exerce sur la société; le doigt de Dieu produit d'heureux revirements. "S'il veut relever les humiliés, pousser les affligés au comble du bonheur" (v.11). Il y a ici un heureux contraste entre les humbles, les méprisés qui jouissent du bonheur. Pour ce faire, Dieu déjoue la ruse des prudents et des sages; il trompe les projets des astucieux. "Leurs intrigues", cette expression prend un sens péjoratif: c'est l'art de réussir dans une affaire, d'où la prévoyance habile. Mais Dieu se sert de la ruse du méchant pour le perdre: "Il prend les sages au piège de leurs astuces" (v.13a).

Le mot retors appelle l'idée de croche, de tortueux; Dieu "rend stupides les conseillers retors" (v. 13b). Ces hommes rusés croient voir clair dans leurs affaires, mais Dieu les aveugle. "En plein jour, ils se heurtent aux ténèbres" (v. 14a): le verbe heurter exprime le tâtonnement dans les ténèbres, comme tâtonne un aveugle. C'est Dieu qui arrache le pauvre des mains des tyrans, des bêtes fauves qui dévorent les malheureux. "La main du violent" cela signifie que la force est dans le bras; d'où "la main forte", le "bras fort": grâce au secours envoyé par Dieu le pauvre échappe à l'opresseur. C'est l'espoir pour le miséreux et la défaite pour le méchant. Dieu lui ferme la bouche, il ne peut triompher du faible, car Dieu le soutient.

La leçon du Puissant (5, 17-27). Dieu n'agit jamais sans but; pourquoi fait-il souffrir un juste?

Eliphaz affirme que l'épreuve voulue par Dieu, doit servir à améliorer le serviteur de Dieu; elle est une leçon douloureuse mais salutaire, les maux sont une correction. Aussi exhorte-t-il Job à la docilité envers Shaddaï. Eliphaz exprime cette pensée: " car celui qu'aime Yahvé, il le corrige, tel un père le fils qu'il chérit"¹.

Eliphaz donne ici, les raisons qui doivent faire accepter la correction de la main de Dieu. Yahvé est la main qui blesse, mais aussi qui panse et qui guérit. Blessé, c'est causer une douleur physique ou morale; il s'agit sans doute des calamités dont Job est l'objet. Les chiffres six, sept, désignent tout simplement plusieurs fois. Dieu délivrera de l'angoisse ou épargnera du mal.

Parmi les nombreuses calamités, l'auteur en précise quelques-unes: la famine, la guerre, la calomnie, la razzia, la sécheresse, la gelée et les bêtes sauvages. Mais tu seras délivré de tous ces fléaux et les bienfaits ne tarderont pas. "Tu auras un pacte avec les pierres des champs" (v. 23a): l'un des obstacles à la culture, ce sont les pierres qui envahissent les champs, qui entravent la culture. Mais il n'y a pas que les pierres, il y a aussi les bêtes sauvages, elles ne nuiront d'aucune façon à ton champ. L'expression "tu trou-

1 Ps 3, 12

veras" dépeint la sécurité dont jouit celui qui met sa confiance en Dieu. "Tu verras ta postérité s'accroître, tes rejetons pousser comme l'herbe des champs" (v.25). "Comme l'herbe des champs" signifie une grande multitude. Pour comble à ces bienfaits, tu arriveras à la maturité: l'homme atteint la maturité environ vers soixante ans; image de la moisson, l'heure où l'on engrange; l'expression "comme on entasse la meule en son temps" (v.26b) signifie l'arrivée au tombeau, tout est accompli, tout est mûr.

Ainsi s'achève le discours d'Eliphaz, plein d'amitié et d'émotion. A son avis, si Job a été frappé par le malheur il ne s'agit là que d'une épreuve passagère qui lui méritera la délivrance de ses maux, une nouvelle ère de prospérité et une mort heureuse. En pédagogue averti, il peut dire: "tout cela, nous l'avons observé: c'est la vérité" ! A toi d'écouter et d'en faire ton profit" (v.27). Job n'a aucune raison de désespérer ou de souhaiter sa mort. Eliphaz de conclure: il n'y a point d'homme sans péché et point de péché sans châ-timent; le châ-timent est une correction envoyée par Dieu pour ramener l'homme au bien.

2. Réponse de Job à Eliphaz (6,1-30;7,1-21).

Le contraste est grand entre le ton d'Eliphaz et les accents pathétiques de Job. Celui-ci s'interroge, il veut connaître la cause de ses maux; mais personne ne peut la lui

PREMIER CYCLE DE DEBATS

34

donner, pas même ses amis, car à ses yeux ce sont des trompeurs. Il a raison de croire que s'il est malheureux, c'est qu'il est humain, la souffrance est le partage de tout homme ici-bas. Mais Dieu a-t-il raison de le poursuivre? Il reste le grand incompris de Dieu et des hommes. Il ne désire qu'une chose, mourir. La vie, selon lui, est si peu de chose, elle ne vaut pas la peine d'être vécue.

S o u f f r a n c e i n t o l é r a b l e e t i n j u s -
t i f i a b l e (6, 2-7). Job est incapable de discuter serenement à cause de l'angoisse qui l'opprime. Son chagrin l'écrase, si l'on pouvait le peser, on le trouverait "plus lourd que le sable des mers" (v. 3a); il déparle, il ne peut s'exprimer sensément. Il semble trouver une réponse à ses pourquoi. C'est Dieu qui enfonce ses flèches en moi; il est l'archer qui lance des flèches empoisonnées; ce sont les calamités et les terreurs de Dieu. Jadis on enduisait de venin la pointe des flèches; "mon humeur en boit le venin" (v.4b); le sang, principe vital, est directement atteint par ce venin. Les terreurs de Dieu ce sont les angoisses, les cauchemars et tout sentiment qui respire la violence.

Pour légitimer sa plainte, Job argumente à sa façon. Celui qui est bien nourri n'a pas à se plaindre, de même celui qui n'a pas souffert comment peut-il exhorter les autres à la résignation? "Voit-on braire un onagre auprès de l'herbe tendre" (v. 5a)? Quand l'animal est bien repu, il ne

pousse pas de plainte, il ne braie pas comme les malheureux du désert qui poussent des cris pareils à ceux de l'onagre. La nourriture fade ne se mange pas sans sel, sans quoi elle répugne. Job n'a pas d'appétit, la nourriture qui lui répugne est à la fois réelle et symbolique. "Ce que refuse mon appétit, c'est là ma nourriture de malade" (v. 7); son pain, sa nourriture quotidienne, il l'a en horreur; en réalité c'est la douleur qui excite en lui la haine et qu'il repousse en gémissant.

Q u e l a m o r t n e t a r d e p a s (6,8-13). Job n'a nullement l'idée du suicide, il souhaite vivement que Dieu le rappelle à lui avant qu'il ne soit révolté contre lui. "Que lui consente à m'écraser, qu'il dégage sa main et me supprime" (v.10)! Sa consolation sera d'avoir accompli les décrets divins. Renier les décrets du "Saint" c'est se révolter contre Dieu ou sa Providence. Job n'ignore pas les décisions divines, il lui est impossible de les taire; au milieu de cruelles souffrances, un sursaut de joie lui viendra d'avoir été fidèle aux décrets de Dieu.

Job n'a plus la force de vivre, il est impatient d'en finir, il n'a plus le courage d'attendre cette joie de mourir entre les mains de Dieu. Surtout, il ne semble plus avoir la force d'endurer les maux de l'existence; sa faiblesse est incomparable: "Ma force est-elle celle du roc, ma chair est-elle d'airain" (v. 12) ?

PREMIER CYCLE DE DEBATS

36

L a g r a n d e s o l i t u d e (6, 13-23). "Et tout secours n'a-t-il pas fui loin de moi" (v. 13b). Job n'a plus aucun espoir; de lui-même et de ses amis, rien à espérer. Au nom de la charité, il souhaite une plus grande sympathie à celui qui est dans le chagrin comme lui. Il trouve que ses amis sont décevants, au lieu d'entrer avec lui dans le drame, ils le jugent et ils lui refusent leur pitié. "Mes frères ont été décevants comme un torrent" (v. 15a). Le mot "frères" désigne la parenté par nature ou d'élection, ici, Job fait allusion à ses amis qui discutent avec lui. Ils sont "comme le lit des ruisseaux passagers" (v. 15b): le ruisseau sans eau est appelé "menteur". De fait, quoi de plus désolant que de rencontrer un torrent desséché, alors qu'on s'attendait à des eaux courantes!

Le poète est passé maître dans l'art de créer des images; il compare la déception à un mirage du désert. La caravane quitte la voie directe pour chercher une source, mais déception, le torrent sur lequel elle comptait, est sec. "Leur confiance se voit déçue arrivés près d'eux ils restent confondus" (v. 20). J'ai été confondu, c'est-à-dire j'espérais trouver en vous ma consolation et je n'ai connu que la déception. En me voyant, vous êtes saisis d'épouvante et vous vous éloignez de moi. Pourquoi Job a-t-il mis ses amis à contribution? Sans doute c'est pour être délivré, racheté et affranchi des mains de son oppresseur.

M o n t r e z - m o i m a f a u t e (6, 24-39). Job s'abandonne à ses interlocuteurs. Il veut connaître ses fautes, qu'on les lui dise; il pourra alors écouter leurs critiques. "Instruisez-moi, alors je me tairai, montrez-moi en quoi j'ai pu errer" (v. 24). Il s'accuse de son excès de langage et de son emportement; il sollicite de ses amis un bon mot qui peut le rassurer. Pourquoi lui faire tant de reproches? Ne peuvent-ils pas trouver à redire que sur ses paroles un peu dures? "Vous irez jusqu'à tirer au sort un orphelin" (v. 27a), même sur un orphelin vous jetez le sort; cet être faible et sans défense; ils n'ont pas plus pitié de l'orphelin que d'un homme abattu, tel que lui.

Il incite ses amis à la sincérité. "Revenez, ne soyez pas injustes; car mon droit reste en cause" (v. 29). "Injustes" signifie ne vous rendez pas coupables de paroles fausses. Job consent volontiers à se soumettre à l'examen de ses amis; ils pourront constater sa droiture pour mieux juger ses paroles. Les paroles, dit-il, sont comparables à un aliment que l'on apprécie ou que l'on rejette; il sait à quoi s'en tenir sur la portée de ses discours et il souhaite qu'il en soit ainsi, pour ceux qui auront à le juger. "Mon palais ne sait-il plus discerner l'infortune" (v. 30b)? Pour lui, l'infortune désigne l'adversité, les malheurs qui surviennent au cours de l'existence et qui font partie de la grande aventure humaine. Pour l'instant, la cause de ses malheurs reste

un mystère inexplicable.

La plainte de Job (7, 1-11). Voici que s'engage le dialogue entre Job et Dieu. Nous touchons ici à un des sommets dramatiques de l'oeuvre. Le destin de Job se situe dans le grand destin de l'humanité. Job expose une conception de la vie toute différente de celle d'Eliphaz. La vie de l'homme "n'est-ce pas un service" (v. 1a)? Le mot service appelle le mot armée, service militaire le temps qu'on passe dans la milice. La vie de l'homme est une corvée. Ses jours sont ceux du mercenaire, il peine chaque jour, il est payé à la journée: "n'y mène-t-il pas la vie du mercenaire" (v. 1b)?

L'homme n'a pas choisi sa condition de vie; les souffrances sont le lot de l'humanité. "J'ai en partage des mois de déception, à mon compte des nuits de souffrance" (v. 3b). L'expression à mon compte signifie ce qui m'est assigné, déterminé, fixé et donné en partage. Les nuits n'apportent pas plus de repos que les jours, car "étendu sur ma couche, je me dis "quand le jour" (v. 4a)? Job laisse deviner ses rêves troublants, ses divagations, ses cauchemars; " et mon esprit obsédé divague jusqu'au crépuscule" (v. 4c). A ses douleurs morales, s'ajoute la souffrance physique: un ulcère malin décompose ses chairs, "ma peau gerce et suppure" (v. 5b).

A tous ces malheurs, s'ajoute la fuite du temps. Il le compare au coureur, au léopard, à l'aigle et à la navette, instrument de tissage. "Mes jours ont couru plus vite que

la navette" (v. 6a). La comparaison de la vie avec le tissu est bien à propos. La navette court à travers les mailles du tissu, elle fournit le fil de la trame, si les jours fuient trop vite, le fil de la navette n'arrive pas à temps pour faire le tissu, c'est la mort.

Job s'adresse directement à Dieu. "Souviens-toi que ma vie n'est qu'un souffle" (v. 7a)! Parler de la vie, c'est évoquer le souffle qui anime le vivant, mais plus précisément Dieu qui insuffle dans les narines de l'homme le souffle qui en fait un vivant" (Gn 2,7). Ici, Job fait allusion à la brièveté de la vie humaine. Après la mort, l'homme ne revient plus sur terre pour jouir du bonheur. "Comme la nuée se dissipe et passe" (v. 9a). La nuée et la rosée sont le symbole d'une chose qui ne dure pas; quand la nuée s'en va, elle ne revient plus, il en est ainsi de l'homme qui descend au shéol.

Qu'est-ce donc que le shéol? Pour les Hébreux et les Babyloniens, le shéol est situé sous terre, on y entre, on y descend et on n'en remonte plus. Les Babyloniens l'appellent "la terre sans retour" d'où ne sort pas celui qui entre. Le livre de Job abonde dans le même sens: le shéol est une terre d'où l'on ne revient pas, c'est un lieu profond et caché où tout est obscurci par la poussière et les ténèbres. C'est le rendez-vous des vivants, quelle qu'ait été leur condition en cette vie. L'homme qui descend au shéol, ne revient pas

PREMIER CYCLE DE DEBATS

40

habiter sa maison, "sa demeure ne le connaît plus" (v. 10b): connaître prend le sens de revoir.

D i e u i n q u i s i t e u r i m p i t o y a b l e (7, 12-21). Job s'adresse directement à Dieu. "Suis-je la mer, moi, ou le monstre marin pour me faire garder à vue" (v.12)? La mer, c'est l'élément agité que Dieu seul peut maîtriser; Léviathan est ce monstre marin sur qui Dieu exerce sa puissance. Job se plaint de ce que Dieu ne lui laisse pas de répit, qu'il est traité comme l'un de ces monstres. Dieu a posté devant lui une garde.

Job croit que le sommeil lui fera oublier sa souffrance; "mon lit me soulagera" (v. 13a), il pense y trouver les consolations qu'il n'a pu avoir de ses amis. Mais, déception, il n'y trouve que cauchemars et visions affreuses. Il préfère mourir plutôt qu'être broyé par la souffrance, qu'un autre lui enlève la vie: "Ah! je voudrais être étranglé" (v. 15a)! Loin de mépriser la mort, Job l'appelle de ses vœux. "La mort plutôt que mes douleurs" (v. 15b)! "Je me consume", cette expression traduit l'état de Job, elle signifie fonder à vue d'oeil, dépérir. Il supplie Dieu de le laisser, sa vie n'est qu'un souffle, une ombre qui passe.

L'auteur fait remarquer ici, que l'attention bienveillante de Dieu ne se porte pas que sur son serviteur, mais aussi sur tout homme en général. "Qu'est-ce donc que l'homme pour en faire un si grand cas" (v. 17a)? Cette bien-

veillance divine se traduit par cette surveillance à laquelle l'homme ne peut se soustraire. Mais, Job, au lieu de reconnaître ce fait, la sollicitude de Dieu envers l'homme, n'y trouve qu'une surveillance inquiète. Il craint le jugement de Dieu: "cesseras-tu enfin de me regarder" (v. 19a)? Donne-moi un peu de répit, ne serait-ce que le temps d'avaler ma salive.

Job s'inquiète, de quel péché Dieu peut-il l'accuser, "lui, l'observateur attentif de l'homme" (v. 20b)? Le péché retombe sur le coupable et non sur Dieu. Job s'interroge: "pourquoi Dieu m'a-t-il pris pour cible"(v. 20c): c'est-à-dire pourquoi suis-je l'objet de ses châtements? Suis-je coupable? Lui, qui jusqu'ici s'affiche devant ses amis, comme un homme intègre! Même s'il a péché, rien ne justifie qu'il soit devenu la cible des châtements divins. Dieu peut tolérer mon offense et pardonner ma faute! "Car bientôt je serai couché en terre" (v. 21c), j'irai reposer au shéol. "Tu me chercheras", cette expression traduit l'idée de la disparition après la mort, et en même temps la sollicitude de Dieu envers l'homme. Job termine son discours par la vision de la mort et du shéol.

3. Premier discours de Bildad (8, 1-22).

Voici le second ami, plus jeune, plus sentencieux qu'Eliphaz, il est insensible à la souffrance de Job; ses

propos un peu vifs au début de son discours, sont par la suite plus modérés et plus riches d'enseignement. Il interrompt Job ainsi: "Cesseras-tu de parler de la sorte, de tenir des propos semblables à un grand vent"(v. 2)? Le mot vent signifie que les propos n'ont aucune importance, peu de sens, ce sont des propos en l'air.

Le Dieu juste (8, 3-7). "Dieu peut-il fléchir le droit" (v.3a) ? Dieu peut-il faire des concessions au détriment de la justice? La question de Bildad est bien opportune. Job n'a cessé de protester de son innocence, à supposer qu'il ait péché, Dieu devrait le laisser tranquille. Bildad n'accepte pas la théorie de Job, car Dieu ne peut fléchir le droit, c'est-à-dire le fausser, cela lui est incompatible.

Bildad enseigne que le châtement suppose la faute. Mais qui a péché, Job ou ses fils? Dans le prologue, Job admettait que ses fils auraient pu pécher: "Peut-être mes fils ont-ils péché et maudit Dieu dans leur coeur"(v. 1,5). Chacun est responsable de ses fautes; si les fils ont péché "ils ont payé pour leurs fautes" (v. 4b). Si le sort des fils est réglé, celui de Job reste à expliquer. Bildad se garde d'inculper Job; il lui propose le recours sincère à Dieu; "recherche Dieu, implore Shaddaï" (v. 6a). Les paroles violentes ne règlent pas grand chose, Bildad exhorte Job à la pondération, à la prière, ainsi "dès maintenant Dieu te rendra

PREMIER CYCLE DE DEBATS

43

sa faveur et restaurera la maison du juste" (v. 6b). Ainsi ta situation présente sera de beaucoup supérieure à l'ancienne, ta prospérité sera au delà de toute espérance.

A p p e l à l a t r a d i t i o n d e s a n c i e n s (8, 8-22). Bildad fait appel à la tradition des ancêtres.

"Interroge la génération passée, médite sur l'expérience acquise par ses pères" (v. 8). La vie de l'homme est trop brève pour qu'il puisse posséder l'expérience. La génération précédente ne tient-elle pas son enseignement de la tradition?

"Nous, nés d'hier nous ne savons rien" (v. 9a). Les anciens nous instruiront, ils nous feront connaître la doctrine des sages d'autrefois. Ils nous parleront un langage imagé; ils évoqueront le papyrus, le jonc, le fil de la vierge, la toile d'araignée puis l'herbe des champs.

Bildad compare l'impie au papyrus. Cette plante pousse dans un sol humide; privée d'eau, elle meurt; si on la coupe avant la maturité, elle se dessèche; "ainsi périt l'espoir de l'impie" (v. 13b). L'homme se détache-t-il de Dieu, il n'a plus à espérer, sa confiance est faible comme un fil et sa sécurité est fragile comme la toile de l'araignée. S'il connaît un moment une ère de prospérité, elle est de courte durée. L'impie est comparable à cette plante bien arrosée, pleine de sève, au soleil et produisant de jeunes pousses: mais ses racines s'entrelacent entre les pierres; on l'arrache de son milieu. Ainsi en est-il de l'impie,

PREMIER CYCLE DE DEBATS

44

il ne laisse aucune trace où il a vécu, "son milieu le renie" "Je ne t'ai jamais vu" (v. 18b)! Semblable à une plante vigoureuse qui soudain est arrachée du sol et jeté le long du chemin, l'impie est abandonné sur la route.

"Non, Dieu ne rejette pas l'homme intègre" (v. 20a). Bildad reprend la thèse du début sur la justice divine (v. 3): Dieu donne sa protection aux bons et il la refuse aux méchants: "il ne prête pas main-forte aux méchants (v. 20b). Bildad termine sur une note optimiste: le juste vit dans la joie et le méchant dans la honte; mais la joie durable est en Dieu et Job peut espérer: " le rire peut de nouveau gonfler tes joues" (v. 21a). Les ennemis du juste seront couverts de honte; l'expression couverts de honte rappelle un vêtement qui recouvre les ennemis, un vêtement qui les cache, qui les fait disparaître. La tente du méchant sera anéantie, il ne restera aucune trace de sa demeure.

4. Réponse de Job à Bildad (9, 1-31; 10, 1-22).

Job ne semble pas donner suite au discours de Bildad. On ne discute pas avec Dieu tant il est au-dessus de l'homme et des créatures. Il reprend le discours d'Eliphaz et il essaie de répondre à cette question: comme un homme serait-il juste devant Dieu?

I n u t i l e d e d i s c u t e r a v e c D i e u (9, 2-13). Le poète fait une mise en scène: il met Dieu en

présence de l'homme dans un procès public. L'homme n'a pas raison de Dieu, il est incapable de répondre une fois sur mille aux questions et aux accusations de Dieu. "Son coeur est sage et sa force est grande" (v. 4a), tel est Dieu. "Le coeur" est le siège de la sagesse, de l'intelligence. Et voici que Job, à l'instar de ses amis exalte la puissance divine: "Il déplace les montagnes à leur insu" (v. 5a); il produit les tremblements de terre, il ébranle les colonnes sur lesquelles la terre repose. A ces phénomènes, s'ajoute la suppression de la lumière: " A sa défense, le soleil ne se lève pas, il met un sceau sur les étoiles" (v. 7): l'obscurcissement du soleil, des étoiles est voulu par Dieu, c'est une forme de sa puissance. Les écrivains sacrés aiment illustrer par des phénomènes atmosphériques, l'intervention et la toute-puissance divine.

Aux phénomènes physiques, s'ajoute l'oeuvre de la création. "Lui seul a déployé les Cieux et foulé les hauteurs de la Mer" (v. 8). Dieu fit la voûte des cieux comme une tente, il posa des bornes à la mer, dès l'origine il gouverna l'univers, il plaça tout avec ordre dans le monde sidéral, il fit "des merveilles qu'on ne peut compter" (v. 10b). L'homme ne peut voir Dieu ici-bas, mais il bénéficie de son action divine: "s'il passe sur moi, je ne le vois pas et il glisse imperceptible" (v. 11): Dieu a sur l'homme une supériorité incomparable et absolue. Nul ne lui demande de

rendre compte de ses volontés: "S'il ravit une proie, qui l'empêchera" (v. 12a)? Le verbe ravir traduit bien la pensée de Job, il exprime une action que l'homme ne peut poser?

"Dieu ne revient pas de sa colère, sous lui restent prostrés les satellites de Rahab" (v. 13). La colère de Dieu est irrésistible, les auxiliaires de Rahab ainsi que le Léviathan ne peuvent rien contre elle. Le rappel de ces monstres marins, évoque la mer, l'élément le plus agité et tumultueux de la création; Dieu la subjugué et l'apaise.

J o b n e p e u t p a s r e c o u r i r a u x f o r -
m e s o r d i n a i r e s d e l a j u s t i c e (9,14-
21a). Job souhaite un procès en règle. Que peut-il faire lui, simple mortel devant la justice de Dieu. "Je choisira mes arguments contre lui" (v. 14b). S'agit-il d'un débat judiciaire où Dieu serait à la fois juge et parti ? Il s'aperçoit qu'il est inutile de se défendre contre Dieu.

Peut-il supposer que Dieu va l'écouter ? C'est à n'en pas y croire. "Lui qui m'écrase pour un cheveu, qui multiplie sans raison mes blessures" (v. 17). Job ne peut recourir à la force, car "Dieu l'emporte en vigueur" (v. 19a). Dans le moment, il ne peut affirmer son innocence, il en doute même: "Mais suis-je innocent? je ne le sais plus moi-même je me fais fi de l'existence" (v. 21); il est incapable de discerner ce qu'il y a de bien ou de mal en lui.

PREMIER CYCLE DE DEBATS

47

J o b r e j e t t e s u r D i e u l e s i n j u s t i -
c e s d e c e m o n d e (9, 21b-24). Job s'indigne de-
vant les injustices qu'il constate dans le monde: le juste
et le coupable ont le même traitement: "il fait périr de mê-
me justes et coupables" (v. 22b). Quand l'innocent est frap-
pé par le malheur, Dieu se moque du désespoir de l'innocent,
de plus il permet qu'il soit victime du méchant. Il met un
voile sur la face des juges; impossible de voir le mal pour
le juger. Job rejette sur Dieu et sur la Providence les
torts qu'il vient d'énumérer; "si ce n'est pas lui, qui donc
alors (v. 24c)?

J o b s e d e m a n d e s' i l e s t i n n o c e n t
(9, 25-35). Par d'habiles comparaisons, Job revient sur le
thème de la rapidité de la vie. "Mes jours passent, plus ra-
pides qu'un coureur" (v. 25a): c'est le messenger, porteur de
nouvelles. La barque faite de papyrus est légère, elle glis-
se rapidement sur les eaux, elle transporte les messagers ra-
pides. L'aigle qui se précipite sur une proie, le fait ra-
pidement: "comme le vol d'un aigle en chasse" (v. 26b).

Job voudrait bien ressentir une certaine joie et ma-
nifester son contentement, mais la crainte qui l'étreint l'en
empêche; cette crainte c'est de savoir que Dieu ne l'innocen-
te pas. Job s'est-il lavé les mains à la soude, ont-elles la
blancheur de la neige, s'est-il complètement purifié de ses
péchés? Dieu reconnaît encore dans son serviteur une affreuse

corruption. Impossible donc de se disculper, s'il cherche à prouver son innocence, Dieu le trouve plus coupable et plus souillé. "Car lui n'est pas, comme moi, un homme: impossible de discuter" (v. 32a).

Entre Job et Dieu, il n'y a point d'arbitre. "Placer la main sur nous deux" signifie que le juge place sa main sur les deux adversaires comme un signe de juridiction sur les deux partis. Job ne reconnaît plus de culpabilité en lui, c'est pourquoi il déclare: "Je parlerai pourtant, sans le craindre, car je ne suis pas tel à mes yeux" (v. 35)!

J o b i n t e r p e l l e D i e u (10, 1-22). Job donne libre cours à son discours, il parle sans crainte, il ne redoute pas les répressailles. Dieu veut-il minimiser l'oeuvre de ses mains? A-t-il l'intention d'avilir l'homme qu'il a entouré de tant de bienveillance et de soins? Et Job interpelle Dieu: "indique-moi pourquoi tu me prends à partie" (v. 2b)? Il est en présence de Dieu, comme un accusé devant son juge, incapable de se défendre. Il adresse à Dieu toute une série d'objurgations: "Pourquoi avilir l'oeuvre de tes mains" (v. 3b)? "As-tu des yeux de chair et vois-tu à la façon des hommes" (v. 4b)? Dieu ne juge pas comme les humains; mais lui qui connaît le fond des coeurs, pourquoi ne reconnaît-il pas la droiture de Job? "Ton existence est-elle celle des mortels" (v. 5a)? Job oppose la vie des hommes à l'existence de Dieu. Ici-has, les humains s'épient les uns

PREMIER CYCLE DE DEBATS

49

les autres; de même "Toi qui recherches ma faute et fais une enquête sur mon péché" (v. 6). Tu sais bien que je suis un homme intègre et que "nul ne me ravira de tes mains" (v. 7b)!

Job rappelle à Dieu qu'il est l'oeuvre de ses mains:

"Tu m'as fait, comme on pétrit l'argile" (v. 9a), comme tout homme, je retournerai en poussière. Ici, Job raconte brièvement la merveille de sa conception. Il en énumère les phases: l'embryon, la formation de son corps "vêtu de peau et de chair, tissé en os et en nerfs" (v. 11). Puis "tu m'as gratifié de la vie", tu m'as donné ton souffle par mes narines. Et à tout cela, Dieu lui accorde sa bienveillance et sa Providence: " et tu veillais avec sollicitude sur mon souffle" (v. 12b).

Les dons de Dieu sont gratuits, Job ne l'ignore pas; Dieu a ses exigences cependant, il lui appartient de juger les intentions des hommes. Job s'emporte à la pensée que Dieu prenne plaisir à faire souffrir l'homme déchu, à l'écraser sous son poids, à le poursuivre de sa fureur. Dieu est le gardien sévère qui essaie de le prendre en défaut; "Suis-je coupable, malheur à moi! suis-je innocent, je n'ose lever la tête" (v. 15a, b)! "Lever la tête" c'est marcher la tête haute, fièrement.

Job se reconnaît-il innocent? Voilà que Dieu "tel un lion tu me prends en chasse" (v. 16a). Il ne peut comprendre pourquoi Dieu le traite si durement. "Oh! pourquoi m'as-tu

fait sortir du sein" (v. 18a)? Lui, homme juste traité comme un coupable! Mieux eût valu rester dans le néant, "nul oeil ne m'aurait vu" (v. 18b)! Mais Dieu est le maître de la vie et de la mort. Job sollicite de Dieu un peu de joie pour le temps qui lui reste à vivre.

La vision de la mort hante son esprit, il évoque le shéol, lieu d'où l'on ne revient plus, où on trouve que ténèbres et ombre épaisse. C'est là que règnent l'obscurité et le désordre, où la clarté ressemble à la nuit sombre" (v. 22). L'expression nuit sombre est synonyme de maison de ténèbres, lieu où celui qui pénètre n'en sort plus; dans l'obscurité il demeure pour toujours.

5. Premier discours de Sophar (11, 1-20).

Sophar le plus jeune des trois, prend la parole. D'un ton vif et violent, il désapprouve les propos du juste souffrant. Réussira-t-il mieux que ses camarades à solutionner le problème en litige? La thèse qu'il apporte et qu'il soutient est-elle différente de celle des autres? Voilà autant de questions auxquelles Sophar va répondre dans son exposé.

S o m m a t i o n a u r e p e n t i r (11, 1-13).

Sophar doute des propos de Job, c'est du verbiage, ce sont des paroles en l'air; "suffit-il d'être loquace pour avoir raison" (v. 2b)? Il réfute les propres arguments de Job: "Tu as dit: ma conduite est pure, je suis irréprochable à

tes yeux" (v. 4). Sophar est sceptique en entendant une telle déclaration, il souhaite que Dieu donne la réponse: "Mais si Dieu voulait parler" (v. 5a), il pourrait éclaircir le mystère de la culpabilité qui pèse sur Job.

L'auteur laisse deviner le mystère de Dieu que Sophar ne peut expliquer, car la perfection de Shaddaï est "plus haute que les cieux" (v. 8a); la sainteté de Dieu est en dehors des dimensions humaines. Sophar use de comparaisons pour qualifier la perfection de Dieu: elle est plus haute que les cieux, plus profonde que le shéol, plus longue que la terre et plus large que la mer. Dieu n'a pas de compte à rendre: "car il discerne la fausseté chez l'homme, il voit le crime et y prête attention" (v. 11); rien n'échappe à l'oeil de Dieu. Tout est possible à Dieu, il peut même redonner la sagesse à l'homme étourdi et faire de l'ânon un maître onagre.

Le repentir redonne le bonheur (11, 13-20). Sophar apporte une solution heureuse à Job: qu'il abandonne ses revendications d'innocence et qu'il se repente, qu'il prie Dieu. "Allons, redresse tes pensées, tends tes paumes vers lui" (v. 13)! Tendre les paumes, c'est le geste de la prière; Sophar exhorte Job à présenter des mains pures à Dieu et à se garder de toute injustice. C'est alors que tu "lèveras un front pur" tu marcheras fièrement; ton épreuve passera "comme des eaux passagères" (v. 16b); tu connaîtras

la joie de vivre: ton existence "plus radieuse que le midi fera de l'obscurité même une aurore" (v. 17). Dieu te protégera même en plein sommeil, et ta vie connaîtra la sécurité. Nombreux sont ceux qui envieront ton sort, ton bonheur. Quant aux méchants, ils sont sans vigueur, sans espoir ni refuge, ils ne souhaitent qu'une chose, mourir. Faut-il supposer que Sophar ait voulu lancer à Job une dernière pointe c'est possible.

6. Réponse de Job à Sophar (12, 1-25; 13,1-28; 14,1-22).

Job va clore le premier cycle de discours en s'adressant à ses trois interlocuteurs. Il a conscience qu'il en connaît aussi long que ses amis. L'action de Dieu dans le monde fera l'objet d'une nouvelle doxologie; à travers les vicissitudes sociales, il découvrira la sagesse divine. Dans une partie de son discours, il s'adressera directement à Dieu. Puis une longue plainte terminera le discours, sur le thème de la disparition de l'homme ici-bas.

L a s a g e s s e d e J o b (12, 1-8). Après le discours de Sophar, Job se sent piqué par la suffisance de son interlocuteur. Il affirme en savoir aussi long que lui. Avec une forte ironie, il s'adresse à ses amis: "Vraiment vous êtes la voix du peuple" (v. 2a), vous représentez les opinions populaires, toute la sagesse du peuple, vous la portez en vous, "avec vous mourra la sagesse" (v. 2b). Au lieu de

reprendre la thèse des amis, Job va citer des faits qu'on peut constater tous les jours. Si le juste crie vers Dieu pour avoir une réponse, il devient la risé de son ami. Job n'est pas de cet avis, il le prouve par les arguments qui suivent. "Les tentes des pillards sont en paix" (v. 6a): ils jouissent de la sécurité. Mais la création toute entière est le meilleur enseignement. Interrogez, leur dit-il, le bétail, les oiseaux, les reptiles, les poissons des mers, tous vous instruiront.

La sagesse de Dieu (12, 9-25). La nature est le grand livre de Dieu, elle s'adresse à tous; l'homme n'a qu'à écouter pour recevoir la vérité. "L'oreille, dit-on apprécie les discours, comme le palais goûte les mets" (v.11). Job rappelle à ses amis que si de tels arguments ne les convainquent pas, il faudra recourir à l'enseignement des vieillards : "La sagesse est l'affaire des vieillards, le discernement, le fait du grand âge" (v. 12). Au-dessus de la sagesse des vieillards, il y a Dieu. Il tient dans sa main l'âme des vivants; "l'âme et le souffle" sont synonymes, ils désignent le principe de vie; "toute chair d'homme" est une expression pour désigner le corps humain; c'est donc à Dieu, comme à la cause suprême qu'il faut attribuer la vie et les choses de la création. "Mais en lui résident sagesse et puissance, à lui le conseil et le discernement" (v. 13). Dieu possède plus que les vieillards; il a la puissance qui

lui fait réaliser ses desseins et le conseil qui lui permet de tout régler.

Dans une longue énumération, Job va montrer à ses amis, par des faits de la vie courante, comment Dieu exerce sa puissance parmi les hommes. "S'il détruit, nul ne peut rebâtir, s'il emprisonne quelqu'un, nul n'ouvrira" (v. 14). Dieu confond les maîtres de l'erreur: "Il rend stupides les conseillers du pays et frappe les juges de démesure" (v. 17). Dieu "délie la ceinture des rois" (v. 18a), il leur enlève leur puissance et leur emprise. Il supprime aux prêtres leur prestige et leur influence; il enlève l'autorité à ceux qui depuis longtemps l'exercent, il prive les vieillards de sagesse et de discernement. "Il confond les nobles, il dénoue la ceinture des forts" (v. 21b), il les prive de la force.

L'action de Dieu sur la nature révèle la toute-puissance de Dieu. Dieu fait jaillir à la lumière, ce qui est caché dans les profondeurs de la terre. "Il enlève aux profondeurs leurs ténèbres, amène à la lumière l'ombre obscure" (v. 22). L'action sociale de Dieu est remarquable et révèle sa puissance: "Il élève une nation, puis la ruine; il fait s'étendre un peuple, puis le supprime" (v. 23). Quand Dieu veut punir une nation, il égare les chefs, il leur enlève l'intelligence du pouvoir, il les fait errer et "tituber comme sous l'ivresse" (v. 25).

L e p r o c è s a v e c D i e u (13, 1-28; 14, 1-22).

Job peut se vanter à ses amis, de sa sagesse, il a l'expérience du vécu. "J'en sais moi, autant que vous, je ne vous cède en rien" (v. 2a), il n'est inférieur à aucun de ses amis. Mais Job ne comprend pas l'attitude de Dieu à son égard, il va l'interroger, "mais j'ai à parler à Shaddaï" (v. 3a).

L e s p i è t r e s a v o c a t s (13, 4-13). Ils sont à ses yeux, de beaux diseurs, ils ne savent que débiter des sentences, ils ne comprennent rien au mystère de sa souffrance, ils feraient mieux de garder le silence. "Ecoutez, je vous prie, mes griefs, attentifs au plaidoyer de mes lèvres" (v. 6). Job écarte ses interlocuteurs, ils n'ont pas à intervenir dans le débat: "Pensez-vous défendre Dieu par un langage perfide et sa cause par des propos mensongers"(v. 7)? Les amis de Job offensent Dieu, ils ne le défendent pas; "serait-il bon qu'il vous scrutât" (v. 9a)? Job n'a que faire de tels défenseurs, il leur demande donc de se taire et d'écouter: "Faites-moi silence! C'est moi qui vais parler, quoi qu'il m'advienne" (v. 13).

L' e n j e u d u d é b a t (13, 14-16). Job risque le tout pour le tout: "Je prends ma chair entre mes dents, je place ma vie dans mes mains" (v. 14). Il désire avant tout, non pas d'être libéré de ses maux, mais de garder intact le témoignage de sa conscience, d'être reconnu juste devant Dieu

et devant les hommes. Sa propre sincérité le rassure: "car un impie n'oserait comparaître en sa présence" (v. 16b); il a raison d'affirmer que la conscience coupable fuit Dieu.

L a p r o c é d u r e (13, 17-22). L'ouverture du procès revêt un certain éclat. "Écoutez, écoutez mes paroles, prêtez l'oreille à mes déclarations"(v. 17). Dans ce procès, Job est le plaignant et Dieu, l'adversaire (v. 19a). Il pose deux conditions: qu'il soit entendu sur un pied d'égalité et qu'il y ait un ordre dans le débat: Dieu ou Job parlera le premier; en fait, c'est Job qui parlera le premier.

L e t é m o i g n a g e: "N e s u i s - j e p a s j u s t e" ? (13, 23-38). Quelle a été ma transgression ? A une question si directe, la réponse se fit attendre. Job de reprendre: "Pourquoi caches-tu ta face" (v. 24a)? Cette expression signifie l'indifférence ou l'irritation de Dieu, Job serait-il coupable aux yeux de Dieu? Il en cherche la cause; seraient-ce les fautes de sa jeunesse? "Toi qui rédiges contre moi d'amères sentences et m'imputes mes fautes de jeunesse" (v. 26); ce sont là que des fautes de fragilité, comparables à la légèreté de la paille ou de la feuille sèche. Job ne nie pas sa faiblesse, mais il a peine à croire que Dieu lui reproche à l'âge mûr, des peccadilles de jeunesse.

Qui donc m'a rendu si impuissant et conduit dans un chemin sans issue? "Qui a mis mes pieds dans les cepts"(v.27a) Job accuse Dieu de surveiller tous ses pas, de relever ses

traces. Sa vie est comme le bois vermoulu et le vêtement mangé par la teigne; elle s'écoule dans l'affliction.

C o m p l a i n t e d e l a v i e h u m a i n e (14,1-22).

"L'homme né de la femme a la vie courte, mais des tourments à satiété" (v. 1): ce passage est une sorte d'épigramme sur la misère humaine. Les comparaisons ne manquent pas à Job pour traduire la brièveté de la vie. Rien d'éphémère comme la fleur et de fuyant comme l'ombre: "Pareil à la fleur, il éclôt puis se fane, il fuit comme l'ombre sans arrêt" (v. 2). Job s'étonne que devant la faible nature humaine, Dieu daigne amener l'homme en jugement devant lui. "Mais qui donc extraira le pur de l'impur? Personne" (v. 4)? Job n'a jamais nié que l'homme ne soit un être souillé; l'expression "né de la femme" laisse supposer une souillure foncière que l'homme contracte à sa conception et qui correspond à ce qui sera révélé plus tard comme la faute originelle de l'homme.

Dieu dispose des jours de l'homme, il les a fixés d'avance et ils ne peuvent être dépassés; pourquoi s'acharner à tant le surveiller? Job souhaite que Dieu "détourne de lui les yeux" (v. 6a) parce que le regard de Dieu pèse sur lui. La condition humaine est pire que celle de l'arbre; celui-ci renaît lui-même; l'homme, s'il meurt, reste inerte. Pour illustrer cette vérité, l'auteur nous donne ces faits: "les eaux de la mer peuvent disparaître", "les fleuves tarir", "les cieux s'useront", avant que l'homme ne s'éveille" (v.12).

si ces phénomènes se produisaient, l'homme continuerait de subir l'inertie de la mort.

E s p o i r m y s t i q u e (14, 13-22). L'idée de la mort rappelle celle du shéol. Job souhaite que Yahvé l'abrite au shéol pour le temps que va durer sa colère. Isaïe n'enseignait-il pas à son peuple:

Va, mon peuple, entre dans tes chambres
et ferme sur toi tes portes.
Cache-toi un instant,
le temps que passe la colère¹.

Le poète ignore la résurrection: "car, une fois mort, peut-on revivre" (v. 14a)?

Dieu serait-il cet inquisiteur qui prend plaisir à découvrir les fautes du coupable ou un Dieu bon et miséricordieux? "Tu scelleras ma transgression dans un sachet et tu blanchiras ma faute" (v. 17). Mais voilà Job, face à la réalité, il envisage la mort. Comme la montagne, il finira par s'écrouler; comme l'eau qui use la pierre, ainsi la vie de l'homme s'affaiblit progressivement. Dieu le fait disparaître soudainement de la vue des humains, il descend au shéol, là il ignore ce que font les siens sur terre: "Ses fils sont-ils honorés, il n'en sait rien; sont-ils méprisés, il n'y pense pas" (v. 21).

1 Is 26, 20

"Il n'a de souffrance que pour son corps, il ne se lamente que sur sa vie" (v. 22). L'auteur du poème ignore la spiritualité de l'âme humaine; cette vérité sera enseignée par les Grecs aux Israélites, environ un siècle avant Jésus-Christ. Au shéol, le corps ne peut souffrir, la chair a disparu; l'âme n'a plus le sens de principe de vie lié au sang, mais elle conserve encore une certaine possibilité de pouvoir souffrir.

CHAPITRE II

DEUXIEME CYCLE DE DEBATS (15-21)

Dans ce deuxième cycle de débats, Eliphaz prend une allure plus agressive, il est d'autant plus fort qu'il fonde ses arguments sur l'enseignement des sages et des anciens. On sait qu'en Israël, à côté des prêtres et des prophètes, il y avait les sages. La sagesse qu'ils pratiquaient et enseignaient, était l'art de se conduire avec prudence de manière à être approuvé et loué du public. Eliphaz n'est pas prêt à attribuer à Job cette sagesse qui lui mérite la louange. Jusqu'ici, on a constaté qu'il existe une évidente incompréhension entre Job et ses interlocuteurs. Est-ce que, cette fois, Eliphaz sera mieux compris ? Ou bien, est-ce que le fossé de mécontentement ne va pas plutôt s'élargir de part et d'autre ? La théorie des sages apportera-t-elle une réponse satisfaisante ? Voici que le dialogue prendra une nouvelle forme : les interlocuteurs au lieu d'inciter Job à de meilleurs sentiments, essaieront de contredire ses plaintes et ses propos.

1. Deuxième discours d'Eliphaz (15,1-35).

Eliphaz désavoue le langage de Job (15, 1-10). Sans préambule, sans formule de civilité et sans égard pour le juste souffrant, Eliphaz s'adresse à Job comme un sage qui en connaît long. Dès les premiers vers de son discours, il définit très brièvement ce que c'est qu'un

DEUXIEME CYCLE DE DEBATS

61

sage. Un sage, dit-il, est celui qui n'use pas de mots vides, il n'a pas une science venteuse et ne fonde pas des jugements sur des raisons en l'air. Eliphaz veut être objectif, il passe à des applications concrètes: "Tu fais plus, tu ruines la piété et tu abolis la méditation devant Dieu" (v.4) en d'autres termes, tu ne peux t'adonner à la prière mentale et à la réflexion des vérités religieuses. Eliphaz va plus loin, il juge même de l'intention, il accuse Job dans son langage: ton langage te trahit et plus que cela, tes protestations d'innocence cachent une certaine culpabilité. Job serait-il donc un grand coupable aux yeux d'Eliphaz? L'affirmation de ce dernier ne laisse pas de doute: "ta propre bouche te condamne" (v. 6a). Voy ons comment Eliphaz prouve ses avances. Un long raisonnement va l'aider à bâtir sa thèse.

Dans un premier plan, il oppose la sagesse divine à la sagesse humaine, il fait l'éloge de l'une, puis de l'autre; il incarne la sagesse divine dans la personne d'Adam puis la sagesse humaine à la personne de Job. Eliphaz y va rondement et sans détours: "Es-tu le premier des hommes" (v. 7a)? "Est-ce qu'on t'enfanta avant les collines" (v. 7b)? Ici Job n'a rien à répondre, c'est de l'évidence. Eliphaz demande à Job s'il saisit bien le sens de la sagesse divine: "As-tu écouté au conseil de Dieu et compris la sagesse" (v. 8)? Ce verset laisse sous-entendre deux choses: soit qu'on oppose

DEUXIEME CYCLE DE DEBATS

62

à Job un homme qui par son expérience et sa science aurait pu se poser en maître de la sagesse; soit qu'on oppose la sagesse elle-même née avant les collines. On reconnaît une certaine présomption de la part de Job., il prétend s'égaliser aux anges qui assistaient aux premiers conseils célestes, en dénonçant ce qui ne va pas dans le plan du monde. Job ferait mieux de s'en remettre à une expérience qui remonte aux origines, celle des ancêtres, au lieu de se laisser aller à sa passion. Eliphaz reconnaît en cela non seulement de l'orgueil, mais une passion qui porte Job à se méconnaître. Eliphaz se donne en exemple: "Vois parmi nous, une tête chenue et un vieillard chargé d'ans plus que ton père" (v. 10). Eliphaz porte un nouveau coup à Job en parlant de la sagesse des vieillards. L'expression tête chenue, avoir des cheveux blancs, cela veut signifier que c'est toujours en remontant vers les générations précédentes qu'on retrouve plus de sagesse et, si Job méprise ses amis, qu'il s'adresse aux vieillards. Notons ici que l'auteur laisse au lecteur le soin de deviner chez ces deux personnages beaucoup d'orgueil et une certaine suffisance.

L' a n i m o s i t é d' E l i p h a z (15, 11-16). Jusqu'ici selon le témoignage d'Eliphaz, Job accepte difficilement les consolations divines et il dédaigne même les discours bienveillants de ses interlocuteurs. Eliphaz y va tout bonnement: "la passion t'emporte, tes discours révèlent ta mé-

DEUXIEME CYCLE DE DEBATS.

63

chanceté quand tu fais passer sur Dieu ta colère" (v. 12-13). "Emporte", fait songer à une personne qui est hors de ses gonds, hors de son bon sens, cela sous l'effet de la passion. Pourquoi son coeur s'emporte-t-il? Le coeur étant le siège de la colère, Job se laisse aller aux mouvements désordonnés de son coeur, cela se voit dans son regard, dans ses yeux. Eliphaz va plus loin, il pose ici un point d'interrogation: "Comment l'homme serait-il pur, resterait-il juste l'enfant de la femme" (v. 14)? Les Israélites savaient faire cette nuance: tout fidèle sincère a le sentiment d'être né pécheur, il croit qu'il y a en lui un penchant mauvais qui le porte au mal. C'est à dessein que l'auteur fait une certaine opposition entre le mot pur et "né d'une femme"; la femme est principe d'impureté en ce sens que l'homme à sa naissance contracte un état d'impureté morale, une propension au péché. Dans un des chapitres précédents, Job avait émis la même idée que son interlocuteur: "Mais qui donc extraira le pur de l'impur? Personne" (v. 14,4). Job veut simplement apporter une excuse à l'homme souillé dans son origine.

A l'homme impur, Eliphaz oppose la pureté des Saints: "A ses Saints mêmes Dieu ne fait pas confiance et les Cieux ne sont pas purs à ses yeux" (v. 15). Ici le mot "Saints" signifie les serviteurs de Dieu, ses anges; on dit "Saint" tout ce qui est consacré à Dieu et soustrait aux usages humains. Le mot "Cieux" nous fait voir les habitants du ciel;

DEUXIEME CYCLE DE DEBATS

64

on peut prendre les "cieux" comme un symbole de pureté parfaite. Eliphaz prend un langage un peu absolu: "Combien moins cet être abominable et corrompu, l'homme, qui boit l'iniquité comme l'eau" (v. 16): cette expression "combien moins" annonce la fin d'un raisonnement; le sens d'abominable, est ce dont on est dégoûté, ce qu'on prend en horreur. "Boire comme l'eau" est une expression qui rend bien l'idée d'Eliphaz, l'homme commet l'injustice avec la même facilité qu'il avale une gorgée d'eau.

E l i p h a z e t l a t r a d i t i o n (15, 17-19).

Les sages ne tiennent pas d'eux-mêmes leur sagesse, ils la reçoivent de leurs pères et la transmettent à leurs descendants. Eliphaz ne pouvait parler de la sagesse sans mentionner la tradition. Qu'est-ce que ce mot signifie? Le judaïsme rabbinique appelait "traditions" des usages en vigueur ne reposant sur aucun commandement biblique, comme par exemple la purification des mains avant le repas. L'ancien rabbin en donne-t-il le même sens? Non, aux traditions on doit assigner une origine divine; depuis lors la fidélité à la Tradition est une obligation chrétienne. Eliphaz ne craint pas d'afficher sa fidélité à la tradition de ses ancêtres et à l'enseignement des sages. "Je veux t'instruire, te faire part de mon expérience et de l'enseignement des sages, organes fidèles de la tradition des Ancêtres" (v. 17-19). Le poète se place au point de vue israélite. Les Ancêtres, gardiens de

DEUXIEME CYCLE DE DEBATS

65

la pure tradition, sont les premiers occupants de la terre de Canaan. La doctrine pouvait se garder intacte tant que la nation vivait sans se mêler aux étrangers, c'est-à-dire à ceux qui n'étaient pas israélites; à cette époque lointaine, un étranger n'était point passé parmi eux, comme le dit Eliphaz: "sans qu'aucun étranger se fût mêlé à eux "(v. 19b).

L e d e s t i n d e l' h o m m e m é c h a n t (15,20-35)

C'est en termes catégoriques et précis qu'Eliphaz fait le portrait de l'homme impie. La vie du méchant, dit-il, est un tourment continu et ses jours sont comptés. Eliphaz traduit bien la théorie de son temps qui veut que l'homme pervers soit châtié. Il fait une longue énumération de malheurs: le tyran est désigné à périr par l'épée et son corps voué à la pâture des vautours; sa mort est imminente. On verra, en pleine paix, le devastateur fondre sur lui, s'emparer de ses biens, les ténèbres, la détresse, l'angoisse l'envahiront.

Dans cette partie de discours, Eliphaz veut sans doute émouvoir profondément son interlocuteur, il multiplie les expressions les plus émouvantes, il décrit des scènes saisissantes sur le méchant, tout cela dans le but d'amener Job à une prise de conscience de son lamentable état. "Le cri d'alarme résonne à ses oreilles, en pleine paix le devastateur va fondre sur lui" (v. 21). La conscience du tyran est pleine de remords, sans cesse en proie à de grandes terreurs.

DEUXIÈME CYCLE DE DÉBATS

66

Le cri d'alarme n'est autre que les bruits qui occasionnent la peur ainsi que les voix qui bourdonnent aux oreilles du coupable. Même lorsque la paix règne partout, le méchant vit dans la peur, il croit que les brigands vont fondre sur lui. Le poète décrit le méchant dans les ténèbres qui symbolisent ici le malheur, tout comme la lumière est le symbole du bonheur. Le vers vingt-trois insiste sur le pressentiment de la conscience de l'impie, il voit le jour mauvais se dresser. L'auteur a ponctué le mot "vautour", il désigne ici toute espèce de rapaces d'animaux impurs; le méchant est en pâture au vautour. Le verbe "il sait" montre bien clairement que l'impie a le pressentiment de sa culpabilité: il voit le jour mauvais se dresser; il sait que les jours sombres lui sont préparés, que le jour de ténèbres l'attend. Le verset suivant marque la fin de la description des imaginations qui hantent le méchant. L'anxiété et l'angoisse l'épouvantent. Le poète use d'une comparaison bien juste: "comme un roi prompt à l'assaut" comparaison qui illustre l'attaque dont est victime le méchant. Mais pourquoi le méchant est-il sujet à tant de remords? "Il levait la main contre Dieu, il osait braver Shaddaï"(v. 25). C'est l'adversaire de Dieu, l'un de ceux qui ne comptent que sur ses propres forces. Job lui-même dépeindra les méchants dans leur attitude vis-à-vis de Dieu de la même façon qu'Eliphaz vient de le faire.

L'orateur nous décrit le tyran dans un climat d'égoïsme et de solitude. Il présente l'impie comme le type égoïste qui s'engraisse; peu lui importe qu'il gagne son bonheur en démolissant autour de lui, pourvu qu'il vive comme un pacha. On sait que le prophète Jérémie n'avait pas de mots doux pour le méchant gros et gras! On remarque, dans les Saints Livres, qu'une catégorie de tyrans est caractérisée par l'embonpoint; la graisse obstrue le coeur et l'intelligence; c'est quand Israël devient bouffi qu'il abandonne son Dieu. Si le méchant a tout démolé sur son passage et fait le vide autour de lui, c'est pour habiter les maisons désertes ou s'installer dans les demeures abandonnées. Au milieu de cette solitude, vit l'impie qui répand la terreur dans son entourage. Eliphaz va plus loin pour les décrire les châtements, celui-ci n'acquiert pas de richesses ou s'il devient riche, sa fortune est éphémère.

Eliphaz rappelle ici la même comparaison que celle de son ami Bildad qui compare le méchant à un arbre. Le méchant est comme un arbre dont l'ombre ne s'étend pas sur la terre parce qu'il ne peut croître; "une flamme desséchera sonurgeon" (v. 30). Le poète veut sans doute montrer la destruction du méchant, lorsqu'il dit: le vent emportera sa fleur; à peine sont-ils plantés, à peine sont-ils semés, à peine leur tige a poussé en terre des racines, un souffle passe sur eux, les sèche; comme un fétu l'orage les emporte.

La comparaison du méchant est bien à propos: la vigne, l'olivier sont des termes de comparaison souvent usités dans les Saints Livres.¹ Le méchant est assimilé à la vigne qui laisse tomber le verjus et à l'olivier qui jette sa fleur, c'est-à-dire une vigne qui peut produire du verjus, mais ne laisse pas mûrir le raisin, ou à un olivier qui porte des fleurs sans donner de fruits. L'auteur fait remarquer que la stérilité est le châtement du méchant; stérilité par le manque de descendants et la privation des biens de la terre. Et pour comble de malheur, "un feu dévore la tente de l'homme véral" (v. 34b). A maintes reprises, nous avons vu la flamme dessécher le rejeton, les jeunes pousses; c'est le feu de Dieu qui a dévoré les brebis et les serviteurs de Job et Eliphaz rappelle que le feu dévore la tente, l'habitation de l'homme méchant. Les tentes de véralité ce sont celles où l'on reçoit les présents corrupteurs là où vivent les tyrans.

Eliphaz termine son exposé par la thèse qu'il a toujours soutenue jusqu'ici: c'est l'homme qui occasionne son malheur par son péché. Dans son premier discours, il énonçait en termes différents la même idée: "ceux qui labourent l'iniquité et sèment l'affliction les moissonnent" (v. 4,8).

1 Jr 5, 28

DEUXIEME CYCLE DE DEBATS

69

Par ce discours, on voit comment les amis de Job s'inspirent tantôt des prophètes, tantôt des psaumes, pour prouver leurs raisonnements et mettre de la couleur dans leurs tableaux.

Job ne tardera pas à répliquer, comme toujours, il n'y a rien de nouveau, ce sont des thèmes connus.

2. Réponse de Job à Eliphaz (16, 1-22; 17, 1-18).

Dans l'ensemble, le discours d'Eliphaz a été objectif, aucune application directe n'a été faite à Job, c'est tout simplement un enseignement qui porte plus à la réflexion qu'à la révolte. La réponse de Job est assez catégorique, le discours d'Eliphaz pas plus que ceux des deux autres amis ne change rien à son état d'esprit. Ce qui augmente son angoisse pour l'instant, c'est la pensée d'un Dieu cruel et vengeur. Job n'a qu'une solution à ses maux, la pensée de la mort, le retour au shéol.

J o b h a r c e l é p a r s e s i n t e r l o c u t e u r s (16, 1-12). Reprenant les propos d'Eliphaz, Job raille durement ses amis qu'il traite de fâcheux consolateurs. Ils sont pourtant venus tous trois dans l'unique but de lui témoigner leur réconfort et leur amitié. Mais qu'est-ce qui rend inefficaces leurs paroles? Est-ce leur manque de sincérité ou leur maladresse? Job les prend à partie; vous êtes des inventeurs de mensonge, des médecins de néant. Pour le moment, Job s'adresse à Eliphaz. Ton discours, ce

DEUXIÈME CYCLE DE DÉBATS

70

ne sont que des paroles en l'air. Tu n'es pas dans ma peau, sans quoi ton langage changerait de ton. Job insiste, leur langage, ce sont des paroles de vent; il use du même langage qu'Eliphaz qui vient de reprocher à Job de lui répondre par une science de vent. Mais à quoi me sert donc de répondre? "Je multiplierais des mots à vos dépens" (v. 4b); en même temps je hocherais la tête en guise de compassion. Hocher la tête devant un malheureux n'est-ce pas poser un geste de mépris et de moquerie? De toute façon, c'est si facile de vouloir encourager les autres "avec la bouche".

Job demeure le grand incompris de ses interlocuteurs pour une double raison: d'abord, il souffre sans répit; puis ceux qui se disent ses amis ne semblent s'intéresser à lui qu'en paroles. On croit parfois, que confier sa peine à autrui, soulage; tel n'est pas le cas pour Job qui appelle cela une mince consolation; "si je parle, ma douleur ne se modère pas". Job est conscient d'être l'homme de douleur; qu'il parle ou qu'il se taise, son angoisse demeure et le poids de Dieu ne cesse de s'apesantir sur lui. Les paroles ne servent de rien; elles deviennent l'arme qui transforme ses interlocuteurs en ennemis: "une bande me harcèle" (v. 7b, 8a). Job est persuadé que c'est Dieu qui l'a livré à la malveillance de ses amis. Cette bande se dresse contre moi comme un témoin à charge. Comme un homme coupable, Job est amené en justice, on dépose contre lui, on l'outrage; il est

victime de l'ennemi et de toute sa bande. Le poète décrit la fureur de l'ennemi, comme une bête féroce qui se jette sur sa proie. Les adversaires aiguissent leurs regards; ils ont sur moi des yeux aigus et perçants; ils sont toute une bande "ils ouvrent une bouche menaçante" (v. 10a), une bouche prête à engloutir sa proie. L'expression "leurs outrages" est tout à fait juste et bien à propos; "les soufflets" rappellent la mâchoire et la joue; frapper sur la joue, donner un soufflet, c'est le pire outrage fait à un homme. Job se voit environné d'une foule d'ennemis qui le bafouent; la colère l'empêche de parler sensément et d'être compris de ses interlocuteurs.

Mais ce qui aggrave la situation, c'est que Job découvre peu à peu que c'est Dieu qui permet à ses adversaires de s'acharner contre lui, il l'avoue en ces termes: "et aux mains des méchants, il me jette" (v. 11b). Eliphaz a disserté longuement sur les méchants et du sort qui leur est réservé; Job reprend le même langage et pour cause; aux yeux de ses amis n'est-il pas un grand coupable que Dieu punit? Dieu m'a livré à vous comme une proie.

J o b t o u r m e n t é p a r u n D i e u c r u e l
(16, 12-16). C'est Dieu qui maintenant entre en lutte contre Job. Il m'a saisi, dit-il, par la nuque pour me briser, il m'a pris par le cou tout comme on saisit un animal qu'on brise contre un mur ou un rocher. Bien plus, "il a fait de

DEUXIEME CYCLE DE DEBATS

72

moi sa cible" (v. 12b); Dieu est devenu l'archer, le chasseur en quête d'une proie. Dans la Bible, Dieu est souvent comparé à un archer, "les flèches de Shaddaï en moi sont plantées" (v. 6,4). Le poète emploie ici indifféremment "archer" et "traits"; Job est la cible contre laquelle Dieu lance ses traits. Les reins et le foie transpercés, ce sont là des afflictions envoyées par Dieu. Il a bandé son arc et m'a dressé comme une cible et ses flèches ont transpercés mes reins, mon foie s'est répandu à terre. Le poète assimile Job à la muraille dans laquelle Dieu fait des brèches, "il ouvre en moi brèche sur brèche" (v. 14a).

L'attitude de Job devant l'adversité est remarquable. Il ne prend pas de bouclier pour se défendre ou se cacher; la tribulation ne le diminue en rien, elle l'ennoblit, le grandit. Il se livre à la pénitence: il porte un sac, ce vêtement d'étoffe grossière que l'on revêt en signe de deuil ou de pénitence, au lieu de le nouer autour de son corps, il le coud à sa peau, il ne l'enlève pas. Il incline son front dans la poussière, symbole d'humilité et d'abaissement; Job n'imite pas celui qui marche le front haut, "qui élève son front", l'homme orgueilleux. Cette expression traduit bien l'état du juste souffrant: "Mon visage est rougi par les larmes" (v. 16a), l'auteur emploie la partie pour le tout, un voile couvre les paupières, il est question des yeux qui brillent dans la joie et s'obscurcissent dans la douleur,

DEUXIEME CYCLE DE DEBATS

73

tout comme le visage. Job confesse qu'il n'y a pas de violence dans ses mains, elles sont sans souillures, il peut donc en conclure que "sa prière est pure" (v. 17b). On notera que les parties du corps ont été énumérées: ma peau, mon front, mon visage, mes paupières, mes mains, mon sang: ceci laisse à croire que tout son être est irréprochable.

J o b f a i t a p p e l a u D i e u j u s t e (16,18-22). Job réaffirme son innocence et sa foi pour un jugement plus équitable. Il se voit en butte aux traits qui sont décochés contre lui, il voit couler son sang. Il souhaite que la terre interprète sa douleur. La terre crie vengeance lorsqu'elle boit le sang;¹ le sang répandu sur le rocher peut encore parler, mais si la terre le couvre, il se taira. Job s'écrie alors: O terre, ne cache pas mon sang! Il vient de se comparer à un blessé à mort; il supplie en grâce, que son sang sur la terre et le cri de sa prière, soient un appel permanent adressé à Dieu, elle sera son témoin, son avocat, son interprète; "dès maintenant, j'ai dans les cieux un témoin" (v.19). De cette confiance en un Dieu fidèle et bon, naît un profond repentir: "devant lui coulent mes larmes" (v. 20b), le verbe est bien à propos: couler, dégoutter, ruisseler, il dépeint les larmes qui tombent goutte à goutte.

¹ Gn 4, 10-11

DEUXIEME CYCLE DE DEBATS

74

Mais ce que Job souhaite le plus, est d'avoir un arbitre entre lui et Dieu. Comment discuter au tribunal de Dieu? Il n'est pas un homme comme moi pour aller en justice, entre nous deux, un arbitre s'impose. Parler de jugement avec Dieu, c'est évoquer la pensée de la mort. L'approche de la mort et l'allusion à la brièveté de la vie sont deux choses bien présentes dans la pensée de Job. "Car mes années de vie sont comptées et je vais prendre le chemin sans retour" (v. 20). Selon toute évidence, Job a peu de temps encore à vivre. Chez les Babyloniens, on se rend aux enfers par la route dont l'aller n'a pas de retour; c'est l'entrée au shéol, maison de ténèbres, où l'entrant ne sort pas. Job espère-t-il être justifié avant sa mort, souhaite-t-il que Dieu écoute sa prière? Rien de bien précis dans le voeu qu'il formule en présence d'Eliphaz. Il revient à une triste réalité, il est désespéré; ses propres amis le condamnent, il voit même en eux des fossoyeurs prêts à leur besogne.

D i e u, s e u l e c a u t i o n (17, 1-10). La mort semble imminente pour Job; son souffle s'épuise, déjà la vision du shéol lui fait craindre le jugement de Dieu. Dans cette seconde partie de discours, il rappelle fréquemment la pensée de ses fins dernières. Longtemps Israël a vécu dans la crainte de la mort et de ses suites: la descente à la fosse, au shéol. Cette pensée lui paraît d'autant plus terrible qu'en ce moment, il n'espère rien de ses amis, eux-mêmes le

condamnent et se font ses fossoyeurs. Leur langage n'est qu'une duperie, aucun d'eux ne peut lui servir de caution, c'est pourquoi il s'adresse directement à Dieu, "place donc toi-même ma caution près de toi" (v. 3a). Qu'est-ce qui peut lui mériter cette caution? Ce sont ces arrhes qu'il présente à Dieu: ses souffrances physiques, morales, le sacrifice d'une vie pure et surtout l'acceptation par anticipation de la mort. Mais pour une si importante affaire, il faut un garant, "nul ne veut toper dans ma main" (v. 3b), aucun de ses amis ne veut se porter garant pour lui. Topper dans la main est un usage juridique¹: ce geste signifie que celui qui se porte caution pour quelqu'un, se substitue à lui pour arrêter la saisie et il doit déposer une caution; la locution a fini par signifier simplement se porter garant.

Job vient de déclarer ouvertement que personne ne peut se porter garant pour lui; ses amis n'ont rien compris à son cas, ils manquent d'intelligence: "car tu as fermé leur coeur à la raison" (v. 4a), le verbe "fermé" est synonyme de privé; la raison ainsi que les autres facultés intellectuelles ont leur siège dans le coeur. "Tel celui qui invite des amis à un partage, quand les yeux de ses fils languissent"².

¹ C. Larcher, Le livre de Job, Paris, Cerf, 1957, p. 39, note b.

² v.5

Le poète laisse deviner qu'il s'agit de quelqu'un dont les enfants sont dans la misère pendant qu'il s'occupe des autres. Cet homme invite des amis au partage; il leur désigne une part d'héritage, puis il oublie ses fils dans la misère. Bien plus, il admet à sa table des amis, pendant que ses fils souffrent de la faim.

L'auteur décrit dans le vers suivant, la forte opposition d'attitude entre Job et ses interlocuteurs. "Je suis quelqu'un à qui l'on crache au visage" (v. 6b): ceci montre bien simultanément, le malheureux qu'on méprise et l'action par laquelle se manifeste le mépris; "cracher" serait devenu le symbole du suprême affront.

"Mes yeux s'éteignent de chagrin, mes membres s'évanouissent comme l'ombre" (v. 7): la douleur de Job est si vive, que peu à peu la vie s'échappe de son corps: sa vue baisse, tout son corps dépérit; ce qui lui fait dire: je ne suis plus qu'une ombre! L'ombre serait un symbole de la maigreur mais spécialement l'image de ce qui fuit et disparaît avec le temps. "A cette vue, les hommes droits restent stupéfaits l'innocent s'indigne contre l'impie" (v.8). Le mot "stupéfaits" désigne l'étonnement, la vive émotion que provoque l'exercice des jugements divins contre les coupables. Les trois amis de Job s'édifient sur la justice de Dieu, selon les idées reçues, plutôt que de comprendre le cas exceptionnel du patriarche souffrant.

DEUXIÈME CYCLE DE DÉBATS

77

"L'homme aux mains pures redouble de force" (v.9b): les mains sont le principe des actions, si ses mains sont pures, c'est dire que sa conduite est irréprochable; que le juste donne le spectacle d'une force morale et d'un stoïcisme remarquable. Job apostrophe ses amis en ces termes: "Allons, vous tous, revenez à la charge" (v. 10a); il leur avoue qu'il ne trouve pas un sage parmi eux, leur attitude n'a rien de commun avec celle du juste, ni de l'innocent; ils ont prétendu tout expliquer, leur discours fut un échec.

R e f r a i n d e d é s e s p o i r (17, 11-16). Après une lueur d'espérance, Job termine sur des regrets, il s'apitoie sur sa vie perdue; le shéol n'est plus que son unique espoir. La vision des ténèbres lui fait dire: " La nuit dit-on, fera place au jour; elle est proche la lumière qui chasse les ténèbres" (v. 12): Job s'est plaint de ne pouvoir dormir à cause des cauchemars qui le hantent (7, 14); cette fois, ce sont les soupirs de son coeur qui l'empêchent de goûter le repos et qui, par le fait même, changent la nuit en jour. Il constate que ses jours passent vite et que ses plans ne se réalisent pas; il soupire sur sa couche et ne peut dormir.

"Elle est proche la lumière qui chasse les ténèbres"(v. 12b) équivaut à dire: le changement de la nuit en jour, provoqué par les désirs qui hantent le patient, a pour résultat de faire venir la lumière au lieu des ténèbres.

Job se voit déjà aux portes du tombeau, il n'espère

plus rien de cette vie. "Mon espoir, c'est d'habiter le shéol" (v. 13a). Comme la tombe, le shéol est un lieu de ténèbres, c'est là qu'il a étendu sa couche, qu'il a fait son lit. Le terme "couche" traduit bien l'idée, il signifie soutenir, appuyer, tel est l'usage des coussins; de ce sens dérive celui d'étendre et de disposer des coussins, des matelas qui composent la literie. Le shéol est le seul espoir de Job son discours s'achève sur la vision de la mort, il l'appelle même: "Je crie au sépulcre: "tu es mon père ! A la vermine: "C'est toi ma mère et ma soeur" ! (v. 14). L'idée du tombeau amène celle des vers qui rongent les chairs; Job se sent uni, identifié en quelque sorte avec la tombe et les vers. Il se plaint de ne pas avoir connu le bonheur sur terre et que les autres ne s'aperçoivent même pas de cela: "et mon bonheur, qui l'aperçoit" (v. 15b)? La fin du discours de Job laisse sous-entendre que l'espoir et le bonheur ne suivent pas le mourant après sa descente au shéol.

3. Deuxième discours de Bildad (18, 1-21).

Piqué au vif pour avoir été considéré comme une bête Bildad répond au nom des trois; il reproche à Job ses excès de parole et son constant appel au néant. Il reprend les mêmes thèmes d'Eliphaz, il évoque le souvenir des lieux communs et des maux qui guettent l'homme méchant et sa postérité. A ses yeux, Job serait-il coupable et méchant? Le langage de

Bildad est à propos, c'est celui d'un sage, il s'inspire de la tradition. Crois-tu que nous sommes en retard pour te parler? Sommes-nous des bêtes, des gens impurs à tes yeux pour ne pas dire la vérité? Bildad accuse ouvertement Job; il corrobore les propos d'Eliphaz, rien de nouveau dans son discours, il ne fait que répéter ce qui a déjà été énoncé.

B i l d a d r e f u t e l e s p r o p o s d e J o b (18, 2-4). Bildad est vivement offusqué de l'obstination de Job: "Quand mettras-tu un frein à ces discours" (v. 2a)? Ce serait plutôt à Job qu'à Bildad qu'il conviendrait de dire que les amis cherchent à prendre en défaut les paroles du discours précédent. Mais ce qui a irrité davantage Bildad ce sont les paroles de Job à Sophar: "Interroge pourtant le bétail pour t'instruire, les oiseaux du ciel pour t'informer" (12, 7); pourquoi passerions-nous pour des bêtes? dit Bildad. Il sait sans doute que l'ignorance est la caractéristique des brutes; pourquoi serions-nous impurs à tes yeux? L'impureté n'est pas la conséquence de la stupidité des bêtes, pourquoi passerions-nous pour des brutes à tes yeux?

Aux yeux de Bildad, Job est son propre ennemi; ses manifestations de colère ne changeront rien aux événements: "la terre à cause de toi deviendrait-elle déserte" (v. 4b) ? Bildad souligne que l'homme, dans sa colère, ne peut influencer les événements, tandis que la colère divine peut bouleverser les montagnes (9,5): "les rochers quitteront leur place".

V a r i a t i o n s u r l e m a l h e u r d u m é -
c h a n t (18, 5-10). Bildad reprend le thème général sur
le malheur des méchants; il recourt à des termes bien usités,
la lumière et les ténèbres. "La lumière des méchants s'é-
teint" (v.5). Dans la Bible, comme dans la liturgie de l'E-
glise, la lumière céleste, divine, s'oppose aux ténèbres in-
fernales. C'était une coutume chez les Cananéens de placer
des lampes votives dans leur tombe; la lumière est le symbo-
le de la vie mais aussi du bonheur. La lampe représente un
luxé dans la tente d'un nomade. L'extinction d'une lampe
sous une tente est parfois considéré comme un signe particu-
lièrement néfaste. L'obscurité empêche d'avancer, le méchant
n'avance qu'à petits pas sans doute à cause des ténèbres,
mais aussi à cause des pièges tendus sur ses pas: le collet,
le lacet et le noeud coulant. Le poète veut sans doute com-
parer la conduite morale de l'homme à une marche sur la rou-
te de la vie; l'homme méchant privé de lumière est la proie
de l'erreur et des embûches.

La lumière inclut la connaissance de la voie à sui-
vre tandis que les ténèbres égarent¹. Bildad souligne que
les pas du méchant rétrécissent, par contre l'homme heureux
avance rapidement, il est sûr de la route, il sait où il va,

1 Larcher C., op., cit. p.91, note b.

il fait de grands pas; le méchant "trébuche dans ses propres desseins" (v. 7b). Il y a ici une connexion entre l'idée de rétrécir les pas et de faire chanceler. Le méchant est environné de pièges. Le filet est l'instrument de la capture, on est pris par les pieds; le lacet, c'est le piège qui prend au talon, "une trappe l'attend sur le sentier" (v. 10b); le noeud de la corde est soigneusement dissimulé ainsi que le piège tendu sur le chemin que l'auteur traduit par un mot poétique, le sentier.

La prospérité et la sanction divine (18, 11-15). Est-ce à dessein que Bildad reprend la thèse d'Eliphaz? La sanction du méchant fait l'objet de longs discours. Bildad énumère les remords qui assaillent le méchant; ce sont les appréhensions, les angoisses, il devient épris de désirs, comme un homme atteint de cancer, la faim est sa compagne. Bildad fait le portrait du malheureux frappé par la peste, maladie considérée comme la plus grave. Est-ce que Job va se reconnaître dans ce triste tableau? "Le mal dévore sa peau, le Premier-né de la Mort ronge ses membres" (v. 13). Les membres de son corps sont dévorés, ils sont la proie du premier-né de la mort. Le poète personnifie et identifie avec le démon de la peste, la Peste elle-même. La souffrance du méchant n'est pas que remords et pressentiments, elle se concrétise dans la maladie et la mort.

Le méchant n'a pas de demeure stable, il est même

arraché de sa tente, bien plus, il sera traîné vers le Roi des frayeurs. On rappelle ici un roi de la mythologie orientale et grecque, ce roi se nommait Nergal, il commandait des esprits infernaux qui s'acharnent sur leur victime avant la mort; c'est le chef du royaume infernal, le prince des démons. Une autre divinité bien connue des Babyloniens, la Lilith, sorte de démon femelle qui habite les ruines et les lieux déserts. Pour comble de malheur, on répand du soufre sur son bercail. Le soufre est le symbole de la stérilité, il est connu des anciens pour sa propriété curative et désinfectante.

Le sort du méchant (18, 16-21). Job ainsi que ses deux conseillers comparent la vie de l'homme à celle de l'arbre. Il oppose le sort de l'homme à celui de l'arbre qui même après sa mort, peut refaire sa ramure. Eliphaz affirme pour sa part lorsqu'il parle du méchant "une flamme desséchera sonurgeon, le vent emportera sa fleur" (v.15, 30). Bildad abonde dans le même sens: "En bas ses racines se dessèchent, en haut se flétrit sa ramure" (v. 16). La postérité du méchant est éphémère, elle est comparable à une terre inculte "son nom s'efface de la contrée" (v. 17b). A la suite d'Eliphaz, Bildad montre que la lumière et les ténèbres s'opposent comme la vie et la mort, le séjour terrestre et le séjour infernal. Dans son discours, on remarque qu'il ne fait aucune allusion à Dieu.

Le nom du méchant disparaît de la terre, il n'a pas de lignée ni de postérité parmi le peuple et parmi les siens, même là où le méchant n'a fait qu'un séjour temporaire, il n'y a personne qui puisse perpétuer sa mémoire. A cette époque où le poète écrit ce poème, le monde se partageait entre les Orientaux et les Occidentaux; on s'orientait face au levant, l'est ce qu'on avait devant soi et l'ouest derrière soi. "La fin tragique du méchant frappe de stupeur l'Occident et l'Orient est saisi d'effroi" (v. 20). Bildad termine son discours par cette exclamation que pousse spontanément le juste quand il voit les ruines de la demeure du méchant: telle est la destinée de tous ceux qui oublient Dieu !

4. Réponse de Job à Bildad (19, 1-29).

C'est le point culminant de ce second cycle, dans le procès de Job avec ses amis et avec Dieu. Job est agacé des redites de ses conseillers; le discours de Bildad l'a profondément ému, la réplique est aussi spontanée que violente. Il existe une grande incompréhension entre lui et ses amis, cela le porte à s'isoler davantage à se replier sur lui-même. Dieu même semble s'éloigner de lui à mesure que ses amis multiplient leurs accusations. Mais que va-t-il faire pour recouvrer un peu d'espoir et de sérénité ? Le recours à un témoin céleste apaisera pour l'instant son angoisse.

DEUXIEME CYCLE DE DEBATS

84

Cette fois, Job s'adresse à ses trois conseillers à la fois, il leur parle franchement et sans détours. "Voilà dix fois que vous m'insultez" (v. 3a). Le chiffre dix est un nombre qui fait bien, il s'emploie couramment avec sept, pour représenter un très grand nombre. Job n'est pas sans faire remarquer à ses amis, que même s'il est vrai qu'il ait erré, c'est à lui seul qu'il revient de corriger son erreur. "Même si j'ai fait fausse route, et que je persiste dans mon égarement" (v. 4), il admet avoir commis des fautes d'égarement, mais ce n'est que par ignorance ou inadvertance, voire même s'être laissé aller à des intempérances de langage. Dieu seul est la cause de mes épreuves, vous ne me jugez que par l'extérieur, dit-il à ses interlocuteurs, de quoi m'accusez-vous donc ?

A b a n d o n n é d e D i e u (19, 6-12). Job avoue que c'est Dieu qui l'enveloppe de son filet et non pas le filet de ses fautes. Il va même jusqu'à laisser supposer que Dieu semble injuste à son égard. Au chapitre précédent (18,8-10), Bildad a longuement parlé des pièges tendus sous les pieds des méchants; Job n'en connaît pas d'autres que ceux qui lui sont tendus par Dieu, "sachez que c'est Dieu qui m'opprime et qui m'enveloppe de son filet" (v. 6). Si je crie vers Dieu ou à la violence, je ne reçois aucune réponse. Il se compare à un homme dont la route est cachée et qu'a enclos Eloah; il est enfermé dans un sentier obscur et sans issue. Il vit

sans cesse dans l'insécurité, accablé de maux et plongé dans d'épaisses ténèbres.

Dieu m'a dévêtu, dit-il, de ma gloire; la gloire aussi bien que la honte est un vêtement, il reprendra un peu plus tard la même expression, qu'il est revêtu de justice. Le vêtement rappelle la coiffure, la gloire peut être une couronne, comme le dit le psalmiste: "Tu le couronne de gloire et d'éclat"¹. La couronne qui orne la tête est le symbole de la gloire aussi bien que le vêtement, mais c'est plus que cela, elle désigne le rayonnement de la justice, de l'honnêteté qui mérite l'estime, le respect et la considération. Il n'en est pas ainsi pour Job qui a su faire oeuvre de justice et de perfection, il est accablé de mépris et réduit à de grandes humiliations.

Job avait déjà souligné que l'arbre même s'il est coupé a un espoir de vie, il peut encore se rénover; mais ici, l'arbre n'a plus ses racines: "Il déracine comme un arbuste mon espérance" (v. 10b). La plus grande souffrance de Job comme celle de tout homme qui a vécu dans l'amitié de Dieu, c'est de se croire rejeté de lui: "Il me considère comme son ennemi" (v. 11b). Dieu va l'attaquer comme on assaille une ville; dans un chapitre précédent (16,14), Dieu était assimi-

¹ Ps 8,6

lé au guerrier qui fait brèche sur brèche dans une muraille; dans un autre chapitre (15, 25-26), c'était le méchant qui se précipitait à l'assaut contre Dieu et son armée. Ici, le poète énonce même les trois phases de l'attaque: les troupes se rassemblent, elles se fraient un chemin, elles investissent la ville assiégée.

A b a n d o n n é d e s h o m m e s (19, 13-22). La plainte sur l'abandon, précède celle des malheurs; elle commence par une longue énumération: frères, proches, domestiques, femme, toutes des connaissances d'antan. Le terme "proche" peut se traduire par: connu, familier, intime. "Les hôtes de ma maison m'ont oublié" (v. 14b); la maison rappelle l'idée des servantes et des serviteurs. L'expression "à leurs yeux" peut se dire, à tes yeux, à vos yeux. Le serviteur doit être prompt à obéir au moindre signe, tel n'est pas le cas du serviteur de Job, "si j'appelle mon serviteur, il ne répond pas" (v. 16a), bien plus, je dois le supplier et m'humilier devant lui.

Le comportement de ses enfants et de son épouse le déconcerte. Le poète emploie le mot "frères" s'agirait-il des fils de Job ? On a prétendu interpréter les fils de mon ventre, comme fils du même sein maternel et traduire pas "mes frères utérins". Par la suite, l'expression "l'enfant issu de mon coeur" peut se dire aussi bien du père que de la mère. En hébreu, "fruit du ventre" est un terme générique pour

DEUXIEME CYCLE DE DEBATS

87

désigner les enfants en général: le mot "frères" désigne ici, "ses fils". Est-ce à dessein que le poète a multiplié les antithèses? Alors que la femme devrait prendre plaisir au contact de son époux, elle a de la répugnance même pour son haleine; les enfants devraient se serrer contre leur père, ils s'éloignent de lui comme un foyer infecte. Quel contraste ! A l'heure de la prospérité, Job était entouré de respect et de crainte révérentielle des jeunes gens et des vieillards; mais à présent s'il se lève pour quitter la société, des gamins le raillent et le couvrent de mépris.

L'abandon des amis et des proches fait mal au coeur, mais ce qui affecte davantage, c'est de voir ses intimes, ses confidents se changer en adversaires et en détracteurs. A l'angoisse intérieure, s'ajoute la souffrance physique: "Sous ma peau, ma chair tombe en pourriture et mes os se dénudent comme des dents" (v. 20); Job n'a plus de chair, tel un chien qui ronge un os, il rend lisses et polis ses os dénudés de chair; il peut les ronger avec ses dents. Conscient de ses malheurs, il sent la main de Dieu qui le frappe; rien de plus prenant que sa double exclamation: Pitié ! Pitié pour moi ! Il fait appel à ses amis, à ses trois conseillers à qui il confie, que Dieu est l'auteur de ses maux et que la main de Dieu est l'instrument des châtements et des fléaux. C'est une plainte bouleversante qui mendie la pitié et qui dit éloquentement la détresse de Job.

Il adresse d'amers reproches à ses amis qui font chorus avec le persécuteur. Il les compare à des carnassiers qui poursuivent une victime et qui se rassasient de chair. "Pourquoi vous acharner sur moi comme Dieu lui-même, sans vous rassasier de ma chair" (v. 22). Manger la chair de quelqu'un signifie lui faire tout le tort possible, c'est le calomnier. Ici, le sens propre et le sens figuré s'entremêlent dans l'apostrophe de Job: "sans vous rassasier de ma chair" (v. 22b)?

Dans les vv. 23 et 24, Job en appelle à la postérité; il souhaite que ses paroles soient gravées, qu'elles soient écrites pour la génération à venir, qu'on les grave sur l'airain ou sur le roc, ou en une inscription. Il désire que ses discours soient gravés "avec le ciseau de fer et le stylet". La matière sur laquelle on grave n'est pas le plomb, mais l'airain et le roc, le poète précise les deux sortes de ciseaux: le ciseau de fer pour polir le roc et le stylet pour graver, pour que tout ce qui sera inscrit dure pour les siècles.

L e g r a n d a c t e d e f o i e n D i e u (19,25-29)
 Job souhaite que ses paroles soient transmises à la postérité que son réquisitoire puisse braver l'épreuve du temps. Ainsi son honneur sera vengé après sa mort; il a conscience de son innocence et de la légitimité de sa protestation. L'espoir renaît dans son coeur, il sait que quelqu'un est prêt à

prendre sa défense; dans un chapitre précédent (16, 19), il a fait allusion au témoin qui est dans les cieux; il s'agit maintenant de son défenseur en justice; "Je sais, moi, que mon défenseur est vivant" (v. 25a). Il a mieux qu'un témoignage inscrit dans la pierre, un défenseur vivant qui est Dieu lui-même. Ce mot prend ici tout son sens: c'est un terme technique de droit israélite, il signifie un proche parent, il est le vengeur du sang, il exerce le droit de rachat des biens ou il délivre de l'esclavage; ce défenseur, c'est Dieu qui rachète, qui délivre, le rédempteur et le libérateur; "que lui, le dernier, se lèvera sur la terre" (v. 25b). En effet, Dieu se lève afin de rendre justice aux humbles sur la terre, comme le dit le psalmiste: "quand Dieu se lève pour le jugement, pour sauver tous les humbles de la terre"¹. Job souhaite qu'après sa mort, Dieu descende des cieux pour venir prendre sa défense sur terre; l'expression "de ma chair" (v. 26b) montre que Job espère assister au spectacle final. Il ignore la résurrection. Celle-ci est admissible après qu'on a constaté que l'âme est spirituelle. Les Grecs apprendront cela aux Hébreux vers le premier siècle avant Jésus-Christ. Nous avons ici une poussée vers la réalité.

Pour comprendre la psychologie de Job, on doit tenir compte à la fois de ses accents de douleur et de ses élans

¹ Ps 76, 10

d'espoir. Pour mieux saisir les versets 25-27, il est nécessaire de préciser le reste du poème. Si le poète avait eu une croyance ferme en la résurrection, on pourrait présumer que le problème de la souffrance du juste lui aurait paru beaucoup moins complexe. Après cette courte épreuve en regard de l'éternité, les souffrances d'ici-bas recevraient une compensation et le fidèle pourrait se consoler par l'attente d'une vie meilleure. Le juste souffrant envisage ces perspectives, mais sans s'y arrêter. Après la mort, il n'attend pas autre chose que ce repos d'une pâle existence soulagée de bien grandes misères. C'est comme un refrain qui revient en conclusion de tous ses discours: je sais que mon défenseur est vivant et qu'il se lèvera le dernier sur terre. De quoi s'agit-il ici? Il ne peut être question de la résurrection, car rien dans l'original du texte ne suggère cette idée et que le reste du poème ignore. C'est un refrain d'espoir dans l'âme douloureuse et aigrie du patriarche. Il se confie en celui dont il reste le serviteur, il ne peut se croire définitivement abandonné. Ce passage du livre de Job a suscité beaucoup de commentaires, mais surtout la perspective d'une résurrection et d'une félicité éternelle.

Dans un climat d'espérance, Job entrevoit déjà Dieu dans la théophanie finale: "Celui que je verrai sera pour moi, celui que mes yeux regarderont ne sera pas un étranger" (v. 27); l'expression "que mes yeux regarderont" est

l'équivalent de "mes yeux ont vu", "mon oeil t'a vu". Chez les Hébreux, les reins sont considérés comme le siège des sentiments et des émotions; les reins et le coeur s'emploient indifféremment. Job aspire de tout coeur au moment de sa justification, "Et mes reins en moi se consomment" (v. 27c). Son âme est troublée jusqu'à ce qu'elle soit justifiée par Dieu et qu'elle ait recouvré son amitié. Il affirme son espoir de voir son innocence reconnue; sa foi en la justice de Dieu est inébranlable. Il retournera au shéol conscient que sa vie aura pris un sens; il est véritablement juste et Dieu n'est pas son ennemi injuste et cruel.

L'attitude de Job envers ses interlocuteurs n'a pas changé, à la fin de ce discours, elle se durcit. Il leur reproche de vouloir le juger et le condamner, leurs raisonnements n'ont pas d'autre but. Il se console, car Dieu est son défenseur, il saura faire respecter ses décisions. "Craignez pour vous l'épée" (v. 29a); le glaive c'est le symbole de l'autorité, mais aussi l'instrument des vengeances et des colères divines. Job a rappelé à Bildad une bien grande vérité dont il est convaincu, il la lui remémore en terminant son discours: "Et vous saurez qu'il y a un jugement" (v.29c).

5. Deuxième discours de Sophar (20, 1-29).

Le jeune Sophar qui s'estime outragé, bout d'impatience de répondre à Job. Il évoque les mêmes thèmes que lui, il disserte longuement sur le sort du méchant; en guise de conclusion, il décrit sommairement un duel apocalyptique entre Dieu et l'impie où il fait intervenir les éléments terrestres. Tout comme ses deux compagnons, Sophar éprouve un certain contentement, une certaine curiosité à entendre le discours de Job; "mais mon esprit me souffle la réplique" (v. 3b), les paroles humiliantes qu'il a entendues du juste souffrant le forcent de répondre.

V a r i a t i o n s s u r l e m a l h e u r d u m é -
c h a n t (20, 4-12). Bien que le thème du méchant a déjà été ressassé, Sophar réaffirme que le bonheur des méchants ne dure qu'un instant, "l'allégresse du méchant est brève" (v. 5a); sa joie ne couvre pas une longue époque, on en connaît facilement la fin, la brièveté de cette allégresse est décrite en ces termes: "et la joie de l'impie ne dure qu'un instant" (v. 5b). Pour donner plus d'effet à son discours, Sophar use de comparaisons, "Même si sa taille s'élevait jusqu'aux cieux" (v. 6a), l'image est empruntée à un arbre qui élève sa tête jusqu'aux cieux; la Bible fait maintes allusions à ces arbres géants pour signifier les dieux mythologiques de l'origine de l'homme, pour expliquer la chute de

l'homme orgueilleux. La disparition du méchant, elle est comparable à un fantôme et à un songe. Sophar dit vrai, le mot fantôme signifiait primitivement un démon mauvais; "un songe" et une vision nocturne que l'on s'empresse d'oublier ou que l'on oublie malgré soi; il ne reste donc rien du souvenir du méchant.

Pour conserver au récit son vrai sens, le vers 10 doit s'inscrire après le vers 19. Dans le discours précédent, Job se demande si son bonheur et son espoir descendront avec lui dans la poussière, c'est-à-dire au shéol. Pour sa part, Sophar déclare que la force juvénile du méchant se couche avec lui dans la poussière en pleine jeunesse, la mort le terrasse "ses os étaient pleins d'une vigueur juvénile" (v. 11a); Sophar fait observer à Job, que le méchant finit ses jours dans une mort prématurée, tandis que le juste arrive au tombeau dans la vieillesse.

Les plaisirs du méchant précipitent ses jours (20, 12-22). Les images contenues dans la description du méchant n'expriment pas autre chose que la délectation morose. "Le mal était doux à sa bouche" (v. 12a), il s'agit ici du plaisir que le méchant éprouve à s'enrichir par l'injustice. Le mal est comme une douceur que suce longuement le coupable, qu'il garde sous sa langue et dans son palais jusqu'à ce qu'il s'en soit délecté à fond, comme une friandise que l'on suce lentement avec délices.

DEUXIÈME CYCLE DE DEBATS

94

C'est à dessein que le poète énumère les organes du goût: la bouche, la langue, le palais. Le méchant cache le mal sous sa langue pour mieux le savourer. "Il l'abritait sous sa langue" (v. 12b), ceci exprime la complaisance avec laquelle le méchant fait durer le plaisir, il conserve le mal dans sa bouche, il ne le lâche pas, il hésite à l'avaler pour en jouir plus longtemps.

Si le lait est mêlé au vin, il caille, c'est précisément ce qui se produit pour la nourriture du méchant; "cet aliment dans ses entrailles se corrompt" (v. 14a); cette nourriture devient un venin d'aspics. C'est le venin d'une plante, venin que la vipère a sur la langue. Pour saisir le sens de ces vers, on doit leur donner un sens figuré: le mal dont se délecte le méchant et qui devient un poison dans ses entrailles, ce sont les biens mal acquis, ils ne lui profitent pas, pas plus que la nourriture, Dieu les lui fait restituer et plus que cela "il doit vomir les richesses englouties" (v. 15a). Quand le méchant s'approprie le bien d'autrui, c'est comme s'il suçait du poison, symbolisé ici, par la langue de vipère qui le tue.

Dans la Bible, on use souvent de symbole; ainsi le lait et le miel ne désignent pas autre chose que la richesse et la fertilité; chez les Babyloniens et les Assyriens, l'une des offrandes par excellence était le miel et le beurre. "Il ne connaîtra plus les ruisseaux d'huile, les torrents de miel

et de laitage" (v. 17), à noter que l'huile est en parallèle avec le beurre; le lait caillé et l'huile sont deux aliments fort appréciés des Arabes. La joie du méchant se change vite en tristesse, Sophar la compare à celle de l'homme qui fait bonne chair; les plaisirs de la table le tuent, ainsi en sera-t-il du méchant qui thésaurise aux dépens d'autrui.

A l'exemple des prophètes, l'auteur du livre de Job montre comment Dieu punit le méchant et exige dès ici-bas la restitution. Le vers 10 fournit une suite logique au vers 19, le poète affirme que le malheur va fondre sur le méchant qui a démoli les cabanes des pauvres et volé des maisons; ses fils paieront pour le père, "ses fils devront indemniser les pauvres" (v. 10a), c'est-à-dire donner une compensation pour les biens mal acquis de ses propres mains. L'auteur du texte compare le méchant à un ogre, "parce que son appétit s'est montré insatiable, ses trésors ne le sauveront pas" (v. 20). Ne pas connaître la tranquillité, le calme, c'est être agité et, quand il s'agit du ventre, c'est être tiraillé par la faim. La prospérité procure au méchant une joie souvent éphémère; "en pleine abondance, la disette le saisira, la misère, de toute sa force, fondra sur lui" (v. 22); le verbe fondre ne signifie pas seulement la main qui frappe, mais plutôt l'arrivée soudaine d'un fléau, d'un malheur. Sophar corrobore la pensée de Bildad lorsqu'il affirme: "La faim devient sa compagne, le malheur se tient à ses côtés" (v. 18, 12).

DEUXIEME CYCLE DE DEBATS

96

D u e l a p o c a l y p t i q u e e n t r e D i e u e t l' i m p i e (20, 23-29). Dans ces quelques vers, le poète glose habilement sur les malheurs qui frappent l'impie et sur Dieu qui manie l'arme de sa colère. Dieu est comme un guerrier qui "lance contre sa chair une pluie de traits" (v. 23b); il tend l'arc et perce l'adversaire. Mais auparavant, il l'accable de maladies, d'épreuves; il sème l'effroi par la pensée d'une mort imminente et la descente au shéol; à ces malheurs, s'ajoutent les ténèbres, la foudre, les tremblements de terre. "S'il fuit devant l'arme de fer, l'arc d'airain le transperce" (v. 24): il y a ici un parallèle entre le fer et l'airain; on attribue à l'arc l'effet produit par la flèche qu'il a lancée: l'arc d'airain qui perce le méchant de part en part, lui sort par le dos.

Avec insistance, Sophar rappelle que la réserve des terreurs fond sur le méchant, ces terreurs, ce sont les malheurs les plus redoutés de l'impie. Les ténèbres l'enveloppent, le feu du ciel le dévore, lui et ceux qui vivent à son foyer. Parallèlement au châtement du feu correspond celui de l'eau: "Une inondation balaie sa demeure" (v. 28a). La nature entière, ciel et terre se dressent contre lui. On se rappelle que Job a pris à témoin le ciel et la terre, ce sont les cieux et la terre qui dénoncent l'homme coupable et se chargent de le châtier: "Les cieux dévoilent son iniquité et la terre se dresse contre lui" (v. 27); se dresser, c'est

se lever, s'insurger contre quelqu'un, la terre est l'auxiliaire de Dieu quand il s'agit de crier vengeance ou de punir. Mais comment se manifeste la colère de Dieu ? Dieu ne manque pas de moyens: "Une inondation balaie se demeure, emportée au jour de la colère" (v. 28); le mot demeure appelle l'idée de ferme, des produits de la terre; l'abondance de ses greniers, les revenus de sa maison seront dispersés; une inondation charriera littéralement sa propriété.

Sophar conclut brièvement son exposé dans le style d'Eliphaz et de Bildad: "Tel est le lot que Dieu réserve au méchant, l'héritage que Dieu lui destine" (v. 29). Le lot traduit ici, le sort, le destin, il a pour parallèle l'héritage. Sophar a su peindre à sa façon, en face de Job, les malheurs qui attendent le coupable ici-bas.

6. Réponse de Job à Sophar (21, 1-34).

Job s'inscrit en faux contre l'idée du méchant malheureux; il oppose à Sophar cette constatation: les méchants peuvent être heureux; il rejette par le fait même toute l'argumentation de ses trois conseillers. Job est positif qu'un sort commun est réservé à tous, malheureux comme aux heureux, avec cette différence que le méchant évite souvent la catastrophe et qu'on lui fait des funérailles solennelles. Il ne sert de rien de prétendre que l'infortune atteindra sa postérité; le courroux divin devrait frapper le méchant dans sa

propre personne.

L e c o m p r o m i s d ' h o n n ê t e t é (21, 2-6).

Job sollicite l'attention et la bienveillance de ses trois interlocuteurs: laissez-moi parler, leur dit-il, puis après libre à vous de répondre, "accordez-moi cette consolation" (v. 2b). Il demande la parole, il sent le besoin de s'expliquer: "laissez-moi placer un mot; quand j'aurai fini, libre à vous de railler" (v. 3). A m'entendre, vous serez stupéfaits "et vous mettrez la main sur votre bouche" (v. 5), geste naturel à celui qui veut garder le silence pour mieux réfléchir; n'est-ce pas avec un doigt sur la bouche qu'on représente Harpocrate, le dieu du silence ? Job est surpris de ses propres paroles; moi-même quand "j'y songe", expression qui traduit "se souvenir", "rappeler ses souvenirs". Il recourt aux mêmes expressions de son ami, Eliphaz: il se dit, "être effrayé", "être saisi" d'un frisson.

L e d é m e n t i d e s f a i t s (21, 7-26). Job pose nettement ce problème qui fait l'objet de la discussion: pourquoi les méchants vivent-ils, vieillissent-ils et même grandissent-ils en puissance ? En réponse à cela, Job fait une description du bonheur du méchant, c'est une antithèse des malheurs que ses amis ont dépeint avec une certaine complaisance. Si la thèse des conseillers de Job était acceptable, le méchant ne devrait même pas vivre: "pourquoi les méchants vivent-ils (v. 7)? Ils ne sont pas enlevés par une

mort prématurée, en pleine jeunesse, comme l'a prétendu Sophar, mais ils vieillissent avec eux. Au temps de Jérémie, on se posait la même question devant ce fait inexplicable: que les méchants vivent, vieillissent alors que grandit leur puissance; c'était pour la plupart un fait incompréhensible. Job s'oppose encore à la thèse de ses amis qui ont insisté sur la stérilité du méchant et sur la destruction de sa postérité. Il prétend appliquer au méchant les descriptions du bonheur du juste; il choisit à cet effet, les mots: postérité rejets. Selon lui, il n'existe point d'arbitre pour écarter du méchant "la verge de Dieu" (v. 9b); cette verge, instrument de la vengeance divine est l'expression des maux et des fléaux; elle ne s'abat pas sur le méchant "la paix de sa maison n'a rien à craindre" (v. 9a).

Leur bétail est prospère, "leur taureau féconde à coup sûr" (v. 10), on n'émet pas la semence en vain sans qu'elle aboutisse à la conception. La joie est dans la maison: les enfants chantent et jouent de la musique: "ils chantent avec harpes et tambourins" (v. 12a); le tambourin va de pair avec la cithare; le tambourin est l'instrument de peau, la cithare l'instrument à cordes, la flûte complète l'énumération; ces instruments accompagnaient les fêtes et les festins, ils ajoutent un air de joie à la prospérité.

Job n'est pas d'avis de ses amis qui prévoient pour le méchant une mort prématurée, selon lui, ceux-ci vieillissent

comme tout le monde, ils achèvent leurs jours dans le bonheur "leur vie s'achève dans le bonheur, ils descendent en paix au shěol" (v. 13). Il y a opposition entre le langage du méchant et celui du juste: "Eux, pourtant, disaient à Dieu: "Ecarte-toi de nous, connaître tes voies ne nous plaît pas" (v. 14) ! Les méchants considèrent Dieu comme un précepteur importun; de plein gré, ils refusent les préceptes divins. Tandis que le juste cherche à connaître les voies de Dieu et à vivre en sa présence; les méchants eux, disposent de leur bonheur, ils écartent Dieu de leur existence et de leurs délibérations: "Qu'est-ce que Shaddaï pour que nous le servions quel profit pour nous à l'invoquer" (v. 15)? De fait, le méchant réussit aussi bien que le bon, alors à quoi bon la vertu, le recours à Dieu; c'est une vanité de servir Dieu et quel gain y a-t-il à observer ses ordres?

Job s'étonne devant des faits en contradiction avec certaines théories en cours. Les méchants demandent à Dieu de s'écarter d'eux, ils n'ont pas besoin de lui, ils ont le bonheur désiré, ils n'ont rien de commun avec Dieu, qu'il les laisse tranquilles. Job conteste l'allégation de Bildad: "La lumière du méchant doit s'éteindre, sa flamme ardente ne peut plus briller. La lumière s'assombrit sous sa tente, la lampe qui l'éclairait s'éteint" (v. 18,5-6). Le bonheur des méchants, symbolisé par la lumière, se change en maux; ici, on fait une brève allusion aux propos de Bildad concernant

la colère divine. On compare le méchant à ceci: comme paille devant le vent et comme la bale qu'a enlevée un tourbillon; on se rappelle que Job a déjà assimilé sa pauvre personne à une feuille emportée, à une paille sèche (13,25).

Au temps de Job, une opinion était courante: "que le péché des pères retombe sur les enfants" (v. 19a). Cette opinion ancienne fut contestée par le prophète Ezéchiel; les contemporains du Christ admettaient la thèse, mais le Sauveur lui-même corrigera le préjugé des apôtres. C'est le coupable qui doit être puni, ce sont ses propres yeux qui doivent voir son châtement; il doit boire à la coupe de la fureur divine, "qu'il boive à la fureur de Shaddaï (v. 20b); cette image rappelle ce passage: l'esprit de Job buvait le venin des flèches envoyées par Dieu (6,4). Qu'importe au méchant le sort de sa postérité et celui de ses enfants; ce ne sont pas les fils du coupable qui doivent apaiser la justice divine, c'est le coupable lui-même. "Que peut lui faire, après lui, le sort de sa maison" (v. 21a): la maison est prise dans le sens de la famille; que ses fils soient honorés ou méprisés, le méchant ne les aperçoit pas après sa mort.

Job accuse ses amis de prétention, de vouloir même faire la leçon à Dieu: "Mais donne-t-on à Dieu des leçons de sagesse, à celui qui juge les êtres d'en-haut" (v. 22) ? Les voies de Dieu sont impénétrables, l'intelligence humaine n'y peut rien; les conseillers de Job soutiennent qu'il y a

corrélation entre le mal moral et le mal physique, entre le péché et la mort. Quoiqu'il en soit, Dieu est le souverain juge; que la mort frappe sans distinction des personnes; dans une telle éventualité, l'homme n'a qu'à se taire et à constater ce qui arrive. La mort frappe indistinctement tous les humains, les heureux et les malheureux quelle que soit leur conduite: "Tel encore meurt en pleine vigueur au comble du bonheur et de la paix" (v. 23). L'auteur du poème oppose clairement la mort de l'homme tranquille à celle qui frappe le malheureux, une mort malheureuse; celui-là meurt l'amertume dans l'âme, littéralement avec une âme amère: "Et tel autre périt l'amertume dans l'âme, sans avoir goûté au bonheur" (v. 25). Il s'en va au shéol ou dans la tombe, les vers sont le lit et la couverture du cadavre; "Ensemble, dans la poussière, ils se couchent, et la vermine les recouvre" (v.26).

Job dit simplement à ses amis, qu'il sait ce qu'ils pensent à son sujet: "Oh! je sais bien quelles sont vos pensées, vos réflexions perfides sur mon compte" (v. 27). L'interrogation "qu'est devenue la maison du grand seigneur" sous-entend la réponse: elle a disparu. Les amis de Job ont déjà affirmé que la maison du méchant disparaît sans laisser de trace, ainsi en est-il de la maison du noble. Job fait appel à l'expérience des voyageurs; on a déjà fait observer qu'Eliphaz au contraire, en appelait au témoignage de la tradition locale, tradition non contaminée par les influences étrangères;

Job élargit le sens: "N'interrogez-vous pas les voyageurs" (v. 29); il s'inspire de l'assentiment des cheminaux, ceux qui vont de ville en ville, de bourgade en bourgade, ils ont l'habitude d'écrire leur nom et leurs réflexions aux principaux carrefours: "méconnaissez-vous les faits qu'ils citent" (v. 29b)? Job n'est pas clair, il y a de l'équivoque dans son discours: si jusqu'ici on enseigne que l'impie est réservé pour le jour de la ruine, on fait dire à Job le contraire de ce qu'il soutient, à savoir que le méchant n'a pas un sort différent de celui du juste. Le méchant se moque des malheurs parce qu'il compte s'y échapper; c'est l'antithèse de la théorie d'Eliphaz: "Il n'espère pas échapper aux ténèbres et se voit désigné pour l'épée" (v. 15,22). Un fait curieux, personne accuse le méchant et ose lui reprocher sa vie mauvaise.

La théorie de Job relative à la mort du méchant diffère de celle de ses interlocuteurs. Le méchant n'est pas inquieté durant sa vie; il n'est pas moins traité qu'un autre après sa mort, quand il est conduit au cimetière. Sur sa tombe, comme sur les tombes égyptiennes, on élève sa statue ou son buste, pour rappeler que le mort veille lui-même sur son tombeau; il s'agit donc d'une sépulture plus riche que celle du commun des hommes; on emmène le défunt au cimetière et derrière lui une foule sans nombre s'avance.

La conclusion du discours de Job est brève, elle s'adresse à ses amis. Il laisse entendre que leurs consolations

DEUXIEME CYCLE DE DEBATS

104

n'ont aucune valeur et que leur silence serait préférable:
 "Que signifient donc vos vaines consolations" (v.34)? De
 toutes les réponses et de tous les discours qui lui ont été
 faits, Job ne retient qu'une chose: c'est un trompe-l'oeil.
 "Et quelle tromperie que vos réponses" (v. 34b)!

C o n c l u s i o n d u d e u x i è m e c y c l e .

Les amis de Job sont grandement surpris et vexés du peu de cas qu'on fait d'eux. Job s'oppose carrément à la thèse traditionnelle du malheur du méchant; il se dresse contre la tradition, contre Dieu lui-même, il va même jusqu'au blasphème. Ses amis se sont efforcés jusqu'ici de lui faire reconnaître qu'il est coupable devant Dieu et que ses fautes sont la cause de ses maux. Selon son témoignage, Job n'a pas d'amis, ses conseillers ne sont que des professeurs qui le harcèlent. Il n'a désormais qu'un espoir, celui de se tourner vers Dieu, seul défenseur de sa cause, sa foi en Dieu le rend invincible: "Je sais, moi, que mon défenseur est vivant, que lui, le dernier, se lèvera sur la terre" (19,25); ces paroles pleines d'à propos et de sincérité marquent un pas en avant, le sommet du poème de Job.

CHAPITRE III

TROISIÈME CYCLE DE DEBATS (22-27)

1. Troisième discours d'Eliphaz (22, 1-30).

Eliphaz ouvre le débat. Il apporte une nouvelle théorie puisée dans l'ancienne tradition en Israël. Cette tradition enseigne que la vertu existe, elle mérite d'être récompensée; le péché attire le châtimeut. Il va de l'intérêt de l'homme de pratiquer la vertu, car si elle ne profite pas à Dieu, elle assure le bonheur à celui qui la garde.

D i e u, j u g e i m p a r t i a l (2 2, 2-4). Yahvé ne se laisse pas fléchir; Eliphaz en donne la preuve: Dieu ne retire aucun profit de la vertu des hommes; lorsqu'il châtie, il ne peut être égaré par la passion ou l'intérêt: "Shaddaï tire-t-il profit de ta conduite intègre" (v. 3b) ? Pourquoi Dieu entre-t-il en jugement avec son serviteur ? Job n'a-t-il pas dit ouvertement que Dieu n'est pas un homme comme lui, "ils ne pouvaient aller ensemble en justive" (v. 9,32)? Eliphaz apporte ce témoignage: si Dieu agit ainsi, ce n'est pas à cause de la piété de son serviteur, mais plutôt en raison de ses fautes.

L e s f o r f a i t s d e J o b (2 2, 5-20). Dieu ne châtie pas pour des vertus, mais pour des crimes. Eliphaz énumère les fautes d'omission, les manquements à la justice, à la charité envers le prochain. "Tu as exigé de tes frères des gages injustifiés" (v. 6a), c'est-à-dire tu as abusé du

travail d'autrui, tu as retiré des profits injustes, et davantage, tu as privé le pauvre de son vêtement, et même celui dont les haillons laissent voir la nudité. Les fautes d'omission signalées par Eliphaz sont les suivantes: refuser de donner à boire à celui qui a soif, de donner du pain à l'affamé, de secourir les pauvres, d'aider l'orphelin et la veuve; les prophètes avaient déjà enseigné toutes ces choses.

Eliphaz accuse Job d'avoir "réduit à rien la terre du pauvre", pour y installer son favori (v.8): le "favori" c'est celui qui bénéficie de faveurs imméritées au détriment des autres. Opprimer l'orphelin et la veuve, révèle une grande dureté de cœur, c'est s'attaquer à ceux qui sont faibles et sans défense. Broyé les bras signifie enlever la force, l'initiative, le pouvoir à quelqu'un. Voilà pourquoi "des filets d'enveloppent et des terreurs soudaines t'épouvantent" (v. 10). Voici que les ténèbres succèdent au malheur; l'homme privé de lumière s'égaré. Pour comble à ces maux, "une inondation d'eau te submerge" (v. 11b); les eaux et les ténèbres sont souvent symboles de catastrophe et de malheur.

"Dieu n'est-il pas au plus haut des cieux" (v. 12a)? Pourquoi cette présence de Dieu au plus haut des cieux? Est-ce pour signifier que Dieu voit les actions des hommes ou bien parce que, relégué derrière les nuages, il ne voit pas ce qui se passe sur terre? N'est-ce pas plutôt pour rappeler à Job ce qu'il semble avoir nié jusqu'à maintenant, l'omniscience

de Dieu? Eliphaz prête à Job le langage des méchants: "que connaît Dieu? Discerne-t-il à travers la nuée sombre" (v.13b)? Entre Dieu et la terre, s'interposent les nuages, ils forment un voile opaque à travers lequel, ne peut percer le regard de Dieu. L'expression "pourtour des cieux" désigne le cercle de l'horizon, il se confond avec celui des cieux, domaine de Dieu et le cercle de la terre.

Eliphaz fait allusion aux impies des temps anciens: "Veux-tu donc suivre la route antique que foulèrent les hommes pervers" (v. 15)? "La route" a le sens de "conduite de vie" qu'avaient les impies fameux de l'ancienne génération; c'est la route que suivaient les scélérats et les fauteurs d'iniquité. Ces hommes-là "furent enlevés avant leur temps" (v. 16a): est un rappel de la catastrophe du déluge. L'auteur laisse entendre clairement l'idée de châtement collectif qui a frappé les coupables: "et un fleuve noya leurs fondations" (v. 16b). Le fleuve est pris ici dans un sens plutôt général pour représenter la masse des eaux du déluge: il noya leurs fondations.

Ces hommes pervers disaient à Dieu: "reste loin de nous" (v. 17a); ils veulent, si c'était possible, enlever Dieu de leur existence, car entre Dieu et les humains, il y a trop de disproportion. Eliphaz laisse entendre clairement que le bonheur dont les méchants ont pu jouir, vient de Dieu. Mais ceux-ci insensibles aux bienfaits divins vivent loin de

TROISIÈME CYCLE DE DÉBATS

108

lui et l'écartent de leurs conseils. Devant la catastrophe des méchants, les justes se réjouissent et se moquent d'eux. Leur grandeur s'est évanouie, leurs biens ont péri par le feu.

D i e u, r i c h e s s e d u c o n v e r t i (22, 21-30). Eliphaz poursuit son discours par une série d'exhortations morales; il est bien convaincu, que si Job accepte la correction de Dieu, il aura la paix. Il l'exhorte à la constance dans l'épreuve: "réconcilie-toi, ainsi ton bonheur te sera rendu" (v. 21). Eliphaz est l'homme des révélations, il aime prêcher: "Recueille de sa bouche la doctrine, et place ses paroles dans ton coeur" (v. 22): la parole de Dieu descend de l'oreille dans le coeur; là siègent la mémoire et l'intelligence.

Eliphaz exalte les valeurs religieuses; cette primauté des valeurs spirituelles sur les biens matériels, est nulle part formulée avec une telle netteté dans l'ancien Testament, que dans le discours d'Eliphaz. Si tu te convertis en toute humilité, si tu chasses l'injustice de ta demeure, tu seras rétabli et ta maison ne connaîtra plus le malheur. Si tu considères l'or comme de la poussière, si tu estimes Dieu plus que l'argent, c'est alors que Shaddaï sera pour toi des lingots d'or et de l'argent en monceaux" (v. 25). Le coeur libéré de la cupidité, tu pourras alors faire de la prière, tes délices; dans la joie, et en toute fierté, "tu lèveras

vers Dieu ta face" (v. 26b).

Eliphaz exhorte Job à la prière confiante envers Dieu: "Tes prières, il les exaucera et tu auras motif d'acquitter tes vœux" (v. 27). La prière s'accompagne souvent d'un vœu, lorsqu'on s'acquitte d'un vœu, c'est parce qu'on a été exaucé. Ainsi s'exprime le psalmiste: "C'est toi ma louange dans la grande assemblée, j'accomplirai mes vœux devant ceux qui le craignent"¹. C'est alors que tes désirs se réaliseront, tu connaîtras la lumière, tu auras le bonheur.

Eliphaz donne la primauté à l'humilité: Dieu abaisse les arrogants, mais il élève les humbles. Dieu secourt l'homme "aux yeux baissés"; c'est l'homme simple qui passe les yeux à terre; attitude qui contraste avec l'orgueilleux, à la tête haute, au regard hautain.

La conclusion du discours d'Eliphaz montre que l'homme est maître de son destin: "que tes mains soient pures, et tu seras sauvé" (v. 30b). C'est précisément l'homme libre de toute injustice et pur de cœur qui monte à la montagne de Yahvé; le psalmiste ne s'exprimait pas autrement:

"L'homme aux mains innocentes, au cœur pur, qui n'a point l'âme encline aux vanités, ni ne jure pour tromper".²

Dans ce discours, Eliphaz vient de nous présenter Dieu comme

1 Ps 22,26

2 Ps 24,4

TROISIÈME CYCLE DE DÉBATS

110

étant le Dieu des riches, des familles nombreuses, des gens heureux, mais aussi comme le Dieu des faibles, des pauvres et des humbles.

2. Réponse de Job à Eliphaz (23, 1-17; 24, 1-17).

Dieu connaît l'innocence de Job, mais il se dérobe à lui, il se tient loin; c'est là un mystère qui épouvante le juste souffrant et qui lui fait exprimer la longue plainte de ce récit. Dans l'âme de Job, il y a des haut et des bas; si l'espoir brille parfois, l'abattement et l'accablement trahissent cette espérance.

U n i n n o c e n t p e u t - i l a t t e i n d r e
D i e u (23, 2-12)? Job prend bien garde de tomber dans le piège de ses amis qui voudraient bien qu'il admette leur langage. Malgré leurs arguments, il ne se taira pas. Il est convaincu que son malheur vient de Dieu et non de ses fautes: "sa main pesante, à Lui, m'arrache des gémissements" (v. 2a). Mais comment l'atteindre et arriver jusqu'à lui? Je pourrais alors discuter avec lui et "ma bouche serait pleine d'arguments" (v. 4b). Mais il se heurte au mystère d'un Dieu caché et inaccessible.

Les amis sont de trop dans la discussion: seul avec Dieu "je connaîtrais les termes de sa défense" (v. 5a): Dieu pourra énoncer ses griefs et répondre à mes arguments. Le ton de Job est calme et suppliant. La discussion ne serait pas

TROISIÈME CYCLE DE DÉBATS

111

pénible pour Dieu, "il n'aurait qu'à m'écouter" (v. 6b), il n'aurait même pas besoin de parler. Job admet cette hypothèse, que Dieu pourrait lui répondre, ce qui justifie ce passage: "Il reconnaîtrait dans son adversaire un homme droit" (v. 7a). Job a déjà affirmé (13,16), que devant le tribunal de Dieu, un mécréant n'oserait se présenter. Mais ici, il s'agit d'un innocent, d'un homme droit, il n'a donc rien à craindre. Alors dit Job, "je ferais triompher ma cause" (v. 7b), je gagnerais mon procès!

Job ne trouve pas Dieu: "si je vais vers l'orient, il est absent; vers l'occident, je ne l'aperçois pas" (v. 8); s'il le cherche au nord ou au sud, impossible de le découvrir, partout il lui semble inaccessible. Mais à quoi bon tout cela: "toutes mes démarches, il les connaît" (v. 10a) ! Donc inutile de faire un procès en règle. "Qu'il me passe au creuset", c'est-à-dire que la souffrance serve à me purifier, si je suis coupable. Dieu ne connaît-il pas ma droiture ? "Mon pied s'est attaché à ses pas" (v. 11a); j'ai fidèlement suivi la route tracée par lui, sans dévier ni à droite ni à gauche. "J'ai observé à la lettre les commandements de ses lèvres" (v. 12a): l'auteur laisse supposer que Job observait les commandements; pour un Israélite il n'y a pas de doute; mais Job, est un étranger qui n'est pas assujéti à cette loi; le poète laisse apercevoir sa propre nationalité. Il a abrité dans son sein les paroles de Dieu; c'est-à-dire, il a

caché dans son cœur sa parole, comme on cache un trésor. Job saisit d'effroi devant le mystère de Dieu (23, 13-17). Dieu est le seul maître, qui peut l'arrêter? C'est lui qui décide: il choisit, il préfère, il opte pour une chose plutôt que pour une autre. La logique divine n'est pas celle que voudraient Job et ses amis: "Ce qu'il a projeté, il l'accomplit" (v. 13b). Dieu exécutera ma sentence, le jugement qu'il portera sur moi sera juste. Mais Job tremble à l'approche de ce jugement: "c'est pourquoi devant lui, je suis terrifié" (v. 15a). Pourquoi? Pourtant, Job a conscience d'avoir suivi le droit chemin! Le vouloir de Dieu, le mystère de Dieu, voilà ce qui l'effraie: "plus j'y songe, plus il me fait peur" (v. 15b). Job est effrayé plus par le mystère de Dieu que par la calamité qui le frappe. "Car les ténèbres me cachent à lui, l'obscurité me voile sa présence" (v. 17); ce passage est celui qui exprime le plus clairement l'aspect spirituel des ténèbres de Job: il ne réussit pas à voir le vrai visage de Dieu.

Dieu reste-t-il sourd aux plaintes des malheureux? (24, 1-17, 25).¹ Job souhaite "voir les jours du Tout-Puissant", il voudrait être

¹ Le v.9 après le v.3, puis le v.13 après le v.16ab; les vv.18-24 trouvent une place convenable au ch.27, ap.v.13.

TROISIÈME CYCLE DE DÉBATS

113

témoin, de son vivant, des jours où les méchants seront châtiés. Si les justes ne sont pas témoins "des jours de Dieu", c'est que Dieu se désintéresse de la vie terrestre ou alors, le temps et les événements échappent à sa vigilance. Si Dieu permet l'inégalité des classes sociales, pourquoi laisse-t-il le méchant opprimer le faible? "Les méchants déplacent les bornes, ils enlèvent les limites déjà fixées" (v. 2a): ces hommes n'ont pas de mesure, de respect pour la justice et le bien d'autrui; ils volent le troupeau et le gardien. Ils ravissent à des êtres sans défense, le peu qu'ils possèdent: l'âne des orphelins et le boeuf de la veuve. A ce tableau des injustices des méchants, s'ajoute celui des malheureux sans défense et réduits à l'état d'esclavage.

Les méchants écartent de leur chemin les pauvres, ces indigents qui n'ont ni feu, ni demeure; ils sont chassés des grands chemins, ils se cachent dans le désert et s'ils sortent de leur abri, c'est pour quêter un peu de nourriture. S'ils s'embauchent au travail, ils y trouvent une disproportion criante entre leur labeur et la rétribution.

"Les indigents moissonnent le champ d'un vaurien" (v. 6a); ils vendangent la vigne du méchant, du profiteur, de celui qui s'enrichit aux dépens d'autrui, du mauvais riche. Les malheureux n'ont rien à se mettre sous la dent et n'ont pas de quoi se couvrir; "ils passent la nuit nus, sans vêtement, sans couverture contre le froid" (v. 7). Quand vient

l'averse, ils se collent au rocher parce qu'ils n'ont pas un coin où se réfugier. Quoi de plus pénible pour un malheureux qui meurt de faim, que d'être devant de la nourriture, sans pouvoir en prendre; "affamés, ils portent les gerbes" (v.10b) ou de fouler le raisin, sans pouvoir éteindre leur soif. "En plein midi, ils sont dans les rangées de vignes; altérés, ils foulent les cuves" (v. 11b).

La situation est-elle différente dans les villes ?

"Des villes on entend gémir les mourants, les blessés crier à l'aide" (v. 12a,b); mais Dieu semble impassible devant tant de souffrance. L'assassin se lève au petit jour pour tuer le pauvre et l'indigent. L'assassin, c'est le criminel de profession, il tue pour tuer, à ses côtés le voleur trouve sa place, celui-ci opère la nuit après avoir repéré auparavant les maisons, en plein jour. Et voici l'adultère il craint d'être vu, il attend le crépuscule, il se rassure en disant: "un oeil ne m'aperçoit pas"; au crépuscule commence le dévergondage. Assassin, voleur, adultère, tous trois fuient la lumière, ils agissent dans les ténèbres. Dieu semble laisser travailler dans les ténèbres, ces êtres qui pervertissent et troublent l'ordre social. "D'autres sont de ceux qui haïssent la lumière" (v. 13a); "D'autres, ce sont les oppresseurs qui craignent la lumière du jour, ils évitent les chemins et les sentiers éclairés; ils réussissent à commettre leurs forfaits, mais avec quelle précaution!

"Pour eux tous, le matin c'est l'heure noire, car ils en éprouvent les terreurs" (v. 17); l'expression "l'heure noire" équivaut pour eux, à être reconnus, être découverts, ils sentent venir la frayeur de la justice. Quand la lumière apparaît, ils voient venir l'ombre: ils doivent s'enfuir, disparaître aussi vite que l'ombre qui fuit. Le prophète avait raison de dire: "ils changent les ténèbres en lumière et la lumière en ténèbres".¹ Job met fin à son discours: "n'en est-il pas ainsi" (v. 25), n'ai-je pas dit la vérité, qui peut réduire à néant mes paroles?

3. Troisième discours de Bildad (25,1-6;26,5-14).²

Bildad commence son discours par une brève doxologie qu'il reprendra dans la suite de son exposé. Job vient de signaler (Ch. 24) l'indifférence de Dieu à l'égard des événements qui se passent dans le monde. Bildad proteste contre l'accusation d'impuissance de la part de Dieu, avancée par Job; il oppose la grandeur de Dieu à la bassesse de l'homme.

Les perfections divines sont insondables (25,2-16). "C'est un souverain redoutable

1 Is 5, 20

2 On reporte 26,1-4 après 26,14.

celui qui fait régner la paix dans les hauteurs" (v.2); ces paroles de Bildad inspirent le respect, la crainte révérentielle envers Dieu; elles traduisent l'admiration pour l'ordre que Dieu maintient dans le monde sidéral et la concorde parmi ses anges. Dieu est comparé à un souverain qui commande une armée, elle est formée d'une multitude d'anges et "qui peut se vanter d'éviter ses embuscades" (v.3b)? Quel contraste entre l'homme et Dieu! "Et l'homme se croirait juste devant Dieu". Bildad traduit sous une autre forme la pensée d'Eliphaz: "Un mortel est-il juste devant Dieu, en face de son auteur, un homme serait-il pur" (v.17)? Au lieu des anges, les astres servent ici de comparaison; si la lune est sans éclat et les étoiles ne sont pas pures au regard de Dieu qu'en est-il de l'homme en face de son créateur? Ce fils d'homme, cet être chétif, ce ver de terre, qui même après sa descente au shéol, tremble encore sous l'oeil de Dieu.

La puissance redoutable de Dieu (25,5-14). Dieu manifeste sa puissance aussi bien dans les hauteurs que dans les plus profonds abîmes. Le poète fait appel à l'imagination populaire: il s'agit des eaux, de l'océan peuplé de monstres, de dragons; quand Dieu exerce sa puissance "les habitants de ces eaux sont dans l'effroi" (v.5b). Il manifeste sa présence même au shéol "la Perdition" désigne le shéol, "Devant lui, le shéol est à nu, la Perdition à découvert" (v.6). Job s'est donc fait illusion de croire qu'au

shéol, il serait soustrait à la vue de Dieu.

Bildad rappelle comment Dieu créa la terre et les espaces infinies. Dieu a étendu "le Septentrion sur le vide, suspendu la terre sans appui" (v.7a); Job avait déjà énoncé (9,6) que des colonnes soutiennent la terre, mais on ignore le point d'appui; Bildad veut faire remarquer que la puissance divine s'exerce sur les espaces infinies. Dieu enferme les eaux dans les nuages, ce sont des réservoirs d'eau de pluie; "sans que crève la nuée sous leur poids" (v. 8b); le verbe crever, est bien employé pour dépeindre les nuages comparés à des réservoirs célestes qui éclatent. Dieu produit les éclipses: il couvre la lune. Il traça un cercle autour de la terre pour délimiter la lumière des ténèbres; ce cercle de la terre, c'est l'horizon. On se représentait la terre comme entourée d'un Océan, là se trouvait le fondement des cieux, qui coïncidait avec l'horizon; de ces fondements, sortait chaque matin, le soleil, en passant par la porte de l'Est. L'expression "aux confins de la lumière et des ténèbres" (v.10b), signifie l'endroit où cesse la lumière et où commencent les ténèbres, c'est l'horizon qui forme cette limite.

"Les colonnes des cieux" (v.11a), ce sont les hautes montagnes qui soutiennent la voûte céleste; quand Dieu exerce sa colère, elles sont ébranlées, frappées de stupeur, par le tonnerre ou les tremblements de terre. Les colonnes des

cieux sont secouées par la force de Dieu sous sa menace. La force divine est insurmontable, elle apaise l'élément le plus agité de la terre, la mer et les monstres qui l'habitent. La description cosmique faite par Bildad, peut se résumer ainsi: Dieu crée le ciel et la terre, enferme les eaux dans les nuées, trace un cercle que la mer ne peut franchir, secoue à sa guise les montagnes, enlève à l'abîme toute possibilité de révolte.

"Son souffle a clarifié les Cieux" (v.13a), ceci équivaut à "balayer", "chasser les nuages" et à faire briller le ciel; Dieu peut indifféremment amener la nuée ou la chasser. "Sa main a transpercé le Serpent Fuyard" (v.13b): on fait allusion ici à un dragon, à ce serpent cahotique qu'est le Léviathan.

Bildad termine son discours comme pour dire à Job; as-tu bien compris la grandeur de Dieu dans ses oeuvres? "L'extérieur de ses oeuvres" (v.14a): c'est de l'évidence et cependant "nous n'en saisissons qu'un faible écho" (v.14b): nous ne percevons qu'une infime partie des oeuvres de Dieu, comment comprendre ce qu'exprime le tonnerre de sa puissance? Combien il est difficile de reconnaître les attributs divins à travers la création!

4. Réponse de Job à Bildad (26,1-4;27,2-12).

Les paroles de Bildad n'ont guère impressionné Job,

il a parlé dans le vide, car il n'a fait que de longues considérations sur la création. Job n'est pas prêt à s'avouer coupable, quels que soient les sophismes de ses amis. Il souhaite que son ennemi connaisse le sort du méchant.

Les propos de Bildad, hors sujet (26,1-4). Job répond avec ironie au dernier discours de Bildad. "Comme tu sais bien soutenir le faible, secourir le bras sans vigueur" (v.2); "Quels bons conseils tu donnes à l'ignorant" (v.3a)! Selon Bildad, Job serait le faible, le bras invalide, l'ignorant, le sans-sagesse.

Et Job lui demande: "Mais ces discours, à qui s'adressent-ils, et quel est l'esprit qui sort de toi" (v.4)? Pourquoi as-tu tenu de tels propos, je savais tout cela; il en connaît même plus que ses amis! Bildad prétend-il donner de l'esprit à ceux qui en ont moins ou espère-t-il énoncer des choses nouvelles, pour montrer qu'il en sait plus que les autres? Bildad a-t-il donc parlé dans le vide? En effet, c'est bien ce que pense Job, après un discours où il n'a été question ni de lui, ni de ses maux, mais où son interlocuteur n'a fait que de la spéculation.

Je tiens ma justice! (27,1-12). Dans cette dernière intervention, Job expose tout son drame. Il laisse parler sa conscience, il ne cède en rien aux discours de ses amis; jusqu'au dernier soupir, il maintiendra qu'il est innocent. Jusqu'à ce que j'expire, je n'écarterai point de moi,

TROISIEME CYCLE DE DEBATS

120

ma perfection! On a pu constater jusqu'ici que l'idéal de perfection pour Job, c'est craindre Dieu et éviter le mal. "Par le Dieu vivant qui me refuse justice" (v.2a), c'est un rappel (23, 3-ss), Job avait convoqué un débat en justice, et Dieu s'est dérobé, il m'a refusé justice, il a rendu ma vie pleine d'amertume. Tant que Dieu me conservera la vie, mes lèvres ne diront point de mensonge.

Job ne veut donner raison à quiconque l'accuse d'injustice: "jusqu'à mon dernier souffle, je maintiendrai mon innocence" (v.5b); il proteste de son innocence et de sa réputation d'homme intègre. Il souhaite recevoir la récompense du juste et que son ennemi ait le sort du méchant et son adversaire, celui de l'injuste.

Un impie peut-il prier Dieu? Peut-il espérer même d'être écouté de Dieu? L'expression "qu'il élève vers Dieu son âme" (v.8a), donne bien le vrai sens de la prière. Si Job faisait partie de la catégorie des méchants, des injustes, des mécréants, il ne pourrait pas se tourner vers Dieu pour lui adresser sa prière; Dieu ferme l'oreille aux appels des méchants (8,10). Pourquoi ses amis perdent-ils leur temps à l'exhorter, s'ils n'acceptent point de reconnaître son innocence devant Dieu? D'ailleurs, ils se contredisent grandement; le méchant est l'ennemi de Dieu.

"Mais je vous montre à l'oeuvre la maîtrise de Dieu, sans rien vous cacher des pensées de Shaddaï (v.11): les

amis de Job se fatiguent en vain; c'est en expliquant la conduite de Dieu envers l'impie, que Job leur fait voir qu'il comprend non seulement la conduite de Dieu, mais qu'il saisit sa pensée divine. Il a voulu exposer objectivement les faits et le comportement étrange de Dieu. Mais ses amis ferment les yeux à l'évidence. Si vous aviez observé cela, vous n'auriez pas prononcé de vains discours. Les amis ont fait la même constatation que Job, à savoir qu'il n'y a pas d'espoir pour le mécréant; mais puisqu'ils mettent Job au rang de l'impie et qu'ils ne reconnaissent pas sa justice, il est vain de leur part, de vouloir le ramener à Dieu; leurs discours n'ont pas leur raison d'être "à quoi bon vos discours dans le vide" (v.12b)?

5. Troisième discours de Sophar (27,13-23;24,18-24).

Dans le troisième cycle de débats, les discours n'ont point de préambule; on le remarque pour celui d'Eliphaz, (22, 2), de Bildad, (25,2) et ici pour Sophar. Celui-ci soutient la même thèse que celle de ses compagnons: que le méchant est malheureux, que le juste est heureux. Sophar nous décrit les malheurs qui frappent le méchant, d'abord dans ses biens, puis dans sa personne.

D e r n i è r e s v a r i a t i o n s s u r l e m é -
c h a n t (27,13-23). Quel sort Dieu réserve-t-il au méchant?
Il est d'abord châtié dans ses enfants. "Si nombreux que

soient ses fils, l'épée les attend" (v.14a); la guerre et la famine sont deux grands maux dont Dieu se sert pour punir le méchant. Job prétendait que la progéniture du méchant était durable, Sophar atteste le contraire: "et leurs rejetons souffriront de la faim" (v.14b). Le méchant devrait avoir "ni lignée, ni postérité parmi son peuple" (v.19,20); si toute la famille périt avec lui, ceux qui survivent connaîtront la Peste, ce mal mortel. Ils n'auront personne pour partager à leur douleur et pleurer leur deuil. La richesse ne fait pas le bonheur du méchant. S'il prend plaisir à entasser et à amasser de l'argent, il n'en jouira pas. Le poète fait un habile rapprochement entre l'argent et la poussière, les vêtements et la glaise; il montre ainsi la futilité de telles richesses. Au lieu de l'or, le vêtement sert de parallèle à l'argent; le poète choisit le vêtement comme une des richesses la plus appréciée. Le méchant a thésaurisé pour les autres: un juste revêtra ses vêtements et un innocent recevra son argent. Telle est bien la thèse soutenue jusqu'ici par les trois amis de Job: les biens d'ici-bas ne restent pas aux mains de l'impie, ils passent dans celles du juste.

La demeure du méchant est comparable à une maison d'araignée, à une hutte de gardien; voilà bien deux images de l'insécurité et de l'instabilité. S'il s'endort au sein de l'opulence et de la richesse, à son réveil, tout s'est

évanoui. Dieu n'attend pas à la mort pour punir le méchant, dès ici-bas, l'impie est en proie aux terreurs du jour et aux cauchemars de la nuit. "Les terreurs du jour" (v.20a): ce sont les malheurs causés par le vent d'est il dessèche la végétation et paralyse le travail. Dans le contexte, le vent peut aussi signifier cette force mystérieuse qui disperse le méchant et le fait errer à travers le monde. Il est livré à la vindicte publique: "sans pitié, on le prend pour cible, il doit fuir des mains menaçantes" (v.22). Le méchant est-il dans le malheur? On bat des mains en signe de mépris, on siffle sur lui.

Le sort de l'impie (24,18-24). Dans ce deuxième tableau, Sophar nous décrit les malheurs qui frappent le méchant dans sa personne. Le méchant connaît l'isolement et la plus profonde solitude; "il évite la route des malheurs" (v. 18b), il craint de se faire reconnaître. Sa terre ne produit plus: faute d'eau, impossible d'espérer la récolte; la chaleur brûle le reste de la moisson.

Personne ne se souvient de lui, pas même le sein qui l'a formé. Le sein maternel est caractéristique, il est le siège à la fois de la maternité, de l'amour maternel et de la pitié, il est l'organe qui n'oublie pas. "Une mère oublie-t-elle son nourrisson: cesse-t-elle d'avoir pitié du fruit de son ventre?"¹ Le méchant est descendu pour toujours au shéol,

¹ Is 49,15

"son nom n'est plus mentionné" (v.20b); son injustice a été brisée comme l'arbre a été déraciné.

Pourquoi tant de calamités pour l'impie? Il a maltraité la femme stérile, celle qui n'a pas d'enfant pour la défendre; "il s'est montré dur pour la veuve" (v.21b), celle qui n'a plus de mari pour l'aider et la protéger. Mais Dieu qui attrappe les puissants par sa force, se lève, intervient, et le méchant n'a plus à espérer de sa vie. "Il le laisse s'appuyer sur une sécurité trompeuse" (v.23a): Dieu permet le bonheur de l'impie, mais ce n'est que pour un temps; au milieu de ses méfaits le méchant est surpris, c'est le châtement qui commence.

Au cours de son existence, le méchant a connu une gloire relative, s'il a réussi à s'élever, il fut vite abaissé, comme "L'arroche qu'on cueille" (v.24b): "l'arroche" est cette plante salée, comestible, que les Grecs cueillaient sur les bords de la mer Morte; c'est une plante qui s'élève rapidement, puis disparaît. Sophar termine son discours par cette comparaison riche de sens et de poésie: "et le méchant se fane comme la tête des épis" (v.24c); il meurt après avoir connu l'humiliation et la défaite.

CHAPITRE IV

CONCLUSION DU DIALOGUE (29-31)

Nous abordons le discours final de Job. On remarquera que l'expression est plus solennelle que dans les autres parties de la discussion. Job reprend le thème de ses discours, il résume son exposé en trois parties. C'est d'abord un regard en arrière sur cette félicité passée dont le souvenir est encore vivant à son esprit. En second lieu, il fait le bilan de son malheur présent. Il termine par l'apologie de sa vie où il expose les raisons de son intégrité et de son innocence, problème que ne purent résoudre ses amis.

1. Jours d'antan (29,1-20).

V i e f a m i l i a l e d' a u t r e f o i s (29,1-6).

Dans ce chapitre, Job décrit son bonheur et l'estime dont il jouissait jadis. Qui me fera revivre "ces jours où Dieu veillait sur moi" (v.2a): il souhaite goûter à nouveau les faveurs dont Dieu le comblait. "Ou sa lampe brillait sur ma tête" (v.3a): la lampe et la lumière symbolisent le bonheur; Dieu est la source du bonheur, il le donne à celui qui le mérite par une vie innocente et juste. "Revoir les jours de mon automne" est une belle expression métaphorique, elle signifie revivre l'époque de l'âge mûr c'est-à-dire, le temps des vendanges, de la récolte, de l'abondance; l'époque où on cueille les fruits mûrs où Dieu comble de bénédictions son

CONCLUSION DU DIALOGUE

126

serviteur. Reverrai-je ce temps où mes fils vivaient près de moi alors que le bonheur familial régnait dans ma maison! C'était l'époque où le lait et le miel coulaient en abondance: "quand mes pieds baignaient dans le laitage" (v.6a). Ce sont des termes hyperboliques. "Et du rocher coulaient des ruisseaux d'huile" (v.6b): en Palestine, à cette époque, l'huile était pressée dans les cavités de rochers et coulait dans des fosses.¹

R e l a t i o n s s o c i a l e s d u p a s s é (29,7-10; 21a-25)². C'est à la porte de la ville, sur la place publique, que les Anciens, les notables, les chefs discutent et exercent la justice; Job venait se joindre à eux. "A ma vue, les jeunes gens se retiraient et les vieillards restaient debout" (v.8): le poète oppose ici les vieillards et les jeunes gens; quand Job apparaît sur la scène, on se groupe autour de lui, les jeunes en guise de respect, laissent s'approcher les vieillards, ceux-ci restent debout pour l'entendre. Même les plus hauts dignitaires témoignent de leur respect et de leur attention, "et mettaient la main sur leur bouche" (v.9b); ils se taisaient pour écouter les sages paroles de Job.

1 C. Larcher, O.P., op. cit., p.122

2 Les vv 21a-25 après le v. 10

CONCLUSION DU DIALOGUE

127

Les chefs restent bouche bée devant lui, "leur langue se collait au palais" (v.10b), c'est-à-dire, ils se taisent puis l'écoutent. "A chaque pause, nul ne répliquait, et sur eux, goutte à goutte, tombaient mes paroles" (v.22): on ne trouvait rien à redire à son enseignement, il prenait le temps d'exposer ses idées et de les faire saisir une à une. Le poète ajoute une comparaison fort heureuse. La pluie est le bienfait par excellence tout comme les paroles de Job; comme une terre assoiffée attend la pluie, ainsi attendaient-ils ma parole. La joie qui animait son visage les surprenait tous: "Si je leur souriais, ils n'osaient y croire, ils recueillaient sur mon visage tout signe de faveur" (v.24). Son ascendant sur eux était si grand, que Job pouvait dire: "Je leur traçais d'autorité la route à suivre, tel un roi installé parmi ses troupes, et je les menais partout à mon gré" (v.25). Après l'entrevue avec les princes, sur la place publique, voici l'heure du départ: Job prend la tête, indique la route à suivre. L'expression "tel un roi" suggère l'idée d'un cortège royal mené par Job; l'auteur exprime le bonheur de Job et la considération dont il est entouré pour le bien qu'il fait autour de lui.

R é p u t a t i o n e x c e l l e n t e d' a n t a n (29, 11-20). Le bonheur de Job, loin d'exciter l'envie, attirait les bénédictions et lui conciliait la bienveillance de tous: "mon éloge résonnait dans toute oraille, et je trouvais

CONCLUSION DU DIALOGUE

128

faveur à tous les yeux" (v. 11): il jouissait d'une excellente renommée; on aimait l'entendre et lui rendre hommage; il se faisait le défenseur des faibles, du pauvre et de l'orphelin. Eliphaz n'avait-il pas affirmé (22,9), que Job n'avait pas pitié de la veuve et opprimait l'orphelin, il contredit ce témoignage: "La bénédiction du mourant se posait sur moi et je rendais la joie au coeur de la veuve" (v.13): c'est-à-dire, la bénédiction du miséreux montait vers moi et je rendais la joie au coeur de la veuve.

Le poète exalte la justice de Job dans un langage vraiment poétique: "J'avais revêtu la justice comme un vêtement" (v.14a): c'est le sentiment de la justice qui couvre, qui protège le faible contre le fort; la justice, la honte sont comme un vêtement qui le protège et lui donne une bonne ou une mauvaise réputation. "J'avais l'équité pour manteau et turban" (v.14b): Job affirme ainsi que la justice s'identifiait à sa vie.

Il aimait particulièrement secourir les déshérités, les délaissés et les infirmes. Il était "les yeux de l'aveugle" (v.15a), il éclairait celui qui était dans l'erreur ou aux prises avec la justive. Il partageait ses biens avec les pauvres, "c'était moi le père des pauvres" (v. 16a); devant le tribunal, il défendait la cause de l'indigent, c'était là un bon moyen d'exercer la justice; il s'intéressait même à la cause d'un inconnu! "La cause d'un inconnu, je l'examinais"

CONCLUSION DU DIALOGUE

129

(v.16b). Job lutte contre l'injustice "je brisais les crocs de l'homme inique" (v. 17a). L'auteur compare le méchant à une bête fauve qui cherche à dévorer le faible. Job arrache des mains du méchant le pauvre sans défense.

Le palmier sert de comparaison pour désigner la fierté et la longévité du patriarche. "Je mourrai dans ma fierté, après des jours nombreux, comme le palmier" (v. 18). Comme l'eau et la rosée donnent au palmier la vigueur et la vie, ainsi la prospérité de Job lui assurait une heureuse et longue vie. Sa force rebondirait comme un arc.

2. Misère du temps présent (30,1-31).

J o b e s t l a r i s é e d e j e u n e s g e n s e t d e s m i s é r a b l e s (30,1-15). Après ce retour sur son bonheur et ses illusions d'antan, Job retombe dans la réalité du temps présent. "Et maintenant", ce mot d'introduction oppose la situation présente de Job, à sa condition antérieure. Il se voit la risée des jeunes gens. Jadis, ceux-ci l'entouraient de respect; les vieillards eux-mêmes ont envers lui des attitudes différentes. Le langage de Job est dur et méprisant. Je suis la risée, dit-il, "de gens qui sont plus jeunes que moi, et dont les pères étaient trop vils à mes yeux, pour les mêler aux chiens de mon troupeau" (v.1): ces gens plus jeunes que lui, ce sont des gamins, et ils sont de basse extraction; leurs pères n'étaient que des misérables,

CONCLUSION DU DIALOGUE

130

je les méprisais trop pour les mettre avec les chiens de mon troupeau.

L'existence de ces parias, laisse deviner un climat social de niveau peu élevé. Job vient de dire qu'il n'aurait pas voulu les mettre parmi les chiens de ses troupeaux, à plus forte raison s'ils sont des êtres faibles: "ils avaient perdu toute vigueur" (v. 2b); ils étaient sans force et Job n'aurait pas voulu s'en servir.

Les privations, la misère et la faim, ont réduit à néant les forces de ces malheureux. Ils rôdent à travers la campagne en quête de racines, de plantes sauvages pour s'en nourrir; ils ne trouvent pas d'autre nourriture que l'arrosche, les feuilles des buissons, les herbes et les racines de la steppe; leur pain, ce sont les racines du genêt, ce dont se nourrissent les chameaux.

Expulsés de leur milieu social et reconnus comme des voleurs de profession, ils doivent trouver refuge dans des abris naturels ou "dans les grottes et les crevasses du rocher" (v. 6b). C'est là qu'ils partageaient leur triste vie avec les animaux et leur cri se mêlait à celui des bêtes: "Des buissons, on les entendait braire, ils s'entassaient sous les chardons" (v.7): l'auteur emploie "entasser" et "chardons" pour exprimer le supplice qu'endurait ces parias; ils étaient pressés les uns contre les autres sous les chardons, sorte d'ortie qui atteint une certaine proportion dans

CONCLUSION DU DIALOGUE

131

les terres incultes.

"Leurs fils de même sont un vile engeance, des êtres sans nom que le pays rejette" (v.8): le poète remet en scène les fils des misérables dont il a décrit les moeurs. Ces gens de basse extraction sont des fils d'homme vil, sans nom, sans réputation, rejetés de leur milieu, on les compte pour rien. Ce sont eux qui maintenant se moquent de moi et attirent la risée publique; je suis devenu le sujet de leur conversation, "voilà qu'ils me chansonnent" (v.9a): je suis leur fable. Je leur suis un sujet d'horreur, ils crachent devant moi sans aucune réserve. Dieu étant intervenu, eux se jettent sur moi: "Et parce qu'il a détendu mon arc et m'a terrassé, ils rejettent le mors de leur bouche" (v.11): Dieu a détendu la corde de l'arc de Job, il l'a terrassé; ces misérables se jettent sur Job.

Le style du poète relève de l'hyperbole: il compare les injures dont le patriarche est l'objet, au siège et à l'assaut d'une ville. Il s'agit de ses propres amis dont le mépris est si grand qu'il engendre l'injustice. Ce sont comme des troupes qui montent à l'assaut: "me lancent des pierres comme projectiles" (v.12b), je suis saisi d'effroi, je suis sans issue, personne ne peut les arrêter. "Ils pénètrent comme par une brèche et je suis roulé sous les décombres" (v.14). Les ennemis de Job sont comparés aux troupes qui montent à l'assaut: elles sèment l'effroi et dévastent

CONCLUSION DU DIALOGUE

132

tout, elles font même des brèches dans les murailles, elles pénètrent partout; "et je suis roulé sous les décombres" (v. 14b), phrase très expressive, elle traduit la désolation qui suit le combat. Il n'y a plus d'espoir "les terreurs se tournent contre moi" (v.15a): comme la nuée que le vent emporte, mon espoir de salut s'est évanoui sans retour.

J o b a t t a q u é p a r D i e u (30,16-23). Job revient à sa douleur; ses forces diminuent chaque jour davantage "la vie en moi s'écoule" (v.16a): sa vie s'écoule sous les coups de la douleur; il est saisi par la douleur: "les jours de peine m'ont saisi" (v.16b). Mais la nuit, les souffrances sont plus vives. "Le mal perce mes os", c'est-à-dire la douleur me ronge; "les plaies ne dorment pas" (v.17) équivaut à dire que les souffrances l'empêchent de fermer l'oeil. Voici une image bien saisissante: "Avec grande force, il (Dieu) m'a pris par le vêtement, serré au col de ma tunique" (v.18): Dieu est comparé à un lutteur qui attrape son adversaire par le vêtement et l'étreint par le cou: c'est une comparaison qui montre comment l'épreuve l'étreint. Il a connu aussi l'humiliation: "Il m'a jeté dans la boue, je suis comme poussière et cendre" (v.19); ces trois mots: boue, cendre et poussière, sont synonymes, ils traduisent l'ignominie à laquelle fut réduit le juste souffrant.

Même la prière ne donne pas de répit à Job: Dieu ne répond pas à sa supplication. "Je crie vers Toi et tu ne me

CONCLUSION DU DIALOGUE

133

réponds pas; je me présente et tu restes distrait" (v.20); c'est-à-dire, je me tiens en ta présence et tu ne fais pas attention à moi.

Job sent peser sur lui le poids de Dieu. "Tu es devenu cruel à mon égard, ta main vigoureuse sur moi s'acharne" (v.21): la force divine l'écrase sans répit. Voici une autre image: "Tu m'emportes à cheval sur le vent, tu me ballottes par la tempête" (v.22): "tu me ballottes" signifie, flotter à tout vent, devenir le jouet d'un autre; cet autre, c'est Dieu. C'est un langage fort bien imagé: Job est ballotté par la tempête, telles des feuilles sans vie emportées par le vent.

Ce qui l'attend, c'est le shéol: "tu me retires vers la mort, vers le rendez-vous de tout vivant" (v.23). Pourtant Job a été juste (30,24-26). Job sent venir la mort, il fait un profond examen de conscience. Pourtant il n'a point brutalisé le pauvre qui l'implorait; non seulement il ne l'a pas repoussé, il l'a traité avec compassion et il s'est associé à son malheur. "N'ai-je pas pleuré sur tous ceux dont la vie est dure" (v.25a): ceux dont les jours sont pénibles. Le procédé antithétique est remarquable ici: "J'espérais le bonheur, et le malheur est venu; j'attendais la lumière: voici l'obscurité" (v.26): antithèse entre ce qu'on espère et ce qui arrive; opposition entre le bonheur et le malheur, la lumière et l'obscurité. La bonne conduite

CONCLUSION DU DIALOGUE

134

de Job lui permettait d'espérer un meilleur destin.

Plainte de l'infortuné (30,27-31). Job ressent un profond abattement: chaque jour qui se présente, dit-il, est un jour d'affliction, ses entrailles sont constamment émues de douleur. Il n'a personne pour partager sa peine. "Si je m'avance l'air sombre, nul ne me console, si je me dresse dans l'assemblée, c'est pour crier" (v.28): si je suis accablé par le malheur, tous me fuient: "Je suis devenu le frère des chacals et le compagnon des autruches" (v.29); ces deux termes "chacals et "autruches" se correspondent, à cause des gémissements qui caractérisent les animaux auxquels Job s'associe. Les chacals courent le désert d'où le nom symbolique, "lieu des chacals"; l'autruche y fait entendre son cri lugubre, d'où on la désigne "la fille du désert".

Après avoir longuement voulu traduire les peines morales qui minent Job, l'auteur nous décrit, dans un style imagé, ses douleurs. "Ma peau sur moi s'est noircie, mes os sont brûlés par la fièvre" (v.30): "peau noircie" signifie que l'ulcère malin altère la couleur de la peau. Le mot fièvre désigne la chaleur, le feu intérieur causé par un foyer d'infection qui attaque non seulement la chair mais aussi les os. Job termine sa plainte sur un air de tristesse. La harpe et la flûte, qui auraient dû accompagner son existence heureuse, sont accordées aux airs de deuil. "La voix des

CONCLUSION DU DIALOGUE

135

pleureurs" (v.31b) désigne la plainte funèbre.

3. L'apologie de Job (31,1-37).

Job commence un examen de conscience détaillé, qui manifeste une très grande délicatesse de conscience (31, 1-34). Il est prêt maintenant à affronter son adversaire (31, 35-37). L'élévation des sentiments, dans l'examen de conscience, est telle qu'elle prélude à la morale du Nouveau Testament.

P a c t e d e p u r e t é (31,1-4). Job s'est imposé une véritable loi: "j'avais fait un pacte avec mes yeux" (v.1a): sa délicatesse de conscience est telle, qu'il ne permet pas à ses yeux de s'arrêter sur une vierge, car les regards commandent le coeur. Il s'interdit les fautes intérieures les plus secrètes. Il ne se demande pas quelles seraient les conséquences de ses actes, il déclare seulement qu'il a évité même l'occasion de péché.

Les versets 2,3,4 ont une certaine dépendance, un enchaînement logique. Ils transmettent cette idée: Dieu devrait donner le malheur en partage au méchant, or il se trouve que c'est le juste le plus scrupuleux qui est victime, Job n'a-t-il pas le droit de compter sur le bonheur, puisqu'il est juste? Mais Dieu semble faire abstraction de ses bonnes actions. Job semble abonder dans le sens de la morale courante enseignée par ses amis; le malheur guette le méchant

CONCLUSION DU DIALOGUE

136

(18,12). Mais il a affirmé que l'expérience contredit cette théorie et, quand il a parlé du malheur, c'était pour dire qu'il épargnait le coupable.

D r o i t u r e d a n s l e s é c h a n g e s (31, 5-6).

Le poète multiplie à dessein les mots métaphoriques: la route la marche, le pied, les pas, pour signifier que Dieu fait attention aux moindres actions des hommes. "Ai-je fait route avec le mensonge, pressé le pas vers la fausseté" (v.5)?

"Marcher avec le mensonge", c'est prendre le mensonge pour compagnon et pour guide de ses oeuvres. "Pressé le pas vers la fausseté" signifie commettre des fraudes dans les échanges ou dans les ventes au poids.

"Qu'il me pèse sur une balance exacte: lui, Dieu, reconnaîtra mon innocence" (v.6)! Le poète donne un sens métaphorique à ce verset: "une balance exacte", c'est la balance de la justice, par opposition à la balance des tromperies, balance fausse. "Chez les Egyptiens, le coeur du mort était placé sur un plateau de la balance, et la vérité, représentée par l'image de la déesse Mat, était placée sur l'autre plateau. C'est alors qu'avait lieu la confession négative¹.

C o n v o i t i s e d e s b i e n s d' a u t r u i (31,7-8). "Si mes pas ont dévié du droit chemin" (v.7a): le droit chemin est celui tracé par Dieu et indiqué aux hommes par

1 Paul Dhorme, op. cit., p.412

CONCLUSION DU DIALOGUE

137

Moïse: Yahvé me dit:

"Lève-toi d'ici, descends en toute hâte, car ton peuple a prévariqué, lui que tu as fait sortir d'Égypte. Ils n'ont pas tardé à s'écarter de la voie que je leur avais prescrite: ils se sont fait une idole de métal fondu"¹.

A cette énumération: le pied, les yeux, le coeur, s'ajoute comme naturellement la main. En effet, la main est symbole d'action, on lui attribue la souillure occasionnée par le péché, ou la pureté que procure la justice. Si sa protestation d'innocence n'est pas reconnue, Job souhaite qu'un autre récolte ce qu'il a semé ou que les rejetons de la semence soient arrachés. Il est normal et juste que le semeur mange les produits de sa terre et que celui qui plante profite de son travail, "ils ne plantent pas pour qu'un autre mange"². Voir récolter par un autre ce qu'on a semé soi-même c'était là une grande punition.

A d u l t è r e (31,9-12). Après avoir parlé des fautes en général, Job en précise quelques-unes. D'abord l'adultère, "Si mon coeur fut séduit par une femme" (v.9a): il s'agit de la femme mariée du prochain. Le coeur suit les yeux, Job l'a fait remarquer; il s'interdisait de regarder même une jeune fille (v.1), à plus forte raison, une femme mariée. "Si j'ai épié à la porte de mon prochain" (v.9b): l'adultère guette le crépuscule et surveille pour surprendre l'absence du mari.

1 Dt 9,12
2 Is 65,21

CONCLUSION DU DIALOGUE

138

Si Job s'est rendu coupable d'une telle faute, "que ma femme tourne la meule pour autrui" (v.10a): il réclame pour elle, qu'elle devienne la servante, la concubine d'un autre "et que d'autres aient commerce avec elle" (v.10b)! Cela explique l'horreur de Job pour le péché d'adultère. Il confesse qu'il aurait commis une faute criminelle, passible de mort et de la colère divine. Il aurait "allumé un feu qui dévore jusqu'à la Perdition et aurait consumé toutes mes récoltes" (v.12): l'adultère est comparé à un feu et à des charbons, ce feu s'oppose à celui allumé par la colère divine, il ne fait pas qu'anéantir les récoltes, il va jusqu'au shéol souterrain.

D r o i t d e s s e r v i t e u r s (31,13-15). Job s'interroge sur l'attitude qu'il a eue envers les serviteurs et les esclaves. Il ne se souvient pas d'avoir lésé son prochain. La loi d'alors maintenait une certaine humanité entre les maîtres et les serviteurs, cependant les droits des esclaves étaient réduits à un minimum¹. "Que ferai-je quand Dieu surgira" (v.14a)? Le verbe surgir est bien choisi pour exprimer que Dieu se lève afin de juger l'humanité, lui faire subir l'examen et imposer les sanctions; "lorsqu'il fera l'enquête, que répondrai-je" (v.14b)?

Pourquoi Job a-t-il respecté le droit de ses subordonnés? "Ne les a-t-il pas créés comme moi dans le ventre?

¹ Ex 21,1-11

CONCLUSION DU DIALOGUE

139

Un même Dieu nous forma dans le sein" (v.15): l'esclave et le maître sont égaux dans la conception et la naissance, comme ils le sont dans la mort. Ils ont été formés non dans le même sein, mais par le même créateur; "un même Dieu nous forma dans le sein" (v.15b): Dieu seul peut former l'embryon et l'amener à terme, il dispose des parties du fœtus, il organise ainsi le corps humain. Voilà bien un fait qui prouve l'égalité humaine et inspire le respect d'autrui.

J u s t e s a l a i r e (31,38-40)¹. Si je n'ai pas été juste, que la terre m'en soit témoin et qu'elle reste pour moi inculte! La terre est un témoin, Job la personnifie: elle a une bouche dans laquelle elle engloutit le sang répandu, elle crie vengeance comme le sang innocent, elle proteste contre celui qui l'a usurpée. "Si j'ai mangé de ses produits sans l'avoir payée, fait soupirer ses ouvriers" (v.39): c'est-à-dire, si j'ai profité de ce qui appartient aux autres et fait souffrir, affligé l'âme des ouvriers par quelque injustice; alors que Dieu me punisse; que la terre cultivée devienne comme une terre en friche, "qu'au lieu du froment y poussent les ronces, à la place de l'orge, l'herbe fétide" (v.40a)! L'orge et l'herbe fétide s'opposent: l'orge et le froment sont les produits les plus appréciés; l'herbe fétide,

1 On place les vv. 38-40 après le v.15

CONCLUSION DU DIALOGUE

140

c'est l'ortie puante, ortie morte, sorte d'ivraie, plante qui pousse dans les terres incultes, elle n'est bonne qu'à être brûlée.

B i e n f a i s a n c e (31,16-20). Après les oeuvres de justice, celles de miséricorde. "Ai-je été insensible aux besoins des faibles, laissé languir les yeux de la veuve" (v. 16)? A-t-il été ému en face de la misère, a-t-il aidé l'indigent, l'orphelin et la veuve? L'expression "laissé languir les yeux de la veuve" signifie, a-t-il fait attendre la veuve qui demandait du secours, ou même a-t-il refusé ce qu'elle désirait. Job ne serait pas satisfait si des orphelins, à côté, ont faim: "Ai-je mangé seul mon pain, sans le partager pour l'orphelin"(v.17)? Toutes ces choses, Job les a faites depuis son enfance, il n'a pas attendu l'âge mûr, car "Dieu, dès mon enfance, m'a élevé comme un père, guidé depuis le sein maternel" (v.18)! La charité de Job ne fait pas que partager le pain avec l'indigent, elle lui fournit le vêtement; aussi la bénédiction du pauvre montait vers lui. "Sans que leurs reins m'aient béni, que la toison de mes agneaux les ait réchauffés" (v.20)?

P a s d' h o s t i l i t é c o n t r e l' i n n o c e n t (31,21-23). Job affirme sans crainte n'avoir point abusé de son autorité lorsqu'il avait à juger un innocent au tribunal public. S'il s'était rendu coupable de quelque abus, "qu'alors mon épauLe se détache de ma nuque et que mon bras se rompe

CONCLUSION DU DIALOGUE

141

au coude" (v.22)! Style bien oriental, imagé et métaphorique: le bras symbolise le fléau de la balance et la main, le plateau; si j'ai jugé injustement, alors que mon bras se détache en guise de châtiment! "La terreur de Dieu fondrait sur moi, je ne tiendrais pas devant sa majesté" (v.23): c'est bien la crainte de Dieu qui dicte à Job toute sa conduite.

A v a r i c e e t s u p e r b e (31,24-25). "Ai-je placé dans l'or ma confiance et dit à l'or fin: "C'est toi ma sûreté" (v.24)? "L'or fin" désigne l'or pur, mais aussi l'argent de l'avare qui fait un dieu de sa fortune. Mais Job ne place pas son espoir et sa joie dans les richesses; il met en pratique ce conseil d'Eliphaz: "Shaddaï sera pour toi des lingots d'or et de l'argent en monceaux" (22,25). L'objet de la confiance, de la sécurité est souvent la fortune, l'abondance et la richesse. "Me suis-je réjoui de mes biens nombreux, des richesses acquises par mes mains" (v.25)? L'expression "par mes mains" signifie que la main est l'organe qui reçoit l'argent, détient la fortune; si Job possède quelques biens, il les a acquis en toute justice, et au prix de son travail.

I d o l â t r i e (31,26-28). Le culte du soleil et de la lune était courant dans l'Ancien Orient, Job se serait-il laissé prendre? "Mon coeur, en secret, s'est-il laissé séduire, pour leur envoyer de la main un baiser" (v.27)? L'expression "mon coeur en secret" c'est-à-dire en cachette, pour marquer la façon clandestine du culte idolâtrique envers le soleil et

CONCLUSION DU DIALOGUE

142

la lune. "Envoyer de la main un baiser" signifie que l'acte d'adoration s'accompagne de la main portée à la bouche, c'est la forme primitive de l'adoration. Job confesse que "ce serait encore un faute criminelle, car j'aurais renié le Dieu suprême" (v.28): "Le Dieu suprême" est Dieu qui est au-dessus des astres. Renier Dieu, c'est un crime monstrueux, c'est substituer les créatures d'en haut, à leur Créateur.

P l a i s i r à l' i n f o r t u n e d e l' e n n e m i (31,29-30). Job considère comme une faute sérieuse, de se réjouir du malheur de son ennemi. "Ai-je pris plaisir à l'infortune de mon ennemi, exulté quand le malheur l'atteignait" (v.29): Job n'a pas connu cette satisfaction qu'éprouvent certains, de voir leur ennemi plongé dans l'épreuve. Il suivait cette règle déjà formulée: "il faut aider l'ennemi dans ses difficultés"¹. Job s'abstient de pécher en parole, de toute imprécation; l'imprécation est familière aux orientaux, elle a souvent pour objet la mort de quelqu'un.

H o s p i t a l i t é d e J o b (31,31-32). L'hospitalité de Job fut remarquable. Les gens de sa tribu et sa parenté l'attestent: "Qui donc n'a-t-il pas rassasié de viande" (v. 31b)? L'hospitalité, si prisée en Orient, est l'occasion d'une consommation abondante de viande.² Plusieurs bénéficiaient de sa cordialité: ceux de sa tente, l'étranger et le

1 Ex 23,4-5

2 C. Larcher, O.P., op. cit., p. 132, note a.

CONCLUSION DU DIALOGUE

143

voyageur. "Jamais étranger ne coucha dehors, au voyageur ma porte restait ouverte" (v.32).

R e s p e c t h u m a i n (31,33-34). Job affirme sa franchise: "Ai-je dissimulé aux hommes mes péchés, caché ma faute dans mon sein" (v.23)? Il laisse entendre qu'il n'a aucun reproche de sa conscience, il n'a point dissimulé de fautes. L'expression "caché dans son sein" est une belle métaphore pour désigner: voiler, dissimuler, cacher quelque chose: les nomades avaient l'habitude de cacher dans leur sein, faute de poches, les objets qu'ils emportaient avec eux.

Job n'a rien à cacher, il ne craint pas l'opinion publique et il n'a aucun respect humain. Il s'est toujours montré en public comme quelqu'un qui ne craint pas le jugement des hommes; il est prêt même à paraître devant Dieu. "Le mépris des familles ne l'effraye pas", l'intégrité de sa vie lui mérite la faveur de ses contemporains.

L e d é f i u l t i m e (31,35-37). Le dernier mouvement de Job sera un appel au tribunal de Dieu; il souhaite que le jugement se fasse au grand jour. Il demande que Dieu l'écoute: "Oh! qui fera donc que Dieu m'écoute" (v.35)? C'est avec Dieu que Job a voulu débattre sa cause lorsqu'il a prononcé ce dilemme: "puis appelle et moi, je répondrai ou bien je parlerai et tu me répliqueras" (13,22-23); Job cherche Dieu et veut exposer ses arguments, mais jusqu'ici Dieu est resté muet. Job a continué de parler seul, il a tout dit:

CONCLUSION DU DIALOGUE

144

"que Shaddaï me réponde"

"Le libelle qu'aura rédigé mon adversaire" (v.35b), c'est un réquisitoire; Job ne demande pas que son adversaire l'écrive, c'est déjà fait. Quel est donc cet adversaire? C'est le parti adverse, pris au sens général, car rien ne prouve qu'il s'agit de Dieu ou de ses amis. Job est confiant en son intégrité, ce libelle fera son honneur, "il veut le porter sur son épaule et le ceindre comme un diadème" (v. 36): l'expression "porter sur son épaule", c'est mettre une chose bien en évidence. Loin de rougir du libelle d'accusation, Job le portera comme un trophée, comme une couronne de gloire sur sa tête.

Il comparaitra alors devant son juge, non comme un accusé, mais dans l'attitude et avec la fierté d'un prince. "Je lui rendrai compte de tous mes pas et je m'avancerai vers lui comme un prince" (v.37): "mes pas" équivaut à mes actions, cette métaphore est bien dans le génie de la langue hébraïque. Job ne redoute pas de se présenter devant n'importe qui; il est fier même de ce que son adversaire a pu inventer contre lui. C'est pourquoi il ajoute: "et je m'avancerai vers lui comme un prince" (v.37b). Sur cette protestation d'innocence et sur cet appel au tribunal suprême, s'achève l'admirable péroraison de Job.

CHAPITRE V

DIEU AFFRONTÉ JOB (38,1-42,2;40,3-5;42,7-9)

Dieu doit intervenir et il intervient du sein de la tempête (38,1); dans la mentalité sémitique, c'est dans la tempête que Dieu se manifeste. Cette section comprend: le discours de Dieu (38,1-40,2); la soumission de Job (40,3-5); Dieu loue Job et blâme les trois sages (42,7-9).

1. Le discours de Dieu (38,1-40,2).

Le discours de Yahvé est le poème le plus riche de la poésie inspirée. Dans ce discours, le poète décrit dans un style imagé et métaphorique, les merveilles de la création. Il montre combien il est vain de vouloir parler de la nature de Dieu et de ses oeuvres, aussi il laisse parler Dieu. Yahvé s'adresse uniquement à Job, il ne tient pas compte des trois amis. La forme du discours est un long interrogatoire qui va confondre le patriarche. Dieu est le grand séparé, il ne peut se manifester à l'homme que par les événements: "Yahvé répondit à Job du sein de la tempête" (v.1); la tempête donne simplement le cadre dans lequel résonne la parole de Yahvé, la tempête est, comme l'orage, le siège des théophanies.

La terre, édifice divin (38,2-7). "Quel est celui qui brouille mes conseils" (v.2a)? Parmi les attributs divins, on distingue: la sagesse, la force, l'intelligence et aussi le "conseil" qui fait partie au même titre que

les autres attributs divins; le "conseil" signifie "providence". Job parle de la providence de Dieu sans rien comprendre: "par des propos dénués de sens" (v.2b). Yahvé ordonne à Job de ceindre ses reins, c'est-à-dire à se préparer au combat, à une besogne difficile; comme un brave, comme un homme viril. Les reins sont la partie du corps que tout guerrier doit serrer avant le combat.

Yahvé évoque maintenant les origines de la création afin de mieux faire comprendre à Job, la notion de sa providence, il le fait assister à la naissance des choses. "Où étais-tu quand je fondai la terre" (v.4a)? A l'origine, Dieu fonda la terre, mais à ce moment où était Job? "Parle, si ton savoir est éclairé" (v.4b). Le verbe "parler" équivaut à répondre, renseigner, mais à condition que Job connaisse la vérité.

Yahvé compare la création à la construction d'un édifice. La terre est l'édifice, les fondements sont posés, il s'agit d'en régler les proportions. Mais c'est Dieu, l'architecte du monde, il a tout pensé et a fixé les mesures. "Qui tendit sur elle le cordeau" (v.5b): "tendre un cordeau" c'est indiquer les préliminaires de la construction. Les colonnes sont des socles; "Sur quel appui s'enfoncent ses socles (v.6a)? Aux fondements, on oppose la pierre d'angle ou tête d'angle: "qui posa sa pierre angulaire" (v.6b)?

Mais c'est au son de la musique qu'on inaugure un édifice: "parmi le concert joyeux des étoiles du matin" (v.7a). L'homme n'est pas dans le cadre de la création, il n'existe pas encore, ce sont les astres qui donnent le concert. Les "étoiles du matin" annoncent le jour, la lumière, le bonheur; elles sont comparables aux "fils de Dieu" c'est-à-dire, aux anges. Souvent dans les psaumes on invite les anges, le soleil, la lune et les étoiles à chanter, à répéter la louange divine.¹

La mer, expression de la vie humaine (38,8-11). Après la création de la terre, voici la mer grande et étendue! "Qui enferma la mer à deux battants, quand elle sortit, bondissante, du sein maternel" (v.8)? Les deux verbes sortir et bondir expriment que la mer sort de la terre comme une source; elle est comparable à un enfant nouveau-né qui sort du sein de sa mère. Elle est cet enfant nouveau-né qu'il faut maîtriser. Tout comme un enfant, elle a besoin d'être emmaillottée: "quand je mis sur elle une nuée pour vêtement et fis des nuages sombres ses langes" (v.9); la mer a pour vêtement les nuages, le maillot du nouveau-né est le nuage sombre qui enveloppe l'enfant.

Comme l'enfant, la mer deviendra adulte, on lui posera des lois: "quand je découperai pour elle sa limite et

¹ Ps 148,2-3

DIEU AFFRONTÉ JOB

148

plaçai portes et verrou" (v.10): Yahvé met des limites aux eaux de la mer, elles doivent s'arrêter à un point marqué du littoral. "Tu n'iras pas plus loin, lui dis-je" (v.11a): la parole de Yahvé sera le frein aux flots déchaînés: "ici se brisera l'orgueil de tes flots" (v.11b). La mer agitée ne doit pas couvrir la terre, mais s'arrêter aux limites fixées par Yahvé.

L' a u r o r e , n o u v e a u m a t i n (38,12-15). Le génie du poète personnifie le matin et prend l'aurore comme sujet de l'allégorie. "As-tu, une fois dans ta vie commandé au matin, assigné l'aurore à son poste" (v.12)? L'aurore a des paupières, cette expression n'est qu'un rappel (3,9;14,10); l'aurore connaît l'endroit qui lui est assigné, mais c'est Dieu qui lui donne cette indication: "il fait connaître son coucher au soleil"; dans le monde sidéral, non seulement les astres, mais aussi les météores ont leur place marquée par l'ordre divin.

"Pour qu'elle saisisse la terre par les bords et en secoue les méchants" (v.13): la terre est comparée à un tapis sur lequel se joue le méchant, il s'amuse la nuit. Quand l'aurore arrive, elle saisit "les bords" du tapis et le secoue. Secouer signifie, se débarrasser d'une chose, faire disparaître; dans le contexte, c'est un rappel des méchants qui sont comme la poussière sur le tapis de la terre, quand vient l'aurore, l'impie disparaît.

DIEU AFFRONTÉ JOB

149

"Alors elle la change en argile de sceau et la teint comme un vêtement" (v.14); l'aurore donne de la couleur aux objets, à la terre. "L'argile de sceau" évoque la cire à cacheter, l'aurore donne à la terre sa forme, comme la cire sous le cachet. Elle apparaît vêtue d'un riche vêtement, c'est la coloration que l'aurore donne aux objets.

Les méchants prennent l'ombre pour la lumière; pour eux, la nuit est le jour (24,17), lorsque l'aurore apparaît, c'est comme si la lumière disparaissait; "elle ôte aux méchants leur lumière, brise le bras qui se levait" (v.15); la main et le bras sont le siège de la force de l'homme; dans la lumière, l'impie ne peut plus agir, il est vaincu.

L'insondable abîme (38,16-18). Non seulement l'origine des êtres créés, échappe à la connaissance de l'homme, mais les profondeurs des abîmes lui sont mêmes inaccessibles. "As-tu pénétré jusqu'aux sources marines, circulé au fond de l'abîme" (v.16)? Les "sources marines" ce sont les profondeurs d'où jaillit l'eau qui remplit l'immense réservoir qu'est la mer. C'est bien au fond de l'abîme que se trouve le lieu infernal, "les portes de la Mort te furent-elles montrées, as-tu vu les portiers du pays de l'Ombre (v. 17)? Les portiers ce sont les personnages que l'on aborde à l'entrée du shéol, séjour des morts.

"As-tu quelque idée des étendues terrestres ? Parle, si tu sais tout cela" (v.18): Yahvé fait appel aux connais-

sances de Job; les dimensions terrestres échappent totalement à son faible savoir, il n'a pas d'idée des profondeurs de l'abîme pas plus que des dimensions de la terre.

L u m i è r e e t t é n è b r e s (38,19-21). "De quel côté habite la lumière, et les ténèbres, où résident-elles" (v.19)? Le poète laisse entendre clairement que la lumière est une entité distincte du soleil et de la lune. Les Anciens savaient par expérience que chaque soir, la lumière regagne son domicile et les ténèbres apparaissent.

"Pour que tu puisses les conduire dans leur domaine" (v.20a): conduire signifie acheminer, introduire à leur lieu assigné par Dieu dès leur origine. L'auteur met un peu d'ironie dans le récit: "Si tu le sais, c'est qu'alors tu étais né, et tu comptes des jours nombreux" (v.21)! Ce vers rappelle cet autre vers d'Eliphaz: "es-tu né le premier homme et as-tu enfanté avant les collines" (v.15,7)? Le poète suppose que Job ait assisté à l'oeuvre de la création.

P h é n o m è n e s a t m o s p h é r i q u e s (38,22-29). Dans la Bible, les phénomènes atmosphériques sont d'un usage fréquent; par ces signes, Dieu transmet ses volontés et manifeste sa puissance. "Es-tu parvenu jusqu'aux dépôts de neige? As-tu vu les réserves de grêle" (v.22)? Les réserves signifie: "réservoir", "trésor". La réserve de grêle, c'est la réserve, le grenier, la cave, le cellier qui garde pour les grands jours de Yahvé, ce qui servira aux jours de vengeance:

DIEU AFFRONTÉ JOB

151

ce sont les jours "que je ménage pour les temps de détresse, pour les jours de bataille et de guerre" (v.23). Dieu garde dans ces réservoirs: les tempêtes, les pluies, la grêle surtout pour l'heure des combats. Ce bref passage du livre de Josué en donne une preuve:

"Or, tandis qu'ils fuyaient devant Israël à la descente de Bet-Horôn, Yahvé lança du ciel sur eux jusqu'à Azéga d'énormes grêlons qui les assommèrent. Il en mourut plus sous les grêlons que sous le tranchant de l'épée des Israélites"¹.

"De quel côté se dissipe l'éclair, lorsqu'il répand sur terre des étincelles" (v.24; cette périphrase signifie qu'il s'agit tout simplement de la foudre. Après la foudre vient l'averse:" qui perce un canal pour l'averse, fraie la route aux roulements du tonnerre" (v.25)? Nous avons un langage bien métaphorique; le poète fait ressortir ces deux mots: roulements de tonnerre et l'averse. Il s'agit ici de la pluie torrentielle, celle qui emporte tout sur son passage, elle est parfois appelée le ruisseau de Dieu; "les rivières de Dieu regorgent d'eau"².

Le désert est inhabité et inhabitable et cependant Yahvé y fait pleuvoir:"pour faire pleuvoir sur une terre sans hommes, sur le désert que nul n'habite" (v.26): l'homme ne

1 Jos 10,11

2 Ps 65,10b

DIEU AFFRONTÉ JOB

152

penserait pas à dispenser la pluie à une terre inculte comme celle du désert et cependant Dieu y fait pleuvoir. "Terre sans homme" c'est une terre inhabitée. L'expression "abreuver les solitudes désolées" (v.27a), laisse croire que Dieu intervient pour d'autres êtres que l'homme; il fait pousser l'herbe sur la steppe, la pluie vient en son temps pour abreuver les animaux errants; la Providence divine a pensé à tout. "La steppe" c'est la terre inculte, terre du désert, elle désigne aussi la campagne en général.

Les vv. 28 et 29 ne forment qu'un tout logique. "La pluie a-t-elle un père, ou qui engendre les gouttes de rosée" (v.28? Ce langage poétique équivaut à dire que la pluie donne la rosée tout comme le père et la mère engendrent. "Les gouttes" rappelle que la pluie se dépose goutte à goutte. "De quel sein sort la glace, et le givre des cieux, qui l'enfante" (v.29)? "Enfante" signifie sortir du ventre, le ventre est le sein maternel, le poète évoque l'image d'une mère qui donne son fruit, son enfant; la pluie donne à la terre la fécondité et la vie également. La pluie engendre la glace, la grêle parfois; mais ici, elle produit la glace. Le givre et la neige sont les bienfaits de Dieu, on les compare à la manne:

"Cette couche de rosée évaporée, apparut, sur la surface du désert, quelque chose de menu, de granuleux, de fin comme du givre sur le sol".
(Ex 16,14).

"Quand les eaux durcissent comme pierre et la surface de l'abîme se prend" (v.30): la comparaison "comme pierre" se confond avec "se prend"; la face de l'abîme se cache, se transforme en glace, devient dure, cette couche dissimule la surface de l'eau. Nous disons parfois que la rivière a pris que le lait prend, pour signifier qu'il caille, tel est le sens qu'il faut donner à "l'abîme se prend".

Le monde sidéral, merveille divine (38,31-38). "Peux-tu nouer les liens des Pléiades, desserrer les cordes d'Orion" (v.31)? Le verbe "nouer" signifie lier, attacher ensemble; il sert de parallèle à "desserrer", dénouer, détacher. Les pléiades sont comme un faisceau d'étoiles qui ont besoin d'être solidement attachées; le poète cite ici la constellation Orion, pour rappeler Nemrod déjà citée dans un chapitre précédent (9,9); le choix d'Orion est à propos, elle est comparée à ce Prométhé enchaîné, attaché. "Amener l'Etoile du matin en sa saison, conduire l'Ourse avec ses petits"(v.32): "l'Etoile du matin" est une très belle constellation que l'on nomme "Couronne boréale" elle est aperçue dans le ciel, parallèle à la Grande Ourse. "Ses petits" est synonyme de "Petite Ourse"; le verbe "conduire" signifie qu'il y a relation entre la Petite Ourse et la Grande Ourse, celle-ci sert de point de repère à celle-là.

Yahvé demande à Job s'il sait quelles sont les lois qui régissent le monde des astres, sont-elles les mêmes qui

DIEU AFFRONTE JOB

154

gouvernent la terre: "applique-tu leur charte sur terre" (v.33)? "Ta voix s'élève-t-elle jusqu'aux nuées et la masse des eaux t'obéit-elle" (v.34)? Les nuages ne sont pas soumis aux ordres de l'homme, c'est-à-dire qu'il faut demander la pluie; de même les éclairs sont ordonnés par Dieu, ils sont ses serviteurs, ils exécutent ses ordres: "Sur ton ordre, les éclairs partent-ils, en te disant: "Nous voici" (v.35)?

"Qui a mis dans l'ibis la sagesse, donné au coq l'intelligence"(v.36)? Les Anciens attribuent à l'ibis l'annonce des crues du Nil; au coq, l'annonce du jour. Qui a "donné au coq l'intelligence", il s'agit ici de phénomène physique; le coq annonce le lever du soleil, il est mis en relation avec la pluie, les éclairs, les nuées, il n'est donc pas qu'un réveille-matin. Le coq comme l'ibis a une réputation de sagesse, ce sont des oiseaux annonceurs.

"Qui dénombre les nuages avec compétence et incline les outres des cieux" (v.37)? "Avec compétence" équivaut à dire, avec sagesse, cela suppose un esprit ordonnateur; "dénombrer" signifie compter, nombrer. Les nuages sont les outres, "et incline les outres des cieux" (v.37b): le poète fait ici une très juste comparaison; les nuages sont comme des outres qui retiennent l'eau. "Incliner" est le verbe bien choisi, car pour vider une outre il faut l'incliner, la pencher. Sous l'effet de la pluie, "la terre se coule en une masse et que collent ensemble les glèbes" (v.38):

l'expression "la terre se coule" signifie que la pluie a pour résultat d'agglomérer la poussière en une masse compacte; la pluie solidifie la poussière.

Y a h v é s o u m e t l e s a n i m a u x s a u v a - g e s (38,39-41). Après cette longue énumération des phénomènes atmosphériques, l'auteur passe au règne animal. Yahvé rappelle les lois qui régissent la vie et la reproduction des animaux; il choisit la lionne et le corbeau, animaux farouches et indépendants. "Chasses-tu pour la lionne une proie, apaises-tu l'appétit des lionceaux" (v.39)? Dieu a mis dans l'homme comme dans l'animal, l'instinct de nutrition, ce besoin de s'alimenter pour vivre; la lionne pourvoit à la nourriture des lionceaux; elle apaise elle-même l'appétit de ses petits. "Quand ils sont tapis dans leurs tanières, aux aguets dans la fourré"(v.40): "tanières et fourré" ce sont deux termes qui font image et rendent bien l'idée de ces bêtes fauves, dissimulées et aux aguets de leur proie. Le psalmiste transpose ce tableau à celui du méchant:

"Des yeux il épie le misérable,
à l'affût, bien couvert comme un lion dans son
fourré,
à l'affût pour ravir le malheureux,
il ravit le malheureux en le traînant dans son
filet.
Il épie, s'accroupit, se tapit,
le misérable tombe en son pouvoir"¹.

¹ Ps 10,8-9

C'est à titre de carnivore que le corbeau figure à côté du lion. "Qui prépare au corbeau sa provende, lorsque ses petits crient vers Dieu et qu'ils se dressent sans nourriture" (v.41): le corbeau se nourrit de chair morte et non de gibier; Dieu a tout prévu; les cris des petits du corbeau comme ceux des lionceaux, il les entend, il leur donne leur nourriture sans que l'homme y donne son aide.

L e s a n i m a u x d e s m o n t a g n e s (39,1-4).

L'interrogatoire de Yahvé continue. Job sait-il comment les animaux se reproduisent? Comment peut-il connaître les bouquetins et les biches, alors que leur reproduction échappe à son observation? Yahvé donne une brève description de la naissance des animaux de montagne. Le lieu de leur refuge, ce sont les hautes montagnes ou sur les rochers. "Combien de mois dure leur gestation quelle est l'époque de leur délivrance" (v.2)? Ce vers rappelle les mois de la grossesse et la date où ils doivent mettre bas. "Alors elles s'accroupissent pour mettre bas, elles déposent leurs portées en plein désert" (v.3): le verbe s'accroupir se dit de la femelle en travail, elle met bas ses petits. "Leurs portées" c'est le fruit de leur conception qu'elle dépose en plein désert. Mais elle n'abandonne pas ses petits, sitôt leur croissance achevée, les faons quittent leur mère et ne reviennent plus vers elle.

Les animaux de la plaine (39,5-13). Mais si Yahvé a permis que l'onagre soit en liberté, que devient-il donc dans les plaines désertes? "Qui a lâché l'onagre en liberté, délié la corde de l'âne sauvage" (v.5)? Il s'agit ici non de l'âne domestique mais de l'âne sauvage qui vit en liberté: "qui a délié la corde de l'âne sauvage" (v.5b)? L'âne sauvage vit au désert: "à lui j'ai donné le désert pour demeure" (v.6a); la plaine salée signifie une terre inculte, stérile parce qu'elle contient trop de sel.

L'âne sauvage "se rit du tumulte des villes et n'entend pas l'ânier vociférer" (v.7): l'onagre préfère de beaucoup la liberté aux agitations de la ville. Il n'entend pas vociférer le conducteur, il ne craint pas son bâton, il ne porte pas le joug et le collier du conducteur. Il recherche dans les montagnes, lieu de son pâturage, toute verdure.

"Le boeuf sauvage voudra-t-il te servir, passer la nuit chez toi devant la crèche" (v.9)? Le poète fait ici un rapprochement entre l'animal sauvage et l'animal domestique. Le boeuf sauvage, c'est le buffle, il échappe à la domestication, il n'entre donc pas le soir à l'étable, chercher sa nourriture à la crèche, il ne traîne donc pas la charrue qui trace les sillons. "Attacheras-tu une corde à son cou, hersera-t-il les sillons derrière toi" (v.10)? On ne peut donc supposer que le paysan traîne derrière lui un buffle attaché à une herse, car le paysan ne peut compter sur "la grande

force d'un boeuf sauvage" qu'il ne peut domestiquer. Le buffle ne rentre pas à l'étable et il ne revient pas avec le chariot chargé de grains. "Seras-tu assuré de son retour, pour rentrer ton grain sur ton aire" (v.12)? Le paysan ne peut donc espérer que le buffle lui soit utile, car il est un animal indompté.

L' a u t r u c h e s t u p i d e (39,13-18). Le poète fait de l'autruche un animal rare, une bête mystérieuse, pas comme les autres. "L'aile de l'autruche peut-elle se comparer au pennage de la cigogne et du faucon" (v.13)? L'aile de l'autruche bat sans cesse elle est bruyante, elle n'est pas douce comme celle de la cigogne. L'opinion populaire incite cependant à voir dans la plume de l'autruche, un pennage gracieux.

"Elle abandonne à terre ses oeufs, les confie à la chaleur du sol" (v.14): les Anciens avaient remarqué que l'autruche ne dépose pas ses oeufs dans un nid, elle les cache dans le sable; dans les zones torrides, elle les met sur un tamis de sable et la chaleur du soleil les fait éclore. Elle ne songe pas qu'un pied peut les écraser. Elle est dure pour ses petits et ne se soucie guère d'eux. "Dure pour ses petits comme pour des étrangers, d'une peine inutile elle ne s'inquiète pas" (v.16). Elle est reconnue pour sa stupidité proverbiale: "c'est que Dieu l'a privée de sagesse, ne lui a point départi d'intelligence" (v.17). L'expression "départi

d'intelligence" signifie stupide, mais cependant l'autruche possède la rapidité à la course à tel point, qu'elle peut égaler celle du cheval: "elle défie le cheval et son cavalier" (v.18b).

L a f o u g u e d u c h e v a l (39,19-25). Le cheval fut longtemps la monture du guerrier, il reste le symbole de l'intrépidité et de la force physique et morale. "Donnes-tu au cheval la bravoure, revêts-tu son cou d'une crinière" (v.19)? "La crinière" est le vêtement de son cou et le symbole de son allure altière. "Le fais-tu bondir comme la sauterelle" (v.20a)? Cette comparaison fait image et indique qu'il peut sauter et bondir aussi facilement qu'une sauterelle. La puissance de son hennissement le fait craindre et manifeste une grande intrépidité.

"Il piaffe de joie dans le vallon, avec vigueur il s'élançe au devant des armes" (v.21): "il piaffe" c'est-à-dire avec ses pieds de devant, il frappe la terre, pour marquer sa hâte d'aller combattre. "Dans le vallon" rappelle que c'est là que les armées sont rangées pour la bataille. Avec force, "il s'élançe au devant des armes" (v.21b). Sa bravoure est remarquable: "Sur lui résonnent le carquois, la lance étincelante et le javelot" (v.23): autour de lui s'entrechoquent les flèches, la lance et le javelot; "la lance étincelante" c'est la lame du glaive qui brille devant lui. Il court au combat, "il dévore l'espace" (v.24a) quand

DIEU AFFRONTÉ JOB

160

la trompette annonce l'attaque, il ne tient plus: "à chaque coup de trompette il dit: "Ha!" (v.25a), le poète personnifie le cheval, il le fait parler et exprimer la joie de participer à la victoire. "Il flaire de loin la bataille, la voix tonnante des chefs et les cris" (v.25).

L' é p e r v i e r m i g r a t e u r (39,26-30). Le poète rappelle la migration des oiseaux. "Est-ce sur ton conseil que le faucon prend son vol" (v.26a): ici, l'oiseau migrateur c'est l'épervier, "il étend ses ailes vers le sud" (v.26b). L'auteur fait d'abord la description de l'épervier, puis il passe à celle de l'aigle; ces deux oiseaux ont les mêmes caractéristiques d'être guidés par l'instinct. L'aigle fait son nid sur le pic des montagnes, "il place son nid dans les hauteurs" (v.27b); il choisit un endroit inaccessible où bâtir son aire, c'est sur le rocher à pic, sur une dent de rocher, sur un sommet aigu. "Il guette de là sa proie et ses yeux de loin l'aperçoivent" (v.29); c'est là qu'il épie sa proie, "Il nourrit de sang ses petits où il y a des tués, il est là" (v.30): l'expression "il nourrit de sang" laisse entendre qu'il apporte à ses petits de la viande de gibier encore saignante, car où "il y a des tués", c'est-à-dire de la chair, il s'y précipite pour en recueillir.

D i e u a p o s t r o p h e J o b (40,1-2). Dieu qui a écrasé Job de tout son poids, car celui-ci a osé demander compte à Dieu de son action, lui demande, en terminant s'il

est prêt à céder ou s'il veut répliquer. Elle est sublime cette disparité entre Dieu et l'homme; c'est cela que le poète veut inculquer par la scène grandiose qu'il nous met sous les yeux.

2. La soumission de Job (40,3-5).

J o b s e s o u m e t (40,3-5). Après un moment de silence: "Job répondit à Yahvé" (v.3). Job confesse sa légèreté et son néant: "J'ai parlé à la légère: que te répondrai-je? Je mettrai plutôt ma main sur ma bouche" (v.4), en signe de respect et de révérence. "J'ai parlé une fois... je ne répéterai pas; deux fois... je n'ajouterai rien" (v.5): Job a déjà trop parlé. Il a compris qu'on ne demande pas compte à Dieu, mais qu'on s'incline devant lui.¹

3. Dieu loue Job et blâme les trois sages (42,7-9).

Après avoir parlé à Job (38,1-40,2), Dieu s'adresse au plus âgé des amis de Job: eux n'ont pas parlé de Dieu aussi bien que Job (42,7). Ceci est important, car il nous montre que la pensée de l'auteur inspiré sur les questions

¹ Comme nous l'avons déjà indiqué, les texte primitif du discours de Dieu a reçu, dans la suite, un prolongement composé de deux sections: l'exemple de Behemot (40,15-24) et l'exemple de Léviathan (40,25-41,26). Ce prolongement a amené une nouvelle introduction à la réponse de Dieu à Job (40,6-14) et une nouvelle soumission de Job à Dieu (42,1-6). Nous ne commenterons pas cet allongement.

DIEU AFFRONTÉ JOB

162

débattues entre Job et ses amis, il faut la chercher surtout dans les réponses de Job

Job, plus juste que ses amis, intercédéra donc pour eux.

CONCLUSION

La figure de Job attire tout homme avide de connaître le mystère de la souffrance dans la vie et les desseins de la Providence divine. Le vieux sage a su exprimer dans un langage imagé, les angoisses et les douleurs qui sont celles de notre temps. Tout au long de son oeuvre, il essaie de trouver une réponse au problème de la souffrance, mais c'est là un mystère. Ce livre de Job est devenu décisif pour tant d'hommes dans leur lutte pour l'existence.

Au delà des mots, des symboles, des allégories, transpire un message divin. Le livre de Job apprend à l'homme souffrant à s'abandonner en enfant, au mystère des plans divins, car Dieu déroute toutes nos prétentions orgueilleuses. Job a tourné les yeux dans l'avenir où plus tard devait apparaître en Israël, la perspective d'une résurrection et d'une félicité éternelle auprès de Dieu. Job préparait les révélations meilleures dont il n'a pas été bénéficiaire.

Le sens du livre de Job a reçu les interprétations les plus variées. Aujourd'hui, nous voyons mieux que la souffrance, conséquence de notre état de créature, s'insère dans le plan de la Providence; le Christ et la félicité éternelle nous ont apporté des lumières inconnues à Job. Le problème est posé par la souffrance du juste. Mais se demande-t-on précisément, pourquoi le juste souffre? Job lui-même se posait cette question, mais sous une autre forme. La question qu'il pose à Dieu avec insistance n'est pas: "pour-

CONCLUSION

164

quoi me fais-tu souffrir"? mais; "ne suis-je pas juste" ? C'est au sujet de sa justice que Job exige une solution.

La pédagogie divine est manifeste dans le discours de Yahvé. Job est invité à contempler l'univers. Quel déploiement d'énergie dans la nature! Il serait bien embarrassé d'assigner une raison et une fin aux êtres créés. Quelle chose étonnante que la vie animale, cette force qui ne s'arrête jamais, qui va on ne sait où, qui se multiplie en une multitude d'espèces avec leurs moeurs et leurs instincts ! Job a trop considéré Yahvé comme le maître dont il attendait immanquablement la rétribution de sa piété. Cette leçon divine montre que le mystère se retrouve partout et dépasse la capacité de l'intelligence humaine, l'homme n'a qu'à s'incliner devant l'auteur de cette énigme que constitue pour l'esprit, le monde visible.

La souffrance change le coeur de Job. Elle lui ouvre les yeux sur bien d'autres mystères que son propre cas, et cette vue plus large l'a préparé à un renouvellement de sa soumission volontaire à l'égard de Dieu. Telle est la leçon divine que contient la douleur.

Au problème de la souffrance, s'ajoute celui de la rétribution. Au cours du récit, l'auteur nous décrit la terre partagée entre deux catégories: les bons et les méchants. Ceux qui craignent Dieu et ceux qui le méprisent, ceux qui pratiquent ses lois et ceux qui les violent. Mais au-dessus

CONCLUSION

165

de ce monde visible, le souverain juge assiste au spectacle du bien et du mal. Il a pour principal attribut sa justice. On comprend qu'il doit intervenir pour récompenser les bons par le bonheur et punir les méchants par le malheur. Les théories qui circulent en Israël, sont celles qui ont inspiré les discours des amis de Job, elles enseignent la morale traditionnelle. Mais Job trouve que ces théories n'expliquent pas son cas. Son espérance s'appuie sur ses douleurs qui deviennent un pur appel à la miséricorde.

Cinq cents ans après Job, apparaît une nouvelle figure, celle du Christ, vrai Fils de Dieu. Il vient parmi les hommes, il se fait le Grand pauvre, lui le juste, l'innocent, il choisit la souffrance. Dieu l'a exalté. Cette victoire sur la souffrance, la mort, le péché, Job l'ignorait encore, mais déjà il pressentait la béatitude des justes et préparait les coeurs au message évangélique, au mystère du Christ souffrant.

BIBLIOGRAPHIE

BUCHANAN, Blake, The book of Job and the problem of suffering, U.S.A., New York, Hodder and Stoughton, 1911, 340 pages.

COCAGNAC, A.M., O.P., Job sans beauté ni éclat, dans Vie spirituelle, No 422, novembre 1956, pages 355-371.

CROOK, Margaret Branckenbury, The cruel God, U.S.A., Boston, Beacon Press, 1959, 222 pages.

DANIELOU, J., Les saints païens de l'Ancien Testament, Job, Paris, Editions du Seuil, 1956, pages 109-128.

-----, Les quatre visages de Job, dans Etudes, No 9, septembre 1955, pages 145-146.

DHORME, Paul, O.P., Le livre de Job, Paris, Lecoffre, 1926, 611 pages.

DUBARLE, A.M., O.P., Les sages d'Israël, Paris, Editions du Cerf, 1946, 259 pages.

DUESBERG, Hilaire, O.S.B., Les scribes inspirés, Paris, Desclée de Brouwer, 1939, pages 3-118.

GELIN, A., Les idées maîtresses de l'Ancien Testament, Paris, Editions du Cerf, 1952, 85 pages.

HUMBERT, J., Le modernisme de Job, Vetus Testamentum, Supplément III, 1955, pages 150-161.

JUNG, C.G., Réponse à Job, Paris, Buchet-Chastel, 1964, 301 pages.

KING, Albion Roy, Christian Concepts ant the Book of Job, U.S.A., New York, The Ronald Press Company, 1952, 221 pages.

KISSANE, Ed. J., The book of Job, Dublin, Broyne and Noland, 1939, 298 pages.

LARCHER, C., O.P., Le livre de Job, Paris, Editions du Cerf, 1957, 168 pages.

LINDBLOM, J., La composition du livre de Job, dans le Bulletin de la société royale des Lettres de Lund, 1944, III, 93 pages.

BIBLIOGRAPHIE

167

LIPPERT, P., Et Job dit à Dieu, Paris, Editions Montaigne, 1945, 190 pages.

NOUGAYROL, J., Une version ancienne du juste souffrant, dans Revue biblique, 1952, pages 239-250.

PIROT, L., et ROBERT, A., Dictionnaire de la Bible supplément, Tome IV, Paris, Librairie Letouzey et Ané, 1949, pages 1074-1098.

-----, et CLAMER, A., La Sainte Bible, Tome IV, Paris, Letouzey et Ané, Editeurs, 1949, pages 699-865.

POPE, M.H., in The interpreter's dictionary of the Bible, Tome II, U.S.A. New York, Abingdon Press, 1962, pages 911-924.

ROBERT, A., et TRICOT, A., Initiation biblique, Paris, Desclée & Cie, 1954, pages 181-185.

ROWLEY, H.H., The book of Job and its meaning, Bulletin of the John Rylands Library, No. 41, 1958, pages 167-207.

STEINMANN, Jean, Le livre de Job, Paris, Editions du Cerf, 1955, 388 pages.

THERRIEN, Samuel, Job, Paris, Delachaux & Niestlé, 1963, 278 pages.

TOURNAY, R., O.P., Le procès de Job, ou l'innocent devant Dieu, dans Vie spirituelle, No 422, novembre 1956, pages 339-354.

VIGOUROUX, F., Dictionnaire de la Bible, Tome II, Paris, Letouzey et Ané, Editeurs, 1912, pages 1560-1578.

VINCENT, Mgr A., Lexique biblique, Casterman, Editions De Maredsous, 1961, pages 274-275.

WEBER, Jean-Julien, Le livre de Job, Paris, Desclée de Brouwer, 1947, 330 pages.